

LECTURES.CULTURES





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

- Prix au numéro : 6,00 €
Abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :
GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques
déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Incontournables moments de lecture 2014-2016*, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Ventes : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

Le décret des centres culturels : sera-t-il un nouveau départ ?

Nés d'un arrêté royal de 1970 et de la nécessité de « cadrer les temps libres » engendrés par les golden sixties, les centres culturels ont peu à peu pris place dans nombre de communes. L'entrée en vigueur du décret de juillet 1992 encouragea la création de nombreux nouveaux centres culturels, dont le nombre passa de 72 à 115.

Hélas, force fut de constater que ce nouveau texte n'avait pas permis, autant qu'il eût fallu, la mise en œuvre d'une réflexion et d'une stratégie de développement du secteur pris dans son ensemble. Rapidement, ce manquement généra l'absence d'un référentiel commun, permettant, *de facto*, de voir des centres culturels régis par un même décret, mais l'appliquant presque tous de façon différenciée, voire spécialisée, loin de leur métier de base !

En outre, l'analyse des contrats-programmes justifiant la subvention des centres culturels reposait sur un ensemble de critères formels, souvent loin de l'analyse du projet, de ses buts et des modalités de mise en œuvre. Enfin, le classement des centres culturels généra une course à la catégorie supérieure comme seul moyen de voir sa dotation augmentée, et entraîna ainsi une mécanique de développement de fonctions culturelles souvent déconnectées des caractéristiques des territoires et des populations.

Dès 2009, il fut décidé de réfléchir à une nouvelle base légale devant conforter le centre culturel comme pierre angulaire de la politique culturelle de la Fédération Wallonie-Bruxelles, contribuant, plus encore, à l'émancipation individuelle et collective des populations d'un territoire dans la recherche d'une démocratie approfondie, et au renforcement du droit à la culture. En outre, si le centre culturel se devait de réaffirmer son statut de généraliste (au sens d'une véritable spécialisation), il fallait également qu'il soit un lieu de croisement des politiques publiques (socioculturelles et artistiques), mais aussi un espace de synergies avec d'autres opérateurs de son territoire. Enfin, parallèlement, la réflexion devait encourager l'Administration à mettre en œuvre son propre décloisonnement, afin d'encourager une plus grande perméabilité dans l'analyse et la prise en charge de spécialisations portées par les centres culturels, dans le renforcement et/ou l'affirmation de leur action culturelle générale (ACG).

Suivant un modèle ascendant – le groupe de travail, les centres culturels, le politique, les commissions et, bien sûr, le gouvernement et le parlement –, notre décret fut adopté à l'unanimité, le 23 novembre 2013.

Très vite, trois centres culturels en 2014, puis cinq en 2016, déposèrent leur contrat-programme, bien décidés à essayer les plâtres du nouveau texte de loi.

Très vite également, il fallut négocier avec la nouvelle ministre de la Culture (Joëlle Milquet) qui, tout en affirmant sa volonté de mettre en œuvre le décret, semblait freiner des quatre fers le passage à l'action, prétendant qu'elle héritait d'un texte voté, à ses yeux, en fin de législature et donc avec légèreté. Il était pourtant incontestable que toutes les simulations budgétaires accompagnant le décret démontraient, à suffisance, la faisabilité de son financement et le renforcement de la qualité du travail générée pour tous les centres culturels. Hélas, dès 2014, nous ne pouvions que constater le peu de moyens financiers laissés à la culture au sein de la déclaration gouvernementale postélectorale (2 millions d'euros en 2017 et 2,5 millions d'euros en 2018).

Dès le départ de Joëlle Milquet, les rencontres rapides entre Alda Gréoli et le secteur, mais aussi les résultats positifs du conclave budgétaire (+ 400 000 €) devaient permettre la mise en œuvre négociée et acceptée du décret par toutes les parties (accord du 30 novembre 2016). À ce jour, hélas, les premiers contrats-programmes ne respectent pas tout ou partie des progressions financières annoncées et pourtant indispensables à la survie du secteur.

Au moment de clôturer ces lignes, nous osons croire en la parole de la ministre Gréoli dans sa détermination à traduire ses paroles par une signature respectueuse de ses engagements et donc des centres culturels. ●

– À ce jour, hélas, les premiers contrats-programmes ne respectent pas tout ou partie des progressions financières annoncées et pourtant indispensables à la survie du secteur. –

Le bimestriel *Lectures.Cultures*
est une publication
du Service général de l'Action territoriale
(SGAT)

de la Fédération Wallonie-Bruxelles
(secteurs des bibliothèques publiques,
Bibliothèque « Espace 27 Septembre »,
centres culturels, PointCulture,
et Centre de prêt de Naninne)
www.bibliotheques.be
www.bibli27sept.cfwb.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be
www.cpm.cfwb.be

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
SGAT - FWB
44 Bd Léopold II – bureau 1 A001
B 1080 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 413 22 36

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Céline D'Ambrosio, Célia Dehon, Jean-
Michel Defawe, Marie-Angèle Dehaye,
Françoise Dury, Jean-François Füeg, Hakim
Larabi, Véronique Leroy, Sophie Levêque,
Florence Richter, Paulette Temmerman,
Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene,
Bernadette Vrancken, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Marie Baudet, Laurence Bertels, Michel
Bougard, Pol Charles, Diane Sophie Couteau,
Jacques Crickillon, Isabelle Decuyper, Michel
Defourny, Daniel Delbrassine, Philippe
Delvosalle, Pascal Deru, Hugues Dorzée,
Flavie Gauthier, Hervé Gérard, François
de Hemptinne, Véronique Heurtematte,
Benoit van Langenhove, Bernard Lobet,
Maggie Rayet, Vinciane Strale, Franz Van
Cauwenbergh.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be,
rubrique Publications) :

Michel Bougard, Pol Charles, Jacques
Crickillon, Benoît Dejemeppe, Anne
Delplace, Jean-François Füeg, Arnaud
Knaepen, Benoît van Langenhove, Marc
Lavallé, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet,
Philippe Maes, Bruno Merckx, Anne Richter,
Vinciane Strale, Franz Van Cauwenbergh.

Relectrice (articles) :

Émilie Hamoir

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : IPM Printing

Abonnements & Ventes :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
Tarifs :
- prix au numéro : 6,00 €
- abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Lectures.Cultures n°2 (Mars-Avril 2017)

1^{re} année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388



08



14

03 ÉDITORIAL

- Le décret des centres culturels :
sera-t-il un nouveau départ ?
par Marc Baeken

06 ACTUALITÉ

- « Journée Pro » 2017 de l'ASTRAC :
l'action culturelle à travers champs
par Célia Dehon
- *La Langue française en fête !*
par Nathalie Marchal
et Stéphanie Matthys

10 ICI & AILLEURS

- Jodoigne : culture pour tous,
de la ville à la campagne
par Hugues Dorzée

14 MÉTIER

- Fatima Feihle :
animatrice de bibliothèque de rue
par Diane Sophie Couteau

18 NUMÉRIQUE

- Coworking et Open Data
par François de Hemptinne

22 PORTRAIT

- Hervé Hasquin : du lien essentiel
entre la politique et la science
par Hervé Gérard et Florence Richter



25



33



58

25 ACTION

- La Louvière : Vincent Thirion fait bouger les choses, au propre comme au figuré
par **Marie Baudet**
- Prisons : un chemin pour l'art à travers les murs
par **Flavie Gauthier**
- Nature / Culture en 2016-2017
par **Benoit van Langenhove**

38 AUVIO

**38
CD**

- Du punk à l'opéra
par **Benoit van Langenhove**

**40
DOCU**

- Nature / Culture : les secrets de la montagne
par **Philippe Delvosalle**

43 LECTURE

**43
SOCIÉTÉ**

- Animal / Végétal
par **Michel Bougard**
- « Un mot m'était promesse »
par **Pol Charles**
- Que du plaisir : manger, boire, faire l'amour !
- Tabous du sang et de l'érection
par **Vinciane Strale**

**52
AVENTURE**

- Imagination ?
Et si le Maître avait dit vrai...
par **Jacques Crickillon**

**54
BD**

- Beaux livres
par **Franz Van Cauwenbergh**

56 JEU

- Écologie et crinière de lion !
par **Pascal Deru**

58 JEUNESSE

**58
ACTION**

- Noël au théâtre, un vrai festin
par **Laurence Bertels**

**61
ENFANT**

- Bonne santé du documentaire
par **Michel Defourny**

**63
ADO**

- Rien que des lapins à *Watership Down*
par **Daniel Delbrassine**

**65
PORTRAIT**

- Sophie Daxhelet : des œuvres d'art en fiction jeunesse
par **Isabelle Decuyper**

« Journée Pro » 2017 de l'ASTRAC : l'action culturelle à travers champs

Le 12 janvier 2017, à la Marlagne, a eu lieu la « Journée pro » de l'ASTRAC, le Réseau des professionnels en centres culturels, l'une des deux organisations représentatives du secteur. Cette rencontre annuelle entre les professionnels des centres culturels – tous métiers confondus – est un moment d'échanges de pratiques entre professionnels, de réflexion sur une ou des thématiques particulières et d'information à propos des dernières actualités du secteur. Quelque 200 travailleurs issus de 80 institutions, dont plus de 60 centres culturels, étaient présents.

La plus grande partie de la matinée a été consacrée à un focus sur l'action culturelle « à travers champs », c'est-à-dire les projets transversaux, entre culture et autres domaines (champ social, économique, ou encore politique), menés par des centres culturels en collaboration avec des partenaires actifs dans d'autres champs de la société. Dans le contexte social et économique actuel, marqué par les inégalités et le repli sur soi, le décloisonnement de la culture est perçu comme une évidence, voire une urgence par les acteurs culturels, en permettant de proposer des initiatives nouvelles porteuses de changement.

Exemples concrets autour de l'enjeu du droit au logement

Afin d'illustrer concrètement la thématique, deux centres culturels ont témoigné de projets transversaux abordant l'enjeu du droit au logement, enjeu transversal aux champs social, économique, écologique et politique.

Thierry Wenes, animateur socio-culturel au centre culturel de l'entité fossoise, a choisi la formule de la conférence gesticulée pour présenter le projet « La Pause », mené pour et avec la population du camping « Le Val Treko ». Fruit d'un partenariat entre le centre culturel, le Plan de cohésion sociale, le Centre public d'action sociale, l'Aide en milieu ouvert et l'antenne sociale du Plan habitat permanent de la ville, « La Pause » poursuit un objectif en apparence très simple : l'organisation de moments de rencontre conviviaux réguliers – tous les mercredis après-midi – avec les habitants permanents du camping au sein de la « Maison de quartier mobile ». À travers le récit de son expérience, Thierry Wenes met en lumière cette initiative, qu'il perçoit comme une « victoire sur la vie et la fatalité » en permettant de remédier à l'isolement géographique, mais aussi social des résidents du camping, victimes de préjugés tenaces. Cependant, face aux injustices subies par ces habitants, qui sont peu à peu poussés au

départ parce qu'ils « font tache dans le décor », l'animateur s'interroge sur les limites de son action : quel rôle peuvent jouer les acteurs sociaux et culturels pour répondre à cette expérience tragique ?

Vincent Wattiez, animateur du centre culturel du Brabant wallon, a présenté le Réseau brabançon du droit au logement (RBDL), plateforme portée par le centre culturel avec 13 organismes d'éducation permanente. Le RBDL regroupe divers acteurs associatifs et citoyens et porte depuis 2013 une réflexion sur le droit au logement, et plus particulièrement sur l'accès au logement public et la reconnaissance de l'habitat léger comme alternative à l'habitat traditionnel. Les actions du Réseau vont du portage de groupes de réflexion citoyens à la réalisation de productions artistiques¹ permettant l'expression, de manière sensible et symbolique, des enjeux et problématiques liés au logement, en passant par la réalisation d'un mémorandum relatif à l'habitat léger à destination des pouvoirs publics, ou l'organisation d'événements (*l'Habitat léger en fête*). Le témoignage de Vincent Wattiez met en évidence la porosité des frontières entre action culturelle et action politique. Pour l'animateur, travailler sur les préoccupations directes des citoyens permet au centre culturel d'être en prise avec la réalité, de « faire venir la vie au centre culturel », tout en renforçant la capacité des citoyens à agir dans et sur le monde.

Enjeux et obstacles de la transversalité

Suite à la présentation de ces deux expériences, Hervé Persain, membre de l'ASTRAC et animateur au centre culturel de l'arrondissement de Huy, a animé une table ronde à propos des enjeux de l'action transversale à différents champs, avec plusieurs intervenants, dont Carine Dechaux et Karine Fontaine, respectivement directrices du centre culturel des Roches à Rochefort et de l'Entrela à Evere, Jean-François Füeg, directeur général adjoint du Service général d'Action territoriale au sein du ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, et Abdelfattah Touzri, sociologue et chercheur à l'Université ouverte de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Carine Dechaux et Karine Fontaine ont complété les témoignages d'expériences en présentant la réalité de l'action transversale au sein de leurs associations respectives. Le centre culturel de Rochefort est connu pour son action en lien avec les enjeux de la ruralité, et mène depuis quelque temps également un projet de travail de mémoire avec des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, en partenariat avec des professionnels actifs dans le domaine de la santé. Quant à « l'Entrela », centre culturel d'Evere, sa spécificité est d'articuler des reconnaissances dans plusieurs champs (école de devoirs, alphabétisation, ONE...). Pour la directrice, le centre culturel joue un rôle de « facilitateur », permettant d'articuler les différentes dimensions en travaillant leurs aspects culturels.

Jean-François Füeg est revenu sur la manière dont la législation de la Fédération Wallonie-Bruxelles a évolué afin d'intégrer l'évolution des pratiques culturelles. Aujourd'hui, plusieurs textes législatifs, dont le décret relatif à la Lecture publique et celui relatif aux centres culturels, invitent les institutions à être des acteurs de développement des droits culturels par et pour les citoyens, à questionner leur territoire via un diagnostic ou une analyse partagée, afin de faire émerger des

– Aujourd'hui, plusieurs textes législatifs, dont le décret relatif à la Lecture publique et celui relatif aux centres culturels, invitent les institutions à être des acteurs de développement des droits culturels par et pour les citoyens, à questionner leur territoire via un diagnostic ou une analyse partagée, afin de faire émerger des enjeux importants pour la population et de les traduire en projets culturels. –



enjeux importants pour la population et de les traduire en projets culturels. D'une logique de culture d'offre, les pratiques ont évolué vers une logique de projection dans le territoire et de décentralisation des actions, afin d'aller à la rencontre des citoyens.

Pour le sociologue Abdelfattah Touzri, le foisonnement de ces projets transversaux, qui contribuent au changement social, illustre un changement de paradigme, en allant un pas plus loin dans l'exercice de la démocratie culturelle par le déploiement d'actions dont l'objectif est de permettre l'expression par les citoyens de leurs besoins singuliers et collectifs.

Les intervenants, ainsi que les participants de la rencontre, ont cependant dressé le constat d'obstacles. Les témoignages mettent en lumière la difficulté éprouvée par le centre culturel à affirmer sa légitimité, alors qu'il est souvent considéré, par les acteurs ou les pouvoirs locaux, de manière réductrice, comme légitime dans le seul champ artistique. La communication entre les acteurs issus de mondes différents ou relevant de pouvoirs publics différents, chacun avec son jargon et ses modes d'action, n'est pas toujours facile. Certains ont également souligné que la reconnaissance du travail mené par les acteurs culturels dans ce contexte suppose avant tout que ceux-ci soient reconnus et soutenus par la Fédération Wallonie-Bruxelles à la

hauteur de leurs ambitions. Quant au rôle du centre culturel, les frontières de son action sont perméables et donc souvent floues : le centre culturel est-il un garant de la paix sociale ou un acteur d'émancipation et de transformation sociétale ? La professionnalisation du secteur permet-elle encore de se définir en tant qu'acteur militant ?

Échanges d'informations et de pratiques

La fin de la matinée et l'après-midi ont été consacrés à des ateliers participatifs, abordant des thématiques en lien avec les enjeux actuels pour les différents métiers du secteur. Après le retour des participants en plénière, les organisations représentatives ASTRAC et ACC ont présenté le guide *Qu'est-ce qu'un centre culturel ?*, qui paraîtra prochainement. Enfin, l'administration a communiqué les actualités concernant les demandes de reconnaissance dans le cadre du décret du 21 novembre. Avant de se quitter, les participants ont exprimé leurs inquiétudes les plus vives quant aux perspectives de financement de mise en pratique du décret relatif aux centres culturels. ●

Note

1 Telles que le rap *Habitat Plume* créé par le collectif « Pang » ou le film documentaire *Le Poids du léger* réalisé par Olivier Praet et Matthias Förster et produit par le centre culturel du Brabant wallon.



du 18 au 26 mars 2017

LA LANGUE FRANÇAISE EN FÊTE

DIS-MOI DIX MOTS SUR LA TOILE

à
WOLUWE
SAINT-LAMBERT
SAINT-PIERRE
«VILLE DES MOTS»
et
PARTOUT AILLEURS

lalanguefrancaiseenfete.be

culture.be



La langue française en fête du 18 au 26 mars 2017 !

Pour sa 22^e édition printanière, le temps d'une semaine, *La langue française en fête* hébergera, sous la houlette de la Fédération Wallonie-Bruxelles (direction de la Langue française), les mots de la connexion numérique.



Nos amis français, suisses et québécois réserveront également un accueil enthousiaste à ce rendez-vous annuel qui encadre traditionnellement le 20 mars, Journée internationale de la francophonie. Il s'agira de montrer que l'apprentissage du français est trop souvent freiné par des préjugés tenaces qui nous empêchent de nous l'approprier complètement. Cette campagne s'attèlera à rappeler que le français est un instrument au service de ses usagers, un outil vivant et moderne dont nous sommes les géniaux créateurs ! Comment ? Par le biais d'ateliers, de spectacles, de jeux, de concours, de décors urbains qui convient adultes et enfants. Preuve sera faite que l'usage du français peut devenir un bonheur joyeux à partager, plutôt qu'une contrainte rigide.

Le thème 2017, « Dis-moi dix mots sur la toile », permettra de découvrir, sous l'avatar du fureteur bienveillant, des mots riches en polysémie, mais aussi de s'amuser à leurs côtés. Loin de constituer un canular, ce fil rouge permettra au public de se transformer, avec bonheur et légitimité, en pirate des mots. Cerise sur le gâteau, émoticônes et lâcher-prise donneront le ton de cette exploration ludicoverbale !

Inédit cette année, ce n'est pas une, mais deux communes qui s'associeront pour devenir le lieu pivot de cette campagne : Woluwe-Saint-Pierre et Saint-Lambert sont labellisées « Ville des mots » 2017. À l'aide d'un grand alphabet urbain, la « Ville des mots » animera ses rues et ses places pour le plaisir

de nos yeux et de nos oreilles. Tout sera mis en œuvre pour que soit restitué au citoyen son espace de vie et de parole.

Pour en savoir plus, saisissez-vous de vos appareils nomades, téléchargez, naviguez dans le nuage (sans pour autant prendre la mauvaise habitude de télé-snober votre entourage), et surtout sur les sites lalanguefrancaiseenfete.be et alphabetvilles.be. Vous aurez sans doute compris que les dix mots se retrouvent dans ces quelques lignes. Interrogez ces paragraphes, retrouvez-les. Que la fête commence !

Spectacle *La convivialité*

En lien avec l'appropriation de la langue par chacun, la direction de la Langue française souhaite également partager avec le public ses questionnements sur l'orthographe et ses lourdeurs, ses absurdités, trop souvent présentées comme des « subtilités » de la langue. Plutôt que de faire sans cesse peser les fautes sur l'utilisateur, n'y aurait-il pas place pour un autre enjeu : rendre la graphie du français logique, accessible, faisant davantage appel à l'intelligence de ses usagers ? Penser le système au service du citoyen, et non le citoyen au service du système. La maîtrise de l'orthographe occupant une place prépondérante dans le classement et le déclasserement socio-professionnel, ces enjeux recèlent des implications sociales qui dépassent largement la linguistique. Et la maîtrise de l'orthographe joue encore davantage comme outil de discrimina-

tion envers les personnes dyslexiques, les allophones¹, futurs acteurs d'une société où une place risque de ne pas leur être accordée.

Pour ouvrir simplement et sans jugement le débat, Arnaud Hoedt et Jérôme Piron, deux enseignants-comédiens, se sont inspirés du guide *Orthographe, qui a peur de la réforme ?* de Georges Legros et Marie-Louise Moreau pour proposer un spectacle drôle, vivant et participatif, initié au Théâtre national en septembre 2016. Amoureux de la langue ou simples amateurs de détente, ce spectacle vous attend le lundi 24 avril pour vous montrer que, avec nos deux comédiens, l'orthographe est loin d'être ennuyeuse ! ●

Note

¹ Personnes dont la langue première n'est pas celle du territoire donné ou de la communauté.

INFOS :

- Ce spectacle vous est proposé en exclusivité, le lundi 24 avril 2017 à 12 h 30, dans les locaux de la FWB à 1080 Bruxelles, salle Arthur Haulot (bâtiment « Les ateliers », entrée par la place Saintelette) – gratuit/réservation obligatoire via languefrancaise@cfwb.be.
- Si vous souhaitez organiser ce spectacle dans votre centre culturel, votre bibliothèque, dans les écoles du territoire, etc., c'est possible ! Contact : diffusion@habemuspapam.be (tournées « Art et Vie »/Asspropro).

Jodoigne : culture pour tous, de la ville à la campagne

À Jodoigne, dans le Brabant wallon, le centre culturel vient de s'associer avec la commune voisine, Orp-Jauche, pour déposer un projet de reconnaissance auprès de la Fédération Wallonie-Bruxelles et un projet pour 2016-2020 axé sur l'accès à la culture pour tous, la proximité, la participation citoyenne et le décloisonnement artistique. Visite d'un opérateur culturel entre ville et campagne, qui développe, en partenariat avec d'autres acteurs locaux (bibliothèques, académie de musique, maisons des jeunes, écoles, GAL, CPAS...), un projet visant à (re)créer un « imaginaire commun ».

« Majestueuse/ Grande et gracieuse/ Est une reine/ Une vraie châtelaine/ Ma mie Forêt. »

Il est passé 11 heures, ce lundi d'hiver, dans la magnifique chapelle Notre-Dame-du-Marché à Jodoigne, et les enfants s'en donnent à cœur joie. Samir Barris et Catherine De Biaso, les deux musiciens du groupe Ici Baba, occupent avec douceur et dérision la petite scène

brabançonne. Un parterre de petiots âgés de 4 à 8 ans chante, applaudit et se trémousse au rythme de la guitare, du xylophone et de la batterie.

« Les Jeunesses musicales préparent leur tournée 2017-2018 », nous explique Aurélie Leuridan, animatrice au centre culturel de Jodoigne. « Une trentaine de groupes de tous les styles (jazz, hip-hop, classique...) et pour tous les âges (de 4 à 18 ans) vont se succéder pendant trois jours devant un jury de professionnels qui sélectionnera ensuite ses coups de cœur pour la saison à venir. »

Cette splendide chapelle du XIV^e siècle, entièrement restaurée depuis 2011, est un des lieux phares du centre culturel local. Propriété de la Fabrique d'église Saint-Médard, classée depuis 1999, celle-ci a été transformée, pour partie, en salle de spectacle de 138 places.

« Une partie de l'édifice seulement a été désacralisée », précisent les responsables. « Le chœur reste un lieu sacré et chaque jeudi se tient encore une messe. »



© Filip Vanzieleghem





Chapelle Notre-Dame

Transformée grâce au soutien de la Ville de Jodoigne, de la Province du Brabant wallon et de la Région wallonne, ce monument bâti en pierres du pays (Gobertange et calcaire de Meuse) est un petit bijou culturel. Soigneusement réaménagée, bien équipée techniquement, la chapelle Notre-Dame accueille à la fois des concerts, des spectacles et des expositions. « Sa scène est certes étroite (six mètres de large), mais les artistes apprécient l'atmosphère et l'acoustique y est excellente », ajoute Aurélie Leuridan. Ce lundi matin, le jeune public d'Ici Baba ne s'y trompe pas : le spectacle *Ma mie*

forêt sonne joyeusement entre les murs.

Chaque année, elle héberge par ailleurs le Festival international de musique classique de Jodoigne organisé par l'ASBL Chemin des artistes. Un rendez-vous incontournable pour tous les amoureux de musique de chambre de la région (et au-delà). Depuis six ans, des artistes de renommée internationale, mais aussi des jeunes instrumentistes prometteurs, se produisent pendant quatre jours, dans le courant du mois octobre. « On vient de partout et la chapelle est réputée pour sa qualité d'écoute », se félicite-t-on à Geldenaken.

Cause commune avec Orp-Jauche

Entre un ciné-débat autour du film iranien *Nous trois au rien*, l'expo *Le Pays de Killiok* sur l'univers artistique de l'illustratrice Anne Brouillard et *Ultime rendez-vous*, un spectacle intimiste pour les ados, l'année 2017 redémarre en fanfare pour le centre culturel local. « On ne manque pas de projets ni d'idées », reconnaît l'animatrice en souriant.

Avec une petite équipe de six travailleurs spécialisés et motivés, l'ASBL dirigée par Stéphanie Croquet vient par ailleurs de franchir un cap important dans sa longue histoire (44 ans d'exis-



« Un imaginaire commun »

Dans ce projet à cinq ans, le centre culturel entend « créer un imaginaire commun » au sein d'un territoire en « pleine mutation » où le réseau local tente de répondre à la fois aux besoins d'âinés souvent isolés, de publics précarisés qui n'ont pas accès à la culture, du secteur spécifique de la petite enfance, d'habitants « néo-ruraux », de jeunes en mal d'avenir, etc.

Pour ce faire, l'ASBL s'est fixée une série d'objectifs précis d'ici 2020, en collaboration avec différents partenaires spécialisés dans leurs domaines (l'insertion socioprofessionnelle, la jeunesse, l'environnement...) : maisons de jeunes, AMO, Crabe, CPAS, Maison éphémère, GAL, centre culturel du Brabant wallon...

« L'objectif étant de partir des opérateurs de terrain, de coopérer au maximum, de décloisonner les secteurs et de parvenir, ensemble, à développer un projet culturel cohérent à l'échelle de tout le territoire », explique l'animatrice.

Pour mener à bien ses nouvelles missions, le centre culturel de Jodoigne et Orp-Jauche peut s'appuyer sur différents lieux de qualité, en dehors de la chapelle Notre-Dame.

Parmi ceux-ci, il y a l'Hôtel des libertés, situé au cœur de la commune et actuellement en pleine rénovation et basé juste à côté de la chapelle.

« Cette dernière étant classée et en partie seulement désacralisée, il est interdit d'y développer une activité horeca. C'est parfois problématique », explique Aurélie Leuridan. « Un bar et des toilettes vont donc être aménagés dans l'Hôtel des libertés, qui accueillera par ailleurs les locaux du centre culturel, la Maison du tourisme, un espace d'exposition... À terme, ce sera un lieu mixte et totalement complémentaire avec la chapelle. »

Autre espace, autre atmosphère : la salle des Rendanges. Cet ancien gymnase transformé en salle polyvalente est à disposition des associations et permet d'accueillir des spectacles et des concerts.

Depuis peu, le centre culturel dispose également d'un autre point de



Biennale d'art contemporain

tence) : Jodoigne figurait parmi les premiers organismes à introduire une demande de reconnaissance 2016-2020 dans le cadre du nouveau décret relatif aux centres culturels. Avec, en prime, une extension à la clé. Désormais, Jodoigne (13 800 habitants) et la commune d'Orp-Jauche voisine (8 500 habitants) feront cause commune.

En effet, la région est en pleine mutation (habitat, aménagement du territoire, arrivée de nouveaux publics...) et les besoins culturels sont nombreux et diversifiés.

« Nous avons réalisé au préalable une étude de faisabilité, examiné les besoins sur le terrain, pour arriver à la conclusion que les deux communes et les deux territoires avaient tout à gagner à mettre leurs forces en commun dans un projet global et cohérent », explique Aurélie Leuridan. Avec une série de défis à relever en termes d'accès à la culture, de mobilité, de travail spéci-

fique mené avec les publics scolaires et la jeunesse locale, de création de liens sociaux, de mise en valeur du patrimoine, etc.

Un conseil d'administration mixte est chargé de diriger la nouvelle ASBL. Le site internet et la communication du centre culturel vont être réadaptés. Et une série d'activités seront développées et décentralisées.

En effet, dans cette région mi-rurale mi-urbaine, le centre culturel occupe une place centrale au cœur d'un large réseau qui comprend à la fois les bibliothèques, l'académie de musique, les écoles, la Maison du conte, les services communaux et provinciaux, les associations...

« Jodoigne a la chance de pouvoir compter sur un tissu associatif dense et relativement diversifié », se félicite-t-on ici. Avec, à la clé, une série d'enjeux de taille aux niveaux démographique, socioculturel, intergénérationnel...



Domaine du Stampia

chute exceptionnel : le domaine du Stampia, quartier général des Baladins du Miroir. Situé au milieu de sept hectares de nature préservée, cette Ferme-Moulin de 800 m² a été achetée par la Province du Brabant wallon et confiée à la compagnie de théâtre qui va y développer, sous le pilotage de Gaspar Leclère, « un nouveau lieu de production, d'éducation, de rencontre, d'échange artistique, de divertissement dans le Brabant wallon ».

Maison de production, résidence d'artistes, lieu de rencontre et de formation, espace d'accueil pour les associations : le Stampia dispose d'un potentiel énorme. « En automne, nous avons organisé une grande fête d'Halloween avec des spectacles en plein air, un moment festif pour les familles, c'était un moment formidable dans un lieu magique qui nous a permis de toucher près de 1000 personnes et d'aller à la rencontre d'un nouveau public, qui ne participe pas forcément aux autres activités du centre culturel », se réjouit l'animatrice.

Un événement qui en appelle évidemment d'autres : « Il est encore trop tôt pour définir ce que le Stampia peut devenir. Mais nous travaillons à un projet qui aurait la capacité de s'autogérer sous forme de coopérative, et s'ouvrirait à de nombreux partenariats culturels et artistiques », envisage-t-on du côté des Baladins du Miroir.

Spectacles chez l'habitant

À côté de ces lieux fixes, la petite équipe de Jodoigne a développé le projet « Maison éphémère » : un programme de spectacles chez l'habitant. Le principe est simple : un citoyen dispose d'un grand salon, d'une grange ou d'une cave aménagée, il souhaite accueillir chez lui un spectacle intimiste (théâtre, conte, musique...), il prend alors contact avec

le centre culturel qui s'occupera de tout gratuitement (contact avec l'artiste, billetterie, logistique). « L'habitant est également libre de prendre tout le projet en charge. L'idée, c'est qu'il puisse inviter un maximum de voisins. Car derrière le volet artistique, il y a la volonté de créer de la convivialité, du lien social. » Un projet qui démarre en douceur : « C'est relativement nouveau, il faut le temps que le bouche-à-oreille fonctionne et que les personnes intéressées se lancent. »

Dans un registre assez proche alliant proximité et décentralisation, il y a le projet « Quartier en fête ». Tous les deux ans, l'ASBL organise, dans un village de l'entité, un événement à la fois participatif et socioculturel. Pendant deux jours, les habitants ouvrent leurs portes, proposent des activités originales, entre un parcours d'artistes classique et une fête de village de qualité. « Artisanat, dégustation de macarons, expositions d'art plastique, massages... Quartier en fête brasse très large. Avec une mise en valeur du patrimoine et des savoir-faire locaux. À chaque fois, ce fut un grand succès. Des talents sont valorisés. Les gens se parlent, se découvrent. C'est très riche à bien des niveaux », souligne l'animatrice.

Biennale d'art, stages et animations

Le centre culturel est également sur d'autres fronts artistiques, avec la Biennale d'art contemporain où se mêlent des artistes locaux et extérieurs, ainsi que des associations. Avec des expositions gratuites, ouvertes à tous. « Là encore, il s'agit de sortir l'art contemporain du milieu des initiés, de le mettre à la portée de tous », insiste-t-on au sein de l'ASBL.

Un travail de médiation culturelle qui s'effectue également dans d'autres milieux (écoles, maisons de jeunes,

bibliothèques, centre Fedasil...) au travers de stages, d'animations thématiques, de projets partagés.

« Au niveau scolaire, nous avons plusieurs écoles primaires et secondaires et, selon les établissements, les partenariats sont plus ou moins grands en fonction de l'implication des enseignants. Nous avons ainsi travaillé autour de la photo, du design, de la récupération de matériaux... Parfois, on propose un spectacle avec ou non un accompagnement d'une animatrice, des visites d'artistes en classe. On part toujours des demandes du corps enseignant ou de l'opérateur de terrain. »

Partir du territoire, ses atouts et ses manques : c'est un des leitmotifs de l'équipe de Jodoigne. En réfléchissant sans cesse à des alternatives, à des idées nouvelles. La mobilité dans cette région rurale reste le parent pauvre ? On pense covoiturage, taxi culturel, valorisation des voies lentes. La commune est en pleine mutation, avec l'arrivée de nouveaux habitants et l'émergence de ce qu'on appelle ici la « rurbanité » ? On met sur pied un réseau « d'ambassadeurs » chargés d'accueillir ces nouveaux citoyens et de faire connaître davantage les actions du centre culturel. Le Brabant wallon menacé de devenir une vaste « cité dortoir » ? On réfléchit à des actions multiples pour impliquer les zones plus excentrées (parcours musical, balade aux flambeaux, quartier en fête...).

Un réseau large et ouvert qui ne manque ni d'espaces ni d'idées pour porter haut et fort l'étendard de la culture pour tous de la ville à la campagne. ●

INFOS :

Centre culturel de Jodoigne
www.culturejodoigne.be

Fatima Feihle : animatrice de bibliothèque de rue

Des bibliothèques publiques, il en existe pas mal sur le territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles. À y regarder de plus près, elles semblent toutes différentes. Chacune avec ses caractéristiques, ses préférences, ses envies. Mais toutes possèdent un point commun : un lieu dans lequel, à coup sûr, chaque usager reconnaît en l'espace qui s'ouvre devant lui un environnement où les pratiques de lecture sont reines. À Tournai, une bibliothèque sort vraiment des sentiers battus, non qu'elle ne développe pas les capacités langagières, bien au contraire. Elle porte un nom qui fait rêver : la bibliothèque de rue.



Son animatrice-bibliothécaire, Fatima Feihle, a fait de la médiation culturelle son cheval de bataille. Elle sort littéralement de la bibliothèque avec livres et bonne humeur à l'assaut de publics éloignés de la lecture. Des yeux pétillants, un sourire qui invite à la conversation et surtout une volonté inébranlable de faire évoluer des situations insatisfaisantes. Vous la croiserez à Tournai au creux de rues et surtout des maisons de jeunes où elle tente avec un joli succès de montrer aux adolescents que les livres et la lecture « ce n'est pas si mal que ça »... Animatrice de bibliothèque de rue est un métier pour le moins original et plutôt rare en FWB.

Quand la jeune fille encore étudiante, future documentaliste, effectue, il y a quelques années, son stage à la bibliothèque de rue de Tournai, elle comprend très vite que son destin ne se fera pas au sein d'un centre de documentation. Elle aime aller à la rencontre des publics dans toute leur diversité et la bibliothèque de rue lui offre une belle opportunité. Amener les livres et la culture vers tous ceux qui ne se déplacent pas vers les bibliothèques constitue un défi passionnant. Pour Fatima, une bibliothèque de rue est un véritable opérateur culturel.

S'il fallait donner une définition de la bibliothèque de rue, il faudrait d'abord nous débarrasser de la vision romantique du bibliothécaire qui sort avec charrette et livres et installe son échoppe dans des quartiers inaccessibles à tout véhicule motorisé. Si Fatima sort bien de la bibliothèque de Tournai avec des livres, ce n'est point avec charrette et âne, mais avec voiture et bacs pour aller à la rencontre



de tous ceux qui ne se déplacent pas jusqu'au bâtiment de la bibliothèque, notamment vers un public particulier, celui des adolescents. L'idée est bien de ne pas s'enfermer dans une bibliothèque, mais de s'ouvrir, d'ouvrir la bibliothèque et de la faire sortir de ses murs. Ceci semble facile à dire, mais nettement moins à réaliser et à vivre au quotidien. Fatima vous expliquera que chacun se pense en fonction de ses appartenances et les adolescents, pour une grande partie d'entre eux, sont persuadés n'avoir rien à faire dans une bibliothèque puisqu'ils vont diront tout simplement : « Je n'aime pas lire. »

Un public jeune

Le public de Fatima est celui des maisons de jeunes, leur âge s'échelonne entre 12 et 25 ans. Elle visite chaque semaine trois maisons de jeunes et deux maisons de quartier. Ces adolescents sont pour la plupart très éloignés de la lecture et du monde des livres. Souvent en grande difficulté scolaire. Avant toute tentative de médiation, de pouvoir aller plus loin, la première étape consiste à gagner leur confiance. Cette confiance devient le ciment du travail avec les ados. Fatima aime répéter que « ce n'est pas elle qui s'intègre, ce sont les ados qui l'intègrent ». Et ga-

gnier leur confiance s'est fait tout simplement en leur proposant de choisir le livre que l'animatrice va partager avec eux. Cette possibilité d'être partie prenante du choix a véritablement modifié les relations avec les ados. Ils sont devenus des « pairs » à part entière.

Le quotidien de la jeune femme est loin d'être un long fleuve tranquille : à chaque animation proposée, à chaque livre lu, elle se remet en question. Son rôle de médiatrice est d'une importance primordiale dans le développement quotidien des capacités langagières de ces jeunes lecteurs. Leur envie de lire ne colle pas vraiment avec les propositions faites par le milieu scolaire. La transmission via l'animatrice, ses choix et les sélections des ados se révèlent d'une importance fondamentale. Les jeunes disent ne pas aimer lire, mais ils écoutent sans en avoir l'air. Un peu à la manière des tout-petits qui jouent avec leur peluche en vous écoutant. Pas évident pour l'animatrice, qui a l'impression de ne pas être entendue.

Au quotidien, la lecture n'est pas la seule occupation des rencontres de Fatima. Ces médiations oscillent entre lecture, éducation à l'image, bricolage pour les plus jeunes... Une réelle at-



univers d'adultes, l'animateur montre, le jeune choisit. Fatima les entraîne dans une réelle démarche de citoyens responsables. Elle leur montre l'existant, les « possibles » sans censure. Aux jeunes de choisir leur voie. Et la démarche fonctionne plutôt bien. On ne peut que constater un avant et un après. Un exemple : il y a sept ans, un gamin ne savait pas lire. Il avait 13 ans. Motivé par les médiations, il a suivi des cours et aujourd'hui n'a plus besoin d'aide pour prendre un livre. Un des objectifs de la jeune femme est de faire comprendre à tous ses jeunes qu'ils ont des capacités, qu'ils « peuvent le faire ».

Un travail en perpétuelle adaptation

Travailler en bibliothèque de rue, c'est aussi savoir s'adapter et adapter le prêt. Il est parfois nécessaire d'allonger la durée de prêt. On oublie les amendes, la plupart des jeunes sont précarisés et incapables de payer le montant demandé. Les amener vers la bibliothèque n'est pas toujours une chose aisée. Les jeunes sentent sur eux le regard pas forcément accueillant des autres personnes présentes. Et pourtant, Fatima leur fait découvrir la bibliothèque. Important après tout le travail effectué en amont...

Parmi ses souvenirs, Fatima se remémore tout particulièrement une activité sur la question des préjugés. Cette dernière a été lancée suite à la problématique des aires d'accueil des roms à Tournai. Le travail n'a pas été simple. Il a fallu s'interroger sur le noir et le blanc, les aider à dépasser et à changer leur vision initiale. Mais, grosse victoire, le travail s'est terminé lors d'une présentation publique par une lecture à voix haute de leur propre création. Ils ont fait un gros travail sur eux-mêmes...

Fatima ne défendra pas de manière indéfinie les bannières de la bibliothèque de rue. Le jour où elle constate qu'elle ne peut plus rien apporter aux jeunes, que ses prestations sont contre-productives, elle s'en ira. Mais, rassurez-vous, au vu de l'énergie déployée et de l'enthousiasme, l'animatrice est loin d'être partie... ●

► tente se dessine au fil des rencontres. Les adolescents incluent l'animatrice dans leur activité et aiment à proclamer : « Nous, on a notre bibliothèque. » Et pourtant, rien n'est jamais facile, ni gagné d'avance. La période du mois de décembre est d'autant plus difficile pour les jeunes. Défavorisés, ils sont sollicités par des tas de propositions auxquelles ils n'ont pas accès. Les relations deviennent tendues, il faut déployer des trésors de patience et d'écoute attentive.

De vrais échanges

Fatima se nourrit d'événements extérieurs à son métier pour pouvoir construire ses relations avec les ados. Ces derniers l'amènent aussi à découvrir des personnalités qu'elle ne connaît pas. Un exemple : ce sont les ados qui lui ont fait découvrir le graffeur BANKSY. Elle est allée en Palestine prendre ses œuvres en photo. Les jeunes ont apprécié la démarche, elle a pu avec eux mettre en place un projet Street Art. L'idée est de travailler l'éducation à l'art, de dédramatiser l'approche et de décoder ensuite la publicité tout en essayant de rester ludique.

Le décret 2009 relatif au développement des pratiques de lecture est bien ancré dans les actions de la jeune femme. Sa vision sur le sujet est très claire : il n'existe pas que le livre et la lecture, l'écriture, les graffs sont autant de langages à développer... La question de l'accès à la lecture est primordiale dans les différents endroits où se déplace Fatima. L'accès à la pensée abstraite y est compliqué puisque l'accès à la lecture qui le permet l'est tout autant. Or, l'écrit permet de structurer la pensée. Et pour comprendre et appréhender le monde, il est vraiment important de posséder plusieurs langages. L'oral et l'écrit vont permettre d'aborder toute une série d'autres langages.

Depuis quelques années, le métier d'animateur en bibliothèque s'est professionnalisé. Si, aujourd'hui, on ne s'improvise plus animateur, le quotidien avec les adolescents reste particulièrement compliqué. Chacun part de ses compétences et les développe. Avant de mettre quoi que ce soit en place, l'animateur doit créer du lien. Et cette condition prend beaucoup de temps. Les adolescents doivent avoir confiance. Inutile de s'imposer avec un



BBF

BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE

En 2014, le BBF a fait peau neuve : nouveau graphisme, nouveau format, nouvelles rubriques, nouvelle périodicité.

Conçu en complémentarité avec la revue en ligne, le BBF imprimé traite des questions qui traversent les bibliothèques en pleine mutation de leurs services, de leurs publics, de leurs missions.

Indispensable pour les professionnels et les étudiants, le BBF est aussi devenu un outil de dialogue avec les usagers : alliant la réflexion culturelle et scientifique de fond avec une esthétique attrayante, il trouve aujourd'hui toute sa place en salle de lecture publique.

Abonnement 4 numéros

France (y compris DROM-COM) 95 €

Étudiant 45 €

Étranger 115 €

Renseignements

Courriel angelique.bouguerba@enssib.fr

Tél. + 33 (0)4 72 44 43 05

Site <http://bbf.enssib.fr>
(rubrique « S'abonner ou acheter »)

Coworking & Open Data

Coworking en bibliothèque

On ne compte plus les articles et les analyses sur le thème de la bibliothèque en tant que « troisième lieu », cet espace entre la maison et le travail, qui combine des attributs de ces deux lieux tout en permettant des nouvelles possibilités de sociabilisation.

Mais, avec les nouvelles formes que prend le travail, la bibliothèque se découvre peu à peu un nouveau rôle, celui d'espace d'activité professionnelle. Avec ses espaces dédiés à l'étude, son matériel informatique et son wifi gratuit, la bibliothèque est de plus en plus utilisée par des indépendants, auto-entrepreneurs et startups informatiques, pour qui toutes les ressources nécessaires à leurs activités professionnelles tiennent dans un ordinateur portable ou sur des ressources en ligne.

Beaucoup de bibliothèques ont déjà réfléchi à la réorganisation de leur mobilier afin d'accueillir des étudiants, très demandeurs d'espaces d'étude et de travail en commun. Mais la réflexion va maintenant plus loin et certaines bibliothèques créent des lieux spécifiquement dédiés au travail professionnel en groupe (ou non) : le « coworking ». Si on se réfère à la définition du coworking, il s'agit d'un type d'organisation du travail qui regroupe deux notions : un espace de travail partagé, mais aussi un réseau de travailleurs encourageant l'échange et l'ouverture. Il est un des domaines de l'économie collaborative.

Si des espaces privés avec un loyer commercial fleurissent un peu partout dans les grandes villes, les bibliothèques sont une alternative efficace et bon marché pour les professionnels nomades.

Certaines bibliothèques proposent maintenant des espaces de coworking pensés dans ce but. Il s'agit de pièces clairement identifiées et isolées du reste de la bibliothèque afin de ne pas déranger les autres lecteurs. Elles ont souvent des parois vitrées, ce qui permet de garder un contrôle sur les activités s'y déroulant. Des bureaux, des prises électriques et un réseau wifi sont mis à disposition des utilisateurs. On y trouve, dans les exemples que j'ai rencontrés, un matériel informatique spécifique que des étudiants ou de jeunes entrepreneurs ne peuvent pas toujours se payer : des stations informatiques proposant les logiciels graphiques de la suite Adobe (InDesign, Photoshop, etc.), des scanners, du matériel d'enregistrement et de mixage audio et vidéo, des imprimantes traditionnelles ou des imprimantes 3D et des tableaux permettant de faire des présentations. Ces espaces ferment à clé et peuvent donc être privatisés pour des réunions ou des séances de travail et, si les bibliothèques le permettent, des rencontres avec des clients. Certaines bibliothèques vont même plus loin en organisant des formations pour aider les travailleurs à trouver plus facilement des financements et des ressources.

La bibliothèque comme lieu d'activité professionnelle et de développement économique est clairement une nouvelle tendance et les institutions proposant des possibilités de coworking l'ont bien compris. Certaines bibliothèques en ont même fait un moteur de leur évolution. Silvère Mercier (<http://www.bibliobsession.net>) cite le cas de la médiathèque d'Auterive, une commune de 10 000 habitants située près de Toulouse. Des questions légitimes se sont posées, lors du projet de construction de cette médiathèque, sur l'utilité de dépenser des finances publiques déjà limitées pour la construction d'un lieu identifié comme un équipement de loisirs. C'est la création d'un espace de coworking au sein de la bibliothèque qui a convaincu les autorités publiques de l'utilité de la création de la médiathèque, en la réinventant comme





Espace coworking dans une bibliothèque new-yorkaise. Photo Phil Freelon

un moteur de développement professionnel pour la région.

Les espaces de coworking font partie d'une tendance de fond des bibliothèques qui tient en un mot : la réinvention.

Ce n'est pas une nouveauté, la plupart des bibliothèques connaissent une lente, mais indéniable diminution de leur nombre de prêts de livres. Si les lecteurs sont toujours présents dans nos institutions, ils ont moins de temps à consacrer à la lecture et se tournent vers d'autres usages : les animations, l'utilisation de ressources informatiques ou la recherche d'espaces de travail. Le décret de 2009 visait d'ailleurs à encourager le développement de ces nouvelles missions pour les bibliothèques afin de s'adapter aux besoins du public. Cette volonté de réinvention n'est, bien entendu, pas une spécificité belge et se retrouve dans toutes les bibliothèques à travers le monde.

Mais ici, comme ailleurs, ces tentatives de transformation ne se font pas toujours sans mal. La question de l'équilibre entre espaces de travail et

livres se pose un peu partout. Lors de la récente rénovation de l'iconique bibliothèque publique de New York, il était prévu de diminuer l'espace dévolu aux collections d'ouvrages de référence afin de multiplier les espaces de travail pour les utilisateurs. L'idée de supprimer certains des vénérables rayonnages de l'institution a tellement choqué certains lecteurs qu'ils se sont regroupés pour assigner la ville de New York en justice afin d'abandonner ce projet. Ils ont finalement eu gain de cause et le projet initial a été abandonné. Au final, la raison en a été plus budgétaire que philosophique (le projet coûtait trop cher et a été revu à la baisse), mais cela prouve que la présence des livres dans les bibliothèques reste un sujet sensible. Un plaignant résumait sa pensée en expliquant qu'il était tout à fait normal que les bibliothèques développent des espaces de travail, mais qu'en les transformant en cafétéria avec du wifi gratuit, on ne faisait que dupliquer des lieux qui existaient en dehors des bibliothèques et qu'on les faisait s'écarter de leurs missions initiales.

Un autre écueil se retrouve chez ces nouveaux professionnels nomades : on remarque que les bibliothèques ne sont pas toujours leur premier choix. Des études ont montré que les bibliothèques attiraient des travailleurs individuels et des petits groupes se connaissant déjà. Or, le concept de coworking fonctionne beaucoup sur l'idée de rencontre entre travailleurs spécialisés dans des domaines proches, mais ne se connaissant pas. Les possibilités de réseautage sont très recherchées et les bibliothèques ne sont pas encore le meilleur lieu pour développer cet aspect. Celui-ci est tellement important qu'une partie des professionnels préfère payer un loyer dans des espaces de coworking privés afin de conserver cet « entre-soi ».

Comme nous le voyons, cette nouvelle forme d'appropriation des bibliothèques par le public existe, mais ne se fait pas toujours sans mal. Elle rejoint pourtant l'idée qu'il s'agit d'un lieu dont la vocation est de permettre aux citoyens de développer leur potentiel au sein d'une démocratie.

Open Data ou l'accès à l'information publique

Au même titre qu'un accès libre et gratuit à la lecture et à l'information, l'accès aux données devient une évidence dans nos sociétés contemporaines. Le concept de l'Open Data fait partie de cette philosophie. Pratiquement, il s'agit de données numériques dont l'accès et l'usage sont laissés libres aux usagers. Elles peuvent être d'origine publique ou privée, produites par une collectivité, un service public ou une entreprise. Elles sont diffusées de manière structurée selon une méthode et une licence ouverte garantissant leur libre accès et leur réutilisation par tous, sans restriction technique, juridique ou financière. L'Open Data s'inscrit dans une tendance qui considère l'information publique comme un bien commun dont la diffusion est d'intérêt public et général.

En Belgique, depuis 2015, le gouvernement a mis en place une stratégie fédérale de mise à disposition des données, visant à rendre toutes les données qui sont collectées par les autorités dans le cadre de leurs missions librement disponibles et réutilisables. Seules des raisons de sécurité ou de protection de la vie privée, par exemple, permettent d'y déroger. Ce faisant, l'État renverse la logique actuelle, dans laquelle l'ou-

verture était plutôt l'exception.

Concrètement, n'importe qui peut gratuitement utiliser les données publiques, que ce soit dans un but commercial ou non.

Le but avoué est de stimuler l'utilisation innovante de ces informations pour créer des applications (commerciales ou non) qui vont servir le public. Et pour cela, le gouvernement essaye de supprimer le plus de barrières possible par rapport à la récupération et l'utilisation de ces données. Il encourage la réutilisation gratuite des informations, sans référence à la source, ce qui permet de combiner plus facilement des groupes de données. Elles sont également fournies dans des formats techniques qui facilitent leur réutilisation (Excel, CSV ou JSON, par exemple). Et, d'ici 2020, l'État fédéral mettra ses données à disposition de manière proactive, et pas seulement sur demande : citoyens et entreprises ne savent pas toujours, en effet, de quelles données dispose l'État, et les possibilités d'application n'apparaissent clairement qu'une fois les données mises à disposition.

Même les entreprises publiques relèvent, pour leurs missions de service public, de ces nouvelles règles. Le public et les développeurs d'applications numériques pourront ainsi avoir accès plus facilement aux données publiques,

telles que les horaires de la SNCB ou les prévisions météo de l'IRM.

Nous parlions, dans le précédent numéro, du Big Data et des possibilités issues du croisement d'énormes quantités de données. Dans ce cadre, la protection de la vie privée constitue un point d'attention majeur pour la mise à disposition d'informations. Les données et documents publics qui contiennent des données à caractère personnel n'entrent pas en considération pour l'Open Data, sauf s'ils sont créés de manière entièrement anonyme. En outre, des mesures sont prévues pour protéger au maximum la vie privée. C'est ainsi qu'une série d'experts, au sein de la Commission vie privée, conseillent les services publics sur leur stratégie d'Open Data et les techniques d'anonymisation.

Comme il est de tradition en Belgique, les décisions prises au niveau fédéral ne sont pas automatiquement répercutées au niveau régional et la situation n'est donc pas la même partout. Des initiatives encourageant l'Open Data se retrouvent en Flandre, en Wallonie et à Bruxelles, mais elles sont disparates et reflètent bien le mille-feuille institutionnel de notre pays.

Au niveau fédéral, toutes les données disponibles ont été regroupées via un portail (à l'adresse data.gov.be). Toutes les nouvelles données y seront progressivement ajoutées et les utilisateurs peuvent y explorer les informations disponibles via un moteur de recherche. Ce portail offre actuellement plus de 6 000 jeux de données regroupés dans 14 catégories, de l'agriculture aux transports, en passant par la santé et l'éducation. On y retrouve également des métadonnées de jeux de données issus de pouvoirs publics régionaux ou locaux.

Les données sont proposées sous une licence libre ou, si ce n'est pas possible, par une formule qui propose un contrat spécifique entre le producteur (l'administration) et l'utilisateur. Au niveau technique, elles sont disponibles, selon les cas, dans une vingtaine de formats différents.

Les trois régions possèdent également leur portail spécifique, mais on





remarque une différence notable dans la taille des collections de données proposées.

La Région flamande propose environ 4 000 jeux de données, accessibles à l'adresse opendata.vlaanderen.be. La Région wallonne en offre 150 à l'adresse data.digitalwallonia.be et la Région de Bruxelles-Capitale en offre 120 sur opendatastore.brussels. Plusieurs grandes villes belges possèdent également leur portail et on en trouve par exemple pour Anvers, Namur ou Bruxelles. Le cas de Bruxelles est d'ailleurs représentatif du fractionnement des données, car on y retrouve plus de 500 jeux, c'est-à-dire bien plus que pour la Région de Bruxelles-Capitale. Si la volonté d'ouverture des données est clairement présente, la rationalisation de leur regroupement n'est malheureusement pas encore atteinte.

En ce qui concerne les informations provenant des bibliothèques, on retrouve une série de jeux de données issus du réseau des bibliothèques de la ville de Bruxelles, avec la taille et le

contenu chiffré des collections et la liste des ouvrages les plus empruntés.

C'est une belle initiative et il est possible d'encore élargir les données proposées. Les bibliothèques à travers le monde diffusent de plus en plus souvent des informations en Open Data. La ressource la plus classique concerne le contenu de leurs catalogues et certaines bibliothèques proposent, par exemple, les nouveautés hebdomadaires ajoutées à leurs collections, ou même les recherches en temps réel effectuées via leur OPAC.

On pourrait imaginer, même si le sujet est délicat, d'utiliser les jeux de données d'emprunts des lecteurs des bibliothèques après les avoir anonymisées. Des outils libres et gratuits de recommandation de lecture pourraient être créés et concurrencer ceux des plateformes commerciales telles qu'Amazon.

Dans tous les cas, il est important que les bibliothèques trouvent leur place dans l'accès à l'information publique. ●



– L'Open Data s'inscrit dans une tendance qui considère l'information publique comme un bien commun dont la diffusion est d'intérêt public et général. –

Hervé Hasquin : du lien essentiel entre la politique et la science

Il impressionne. À moins que ne se cache, derrière cette voix de stentor parfois colérique, une très grande timidité, une pudeur à fleur de peau, car l'homme, s'il est humaniste, n'en est pas moins profondément humain. Hervé Hasquin est aujourd'hui une référence incontournable dans l'apprentissage de notre Histoire, mais il ne fut pas qu'historien. Une brillante carrière universitaire l'a conduit à diriger comme recteur l'ULB, en même temps que s'inoculait en lui le virus de la politique où le cheminement fut tout aussi éclatant, jusqu'à le conduire à la présidence de la Communauté française de Belgique, comme on la nommait alors.

« **L'** Histoire m'a amené à m'intéresser à la politique : difficile d'en faire sans Histoire. » Ou quand un lien qui semble si évident devient véritable credo chez Hervé Hasquin. Alors qu'il fréquentait assidument les bancs de l'université, chaque matin ce fils de journaliste se livrait à sa revue de presse quand d'autres se remettaient difficilement de leur soirée de la veille. Et pourtant, quand il arrive au bureau des inscriptions, le jeune étudiant ignore s'il va opter pour la médecine ou l'Histoire, mais comme le jeune Carolorégien vise une carrière diplomatique, l'Histoire finit par s'imposer avec le Droit. C'est finalement le professeur Arnould qui l'incite à entamer une carrière universitaire, en l'invitant à postuler auprès du Fonds national de la recherche scientifique afin de financer sa thèse de doctorat. L'Histoire est devenue définitivement la passion du jeune chercheur, car si elle se ne répète jamais, elle permet de comprendre les moments-clés. Les pères fondateurs de l'Europe et les hommes politiques européens qui les suivirent connaissaient les grandes étapes qui l'avaient formée et, de ce fait, avaient une certaine pédagogie de l'Europe que n'ont plus aujourd'hui ses acteurs ; ce qui explique la cacophonie

actuelle dans la communication de ce moment politique essentiel de notre Histoire et de notre présent. La flamme qui animait leurs prédécesseurs s'est malheureusement éteinte !

L'Académie dans tous ses états

« On ne pousse pas la porte de l'Académie », nous rappelle Hervé Hasquin. « On attend qu'on vous y invite. Elle ne faisait nullement partie de mon plan de carrière jusqu'au jour où le professeur Jean Stengers proposa de me parrainer, et c'est ainsi que j'y eus mon siège. Et quand on me dit qu'un autre historien insistait pour que je me présente à l'élection du nouveau Secrétaire perpétuel, je crus à une mauvaise blague, jusqu'à l'appel téléphonique de mon collègue Jean-Marie Duvosquel qui me convainquit du contraire ! Bien décidé à frapper un grand coup dès mon entrée en fonction, j'improvisai un discours dans lequel je rappelais le rôle de conservatoire du savoir de l'Académie qui se doit d'être avant tout citoyenne, tout en étant capable de faire rayonner la connaissance et de s'adapter à l'évolution de la Belgique. »

Hervé Hasquin a métamorphosé l'Académie en à peine sept ans, à tel point qu'elle serait aujourd'hui méconnaissable aux yeux de tous ceux et

celles, et ils n'étaient guère nombreux, qui l'ont connue avant qu'il n'en devienne le Secrétaire perpétuel (adjectif inadapté, car limité à l'âge de 75 ans !). Finies les réunions feutrées dans d'inaccessibles salons entre savants tremblotants, place à des valeurs sûres de la société, plus jeunes et plus adaptés à la réalité de leur environnement. Car l'Académie version Hasquin, ce sont des grandes peintures de notre société contemporaine issues de tous les horizons pour faire avancer le débat intellectuel. Bruno Colmant, Paul Magnette ou Philippe Maystadt marquent dorénavant de leur empreinte les « Classes » de l'ancien palais du prince d'Orange. Un retour aux sources, nous confie l'historien, qui connaît sur le bout des doigts le riche passé de son institution.

Technologie et société

C'est aussi la création d'une classe au modernisme inattendu en ces lieux, « Technologie et société », pour rapprocher les ingénieurs du monde des sciences humaines et recréer ainsi l'esprit des académies du XVIII^e siècle. Toutes les classes se réunissent ensemble, ce qui nécessite chez chacun un discours accessible aux autres qui ne partagent pas nécessairement leur spécialité. Très bien, me direz-vous, mais



– L’Académie version Hasquin, ce sont des grandes peintures de notre société contemporaine issues de tous les horizons pour faire avancer le débat intellectuel. –

cette Académie qui vit de nos deniers publics en partie, comment vient-elle à nous ? La réponse fuse : « Le Collège Belgique organise 140 à 150 conférences par an sur des sujets très variés. Elles sont ouvertes à quiconque désire y assister et sont podcastées ! » Mais oui, l’Académie, c’est aujourd’hui un formidable site internet constamment remis à jour, une page Facebook et un compte Twitter. La communication voulue par Hervé Hasquin marque l’édition de la vénérable maison. Si les revues scientifiques confidentielles, mais nécessaires aux échanges entre les institutions scientifiques du monde entier, trouvent encore leur place, leur ampleur est strictement limitée, et gare à l’Académicien qui voudrait enfreindre la règle, il sera éconduit. Par contre, succès énorme pour la collection « l’Académie de poche », 87 titres proposés également sous forme numérisée, au moment où nous écrivons ces lignes, qui consistent en de petits ouvrages qui traitent de sujets grand public. À noter, le retentissement plus qu’appréciable de celui qui s’intéresse aux relations entre islam et franc-maçonnerie et signé par l’omniprésent Hervé Hasquin. Des beaux livres aussi, comme celui qui sera consacré à l’histoire du Soldat inconnu. Et puis, Hervé Hasquin a entamé un formidable travail de numérisation, non seulement des *Mémoires* qui peuplent les archives de l’Académie, mais aussi de la gigantesque *Biographie nationale*, sans cesse remise à jour de-

puis ses débuts au XIX^e siècle, en 1866 précisément.

Bien entendu, toute nouvelle publication a son pendant numérique ! Tous les ouvrages peuvent être acquis dans le monde entier via Amazon. Et la consultation des 2 000 revues vivantes en possession de la maison peuvent être consultées via le système « Antilope ».

Enfin, en streaming et en live, vous pouvez dorénavant assister aux conférences publiques de l’Académie.

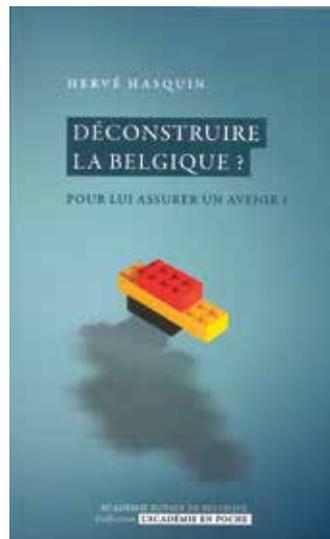
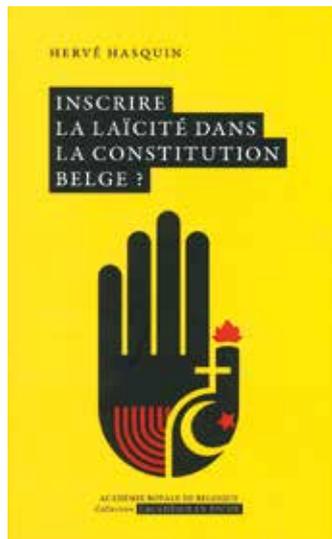
Rajeunir et décentraliser

Mais qu’y a-t-il de mieux, en termes de communication, que ceux qui en sont les porte-parole ? Ici aussi, Hervé Hasquin a révolutionné le petit monde académique. L’homme, et on ne le blâmera pas, aime les femmes. Et pour le prouver, il a permis à ces dernières de faire une entrée remarquée dans le cénacle biséculaire. Il veille aussi au rajeunissement des cadres en essayant de convaincre les plus anciens d’accepter l’éméritat. Rappelons en effet qu’on ne crée pas de nouveaux sièges à l’Académie, mais qu’on pourvoit à leur remplacement et qu’on n’y est surtout pas candidat sous peine d’en être à tout jamais interdit, même si certains ont recours au lobbying, ce qui mettra plutôt de mauvaise humeur les électeurs. Et en ces temps de dénonciation de prébendes en tous genres, rappelons que ces mandats sont totalement gratuits !

Dernière innovation du maître des lieux : avoir réussi la décentralisation vers Namur, et plus récemment vers Liège, Charleroi et Mons de certaines conférences du Collège Belgique, dans des endroits aussi prestigieux que ceux de la maison-mère : le palais provincial, ancien archiépiscopal de Namur, et la salle philharmonique de Liège notamment.

Les ombres du Roi-Soleil

Ouvrage à charge, mais dont l’auteur affirme que personne n’a pu contester son contenu, le livre que consacra Hervé Hasquin à *Louis XIV face à l’Europe du Nord* (Racine, 2005). Rien à voir avec la littérature hexagonale hagiographique quand elle traite du Roi-Soleil ou de Napoléon. Le roi de France a réussi à coaliser l’Europe entière contre lui, à rayer de la carte des villes et villages entiers, et à provoquer une grave crise économique. La puissance française tenait dans l’importance de sa population, qui totalisait alors environ 21 millions d’âmes, bien plus que tous les pays du nord de l’Europe réunis, permettant ainsi à la France de mobiliser une armée bien plus nombreuse que tous ses adversaires. Et Hervé Hasquin de conclure que « La France de Louis XIV n’a strictement rien à voir avec la puissance démocratique anglaise de l’époque à laquelle nous sommes grandement redevables. »



Mercy et Marie-Antoinette

Autre figure bien plus sympathique aux yeux de l'historien et auquel il a consacré une biographie : « Un grand seigneur de l'Ancien Régime », comme se plaît à le qualifier Hasquin. Le comte de Mercy-Argenteau, Liégeois par ses origines, est un libéral éclairé et déjà un grand Européen, même si cette qualité n'a sans doute pas la même force au XVIII^e siècle qu'elle ne l'a maintenant. Et sans doute qu'il n'aurait guère laissé de trace s'il n'avait été ambassadeur d'Autriche auprès de la cour de France et, à ce titre, n'avait eu l'oreille de l'impératrice Marie-Thérèse qui ne considérait que piètrement sa fille Marie-Antoinette, épouse de Louis XVI. Aurait-il été l'espion de Vienne qui aurait manipulé la reine de France ? L'historien le nie farouchement. Et même s'il avait pressenti une révolution qui lui paraissait inéluctable, il fut à la fois le conseiller et parfois le confident du couple royal qui termina sur l'échafaud.

La Belgique : État artificiel ?

En 2014, Hervé Hasquin signe *Déconstruire la Belgique, pour lui assurer un avenir ?* (Académie royale de Belgique). Oui, la Belgique est un État artificiel, affirme sans détour Hervé Hasquin. « Regardez une carte de l'Ancien Régime et vous y verrez la place que

prend la Principauté de Liège jusqu'en 1794. Dans ma région d'origine à Charleroi, on traversait la Sambre et on changeait de pays ! On a voulu faire de la Belgique un État-nation. Erreur, quand on constate que s'il existe bel et bien ce n'est qu'en Flandre. On est donc bien loin de l'idéal républicain français au centralisme outrancier. Et pourquoi pas en Wallonie (sur laquelle il a écrit *La Wallonie. Son histoire*, Luc Pire, 1999) ? Sans doute à cause de sa trop grande proximité avec la France. » Dans les faits, la Flandre se sent plus proche du Québec, car elle croit sa langue et sa culture menacées comme celles de nos cousins d'Amérique face à l'ogre anglo-saxon. La Belgique survivra-t-elle ? Hervé Hasquin le croit, car il n'existe aucune solution pour Bruxelles, qui est aussi capitale de la Flandre et donc considérée comme telle en tant que territoire flamand. Mais si les communautés se côtoient, il faut bien constater qu'elles ne se parlent plus. « Et si j'avoue être un monarchiste de raison plutôt que de cœur, c'est tout simplement que j'ose à peine imaginer des sempiternelles discussions sur l'appartenance linguistique d'un président », renchérit notre interlocuteur.

Ringards, les centres culturels ?

Difficile de ne pas interroger Hervé Hasquin sur le rôle futur de

nos centres culturels et de nos bibliothèques. Sans avoir le temps de nuancer son propos, le Secrétaire perpétuel de l'Académie trouve que les centres culturels n'ont pas assez évolué depuis cinquante ans. Quant aux bibliothèques, elles mettent de plus en plus à disposition tous les outils numériques de lecture. Mais est-ce suffisant pour qu'elles soient davantage fréquentées ? Hervé Hasquin en doute, quand on connaît la multiplicité des connexions individuelles aux outils informatiques. Le nouveau rôle assigné à ces lieux de lecture est précisément de développer l'esprit critique face à l'utilisation de ces moyens.

L'État laïc

Enfin, impossible de terminer notre rencontre avec ce grand libre penseur sans le questionner sur l'État laïc et la nécessité de le préserver, en ces temps mouvementés, face à l'intégrisme et aux intolérances. Cet État doit être impartial ou neutre. Il n'est aucunement antireligieux, car il accepte en son sein les croyants et les non-croyants. L'État promeut les libertés fondamentales, y compris celles de croire ou de ne pas croire, mais il doit être le garant de la séparation du temporel et du spirituel. Enfin, l'État doit défendre la non-discrimination.

Hervé Hasquin est partisan d'une laïcité inclusive qui n'exclut personne en fonction de sa croyance. Il y a toujours un danger de parler d'assimilation en niant la diversité. Elle existe et on peut en accepter certains accommodements. Pourquoi s'en prendre systématiquement au foulard quand il est librement porté, alors qu'autrefois les femmes qui fréquentaient les offices des églises portaient la mantille ? Lire à ce propos son *Inscrire la laïcité dans la constitution belge ?* (Académie royale de Belgique, 2016).

Que fera Hervé Hasquin quand, d'ici quelques mois, il devra quitter son poste, atteint par la limite d'âge ? Tout simplement écrire, donner des conférences et rester ouvert aux hasards de la vie. Ainsi va le quotidien d'un grand humaniste. ●

La Louvière : Vincent Thirion fait bouger les choses, au propre comme au figuré

Vincent Thirion, récent intendant général de Charleroi Danses, est devenu en janvier le nouveau directeur du centre culturel régional du Centre, à La Louvière, où il prend la succession de Didier Caille. Personnalité dynamique et créative, il fourmille de projets où l'ambition n'oublie jamais le terreau qui la fera germer.

Lorsque nous le joignons, à La Louvière, il est installé depuis quelques jours à peine « dans un bureau bleu et bleu pâle, avec des meubles imposants que je vais probablement évacuer, et pas encore d'ordinateur », s'amuse-t-il. Une ligne téléphonique vient de lui être attribuée. Inaugurons-la pour passer en revue tant le parcours – ô combien riche et divers – que les projets de Vincent Thirion pour le CCRC. Il y a huit ans, quand ce Bruxellois de souche s'établit à Feluy, dans l'entité de Seneffe, il se trouve à mi-chemin entre Charleroi et Molenbeek, les deux pôles de Charleroi Danses, dont il est alors l'intendant général. Au printemps dernier, alors que se profile la fin de son second mandat au Centre chorégraphique de la CFWB, il croise Daniel Adam (de la Compagnie Maritime, théâtre d'intervention, basée dans la région du Centre) à la brocante de Feluy. « Pourquoi ne pas te présenter au CCRC ? » lui suggère celui-ci. D'abord dubitatif, Vincent soupèse l'idée, qui fait son chemin. Et enfourche sa moto. « En huit minutes, j'étais là ! »



Miguel Declaire, Stéphane Olivier et Bernard Breuse, de Transquinquennal.
© Mirjam Devriendt

Une mine de diversité

« J'ai découvert une réalité impressionnante, sur un territoire assez particulier, regroupant une douzaine de communes. » La diversité, ici, n'a rien d'un vain mot ou d'un prétexte brumeux. « Elle est réelle, visible, et un vrai facteur de richesse pour cette région. Le maire de La Louvière, M. Gobert, que j'ai bien sûr rencontré, mais que je ne connais pas encore vraiment, a à cœur d'utiliser la culture pour donner un kick, une impulsion positive à sa ville. » Culturellement, Vincent Thirion découvre une mine : musées, théâtre, maisons de jeunes, « et bien sûr le Daily-Bul : on est dans le bassin du surréalisme... Tout ça pour une popula-

tion d'environ 80 000 personnes. C'est considérable ! »

Si l'on parle de spectacles, part importante mais non exclusive de l'activité du centre culturel régional du Centre, la salle actuelle – le Palace, ancienne salle de boxe – offre une capacité de 150 places. Quant au théâtre communal, dont les travaux de rénovation, entrepris en 2009, ont été plusieurs fois prolongés, il va rouvrir au bout de huit ans. Un formidable outil dont Vincent Thirion se réjouit d'utiliser toutes les possibilités : « Le plateau a une ouverture de 15 mètres, sur 11 de profondeur... J'étais ému en voyant ça ! Selon la configuration, la salle pourra accueillir de 600 à 900 personnes. »

La poésie et l'engagement

Ému, le nouveau directeur du centre culturel louviérois l'est aussi de s'engager sur les terres de Jean Louvet, d'Achille Chavée, de Pol Bury, d'André Balthazar. Terre de poésie, donc, doublée d'engagement. « À Charleroi Danses, j'ai tenu à ouvrir certaines biennales sur des projets participatifs – dont la dernière, en 2015, avec *Atlas* qui intégrait sur scène une centaine de Carolos. C'est une dimension particulière à laquelle je reste plus que jamais attaché, et que j'ai naturellement intégrée à mon projet pour le centre culturel régional du Centre (ce nom est beaucoup trop long, je pense sérieusement à le changer) : non seulement une démocratisation de la culture, mais une vraie démocratie culturelle. En me présentant à ce poste, je pensais – et je pense toujours – pouvoir apporter autre chose, une dimension véritablement plurielle. Sans renier, au contraire, celle qui existe déjà largement. » Le nouveau directeur rejoint une équipe d'une quarantaine de personnes, dont des animateurs, des programmateurs en musique, théâtre, danse, jeune public, des spécialistes dans des actions de médiation. Le budget de cette importante structure avoisine les 3 millions d'euros.

Le projet

Au-delà de son adresse, le CCRC est loin de n'être qu'un lieu. Fort, comme on l'a dit, d'une équipe importante, il chapeaute aussi plusieurs structures, organisations et événements, dont le pôle muséal, le festival *Si ça vous chante*, la biennale ARTour, mais aussi Quartier Théâtre, ou encore *Décrocher la lune* (opéra urbain triennal mis sur pied à l'origine par Franco Dragone ; « une très belle opération, qui rassemble environ 30 000 participants, et que le CCRC coordonne »).

En parallèle à la candidature qu'il mettait au point pour La Louvière, Vincent Thirion a dû, comme l'ensemble du secteur des arts de la scène, étudier le nouveau décret élaboré par le cabinet de la ministre de la Culture Alda Greoli. « Un pari, commente-t-il.



La reconnaissance ne se fait pas sur un bâtiment, un ensemble de lieux ou même une structure, mais sur une action démocratique et culturelle – qui est au cœur de mon projet. » L'argent demeurant le nerf de la guerre, « il y aura des pistes à creuser pour compléter le financement ».

Dynamique de réseaux

« Je ne vais pas mettre douze ans de ma vie de côté », s'exclame Vincent Thirion. Qui entend bien mettre son expérience d'intendant général de Charleroi Danses, la centaine de spectacles vus chaque année, ses liens avec

– La reconnaissance ne se fait pas sur un bâtiment, un ensemble de lieux ou même une structure, mais sur une action démocratique et culturelle – qui est au cœur de mon projet. –

VINCENT THIRION



Alessandro Bernardeschi et Mauro Paccagnella dans *Happy Hour*.
© Wooshing Machine

toutes les compagnies de la Fédération Wallonie-Bruxelles – et internationales –, à profit dans sa nouvelle fonction. Tout en sachant la difficulté de faire valoir la danse contemporaine dans les centres culturels. « Je veux créer – à l’instar du Réseau des scènes chorégraphiques bruxellois, soutenu par la Cocof – un Réseau des scènes chorégraphiques wallon. Et que le CCRC en soit le centre, le leader. On a les plateaux et les outils pour le faire. Les contacts aussi, avec Liège, Charleroi, Mons, déjà. Il faudra trouver des moyens... »

Outre la danse, Vincent Thirion rêve d’instaurer à La Louvière une

biennale internationale pluridisciplinaire. Avec pour argument supplémentaire la possibilité d’utiliser Louvexpo, hall des expositions polyvalent et modulable. « J’ai envie de créer des réseaux spécifiques dans les centres culturels régionaux, en tenant compte des réalités, des spécificités, de l’identité de chacun. Faire circuler des projets. Il y a de tels outils : il faut qu’ils soient utilisés ! Et ils le sont déjà de façon très active à La Louvière », s’enthousiasme-t-il. « Bien entendu, je ne mets pas de côté des structures comme l’Astrac [Réseau des professionnels en centres culturels] ou Asspropro [Association des programmateurs professionnels], qui sont

des partenaires précieux. Et j’aimerais aussi encourager davantage de synergies avec les maisons de jeunes. »

« Je voudrais réinscrire La Louvière dans des réseaux de diffusion, mais aussi de production, avec des artistes passés par La Louvière ou même originaires de là, sachant que la région est très cosmopolite, avec près de 90 nationalités différentes. » Parmi lesquelles la communauté italienne, la plus vaste, se profile comme un vecteur de lien important, intéressant et sensible.

Des fidélités, des envies

Mauro Paccagnella (avec qui nous dressions, dans le premier numéro de *Lectures.Cultures*, un bilan de sa résidence artistique au centre culturel Jacques Franck) est le premier nom que cite Vincent Thirion, bien décidé à développer avec le danseur et chorégraphe – qu’il suit depuis longtemps, et dont il a notamment coproduit le cycle wagnérien : « on est fidèles l’un à l’autre » – un travail sur la durée, des rencontres. Le CCRC, d’ailleurs, était le seul centre culturel à avoir programmé le délicieux *Happy Hour*, l’accompagnant d’ateliers, de débats. Un franc succès. « C’est une mise en bouche, un beau ciment », commente le nouveau directeur. « Et on se connaît tellement bien que je sais où je mets les pieds. »

Salvatore Calcagno, acteur et metteur en scène, est né à La Louvière dans une famille sicilienne. Charleroi Danses était, parmi d’autres dont le Kunstenfestivaldesarts, l’un des coproducteurs de son dernier spectacle *Io sono Rocco*. Voilà un autre artiste que Vincent Thirion a l’intention d’associer au CCRC, « tant en coproduction que dans des démarches de médiation ».

Des noms en tête, il en a une série. Il sonde, il consulte, il espère. Parmi les immanquables compagnons de route du centre culturel régional de La Louvière figure encore le collectif Transquinquennial : « Comment passer à côté de gens comme ça ? » Si, bien sûr, la danse ne sera pas son seul cheval de bataille, elle s’est déjà taillé une place forte dans le projet de Vincent Thirion, qui veut « faire bouger les choses », au



Io sono Rocco de Salvatore Calcagno : mimodrame contemporain pour un danseur, une actrice et une chanteuse lyrique.
© Els De Nil / RhoK

– « Tout ici s'ouvre d'une manière incroyable ! » se réjouit Vincent Thirion qui, sitôt entré en fonction, à la mi-janvier, a mis en place des « rencontres personnelles avec chacun ». –



© Thibault Grégoire

VINCENT THIRION : UNE CARRIÈRE EN QUELQUES REPÈRES

- J'ai étudié les arts de la parole au Conservatoire de Bruxelles.
- Entré à l'Atelier Sainte-Anne, à Bruxelles, en 1990, je m'occupe des relations internationales et de la communication, mais aussi bientôt de production danse et théâtre. Là, Jean-Christophe Lauwers, dramaturge et metteur en scène (notamment de *S.A.B.E.N.A. Such a bad experience never again*), montait un *Don Quichotte* dans lequel il me demandait de jouer.
- Au même moment, j'ai la possibilité d'entrer à la Ferme du Buisson [Scène nationale de Marne-la-Vallée, France] au poste de secrétaire-général. Je commence le jour de mes 30 ans, le 12 mars 1996. J'y resterai pendant un an. Avec une équipe de 50 personnes, un théâtre, quatre salles de cinéma, des expos, c'est un peu un mastodonte à diriger, mais je m'y crée un réseau important. J'y ouvre la saison avec Olivier Py ! Mais j'ai un peu l'impression de perdre l'essence de ce que je suis venu y chercher. Restent des contacts, nombreux et riches.
- En 1997, je participe à la mise sur pied, aux Halles de Schaerbeek, du premier festival des Arts urbains, avec notamment NTM, Afrika Bambaataa...
- Ensuite, il y a le Botanique et le Cirque royal. Pendant trois ans, j'y programme de la danse, du théâtre, de la littérature. Ça me donne l'occasion d'inviter notamment, au Cirque, Josef Nadj ou Merce Cunningham, mais aussi de recevoir Salman Rushdie. Des années de grande ouverture...
- En 2000-2002, je passe par les Rencontres saint-gilloises et suis notamment chargé de redynamiser, avec Jean Spinette, le Parcours d'artistes (la tache de couleur qui en est restée le logo depuis, on peut dire que c'est de ma faute).
- Il y aura aussi l'intérim à la tête du Théâtre les Tanneurs, à Bruxelles.
- En 2005, je remets pour Charleroi Danses le projet du quatuor [une codirection avec les artistes associés Michèle Anne De Mey, Pierre Droulers et Thierry De Mey]. J'y assumerai deux mandats, avec des hauts et des bas, comme on le sait. Une belle aventure.

► propre comme au figuré. « Si moi je ne le fais pas, personne ne va le faire. »

Fourmillant d'envies, débordant de projets, fort de son expérience à la fois plurielle et cohérente, le quinquagénaire et directeur tout neuf du CCRC insiste sur la « volonté forte de la ville » de soutenir cette évolution. « Ma présidente est l'échevine de la Culture. Elle est là tout le temps – et positivement : elle est avec nous, à nos côtés. » L'accueil, l'implication, la souplesse : « Tout ici s'ouvre d'une manière incroyable ! » se réjouit Vincent Thirion qui, sitôt entré en fonction, à la mi-janvier, a mis en place « des rencontres personnelles avec chacun ».

Et ce grand beau nouveau théâtre ? Il doit ouvrir – enfin – au tournant de septembre et octobre. « Il faut que les Louviéroises et les Louviérois, et bien sûr les équipes, en soient fiers. » C'est là aussi, naturellement, que sera lancée la prochaine saison – celle aussi des 40 ans du CCRC, fondé en 1978 –, la première sous l'égide de Vincent Thirion. « Il ne faut pas la rater ! » ●

INFOS :

Centre culturel régional du Centre
17-18, place Jules Mansart
7100 La Louvière
Tél. : 064/21 51 21
Site : www.ccrcc.be

Prisons : un chemin pour l'art à travers les murs

À Ittre, Rebecq, Tubize, Namur ou Marche-en-Famenne, les centres culturels construisent des ponts entre les prisons et l'extérieur. Un premier pas vers la visibilité des populations carcérales au niveau local.

Qui a dit que la culture n'a pas sa place en prison ? La revue *Lectures* s'était déjà intéressée aux projets de bibliothèques et aux lectures dans les établissements pénitentiaires (n° 164, janvier-février 2010). Le dossier « La bibliothèque hors des murs » évoquait la bibliothèque de la prison de Lantin et les lectures vivantes de Barbara Lhost, bibliothécaire à Tournai dans la prison de la ville. Après la lecture, les établissements s'associent aux centres culturels pour des concerts, des ateliers d'art, des expositions et des conférences. L'objectif principal : décroiser le monde carcéral et l'ouvrir vers l'extérieur.

« La prison d'Ittre compte plus de 400 détenus et 300 membres du personnel. Cela concerne un nombre important de personnes sur notre territoire, on s'est dit qu'il fallait faire quelque chose autour de cette problématique. » Luc Schoukens, animateur et directeur du centre culturel d'Ittre, a lancé avec ses collègues de Rebecq, Braine-le-château, Rebecq et Tubize, le festival *Fenêtres ouvertes sur la prison et l'IPPJ*, de novembre 2015 à février

2016. Durant ces quatre mois, plusieurs événements ont fait le lien entre l'établissement pénitentiaire et les habitants des communes. Ainsi, au cours du cycle, trois conférences, deux pièces de théâtre, deux films et une exposition ont été organisés.

« Ce projet a permis de démystifier et de mieux connaître le monde carcéral et l'IPPJ », poursuit Luc Schoukens. Les trois conférences avaient pour sujet la prison vue de l'intérieur, les conditions de vie des détenus, mais égale-

ment le sort des victimes, l'avenir des jeunes sanctionnés et leur réinsertion. La pièce *Un homme debout*, avec Jean-Marc Mahy, un ancien détenu entré en prison à 17 ans et sorti à 36 ans, s'est inscrite naturellement au programme du festival *Fenêtres ouvertes sur la prison et l'IPPJ*. Ce spectacle est reconnu d'utilité publique par le ministère de la Culture. Le centre culturel de Tubize a projeté le documentaire *La nef des fous*, une immersion poignante dans l'annexe psychiatrique de la prison de



Jokke Scheurs aux
Rencontres IN OUT
à la prison de Namur



Action Gaspillage de potentiels Maison de la culture Famenne-Ardenne

► Forest avec des condamnés jugés irresponsables au moment de leurs actes. À Rebecq, les habitants ont pu voir la pièce *Dans le ventre* sur un jeune placé en IPPJ. Toutes ces activités avaient la particularité d'être à destination de l'extérieur.

Comment faire le lien avec les détenus et l'intérieur de la prison ? Devant la difficulté d'organiser un événement entre les murs, les centres culturels ont choisi l'option d'exposer les créations des prisonniers. Les habitants de la région ont vu des tableaux colorés, des sculptures figuratives très parlantes, des textes et poèmes produits par les personnes enfermées à la prison d'Ittre durant leurs ateliers peinture et écriture. « Nous avons travaillé en partenariat avec les animateurs de ces ateliers et le comité de surveillance », explique Luc Schoukens. « Un détenu a pu obtenir une permission et venir au vernissage pour présenter ses œuvres. »

L'équipe du centre culturel d'Ittre ne sait pas si cette expérience positive

sera réitérée, mais ils aimeraient poursuivre la connexion avec la prison. « Le festival *Fenêtres ouvertes sur la prison* était une action concentrée et temporaire. Notre souhait serait de donner de l'espace à la vie de la prison, publier des textes des détenus dans notre journal communautaire édité par le centre culturel le Petit Tram. » Pour l'instant, rien n'a été décidé avec la direction de la prison, la suite du projet est en discussion.

Faire sortir des cellules les paroles de détenus

À Marche-en-Famenne, c'est au cours du festival biennal *Particip'art* qu'un pont s'est construit entre la prison et les habitants de la commune. Lors de la quatrième édition en février 2016, l'équipe du centre culturel aidée par les animateurs de l'ASBL *Miroir Vagabond* a invité quelques détenus de la prison de Marche (elle compte au total plus de 300 personnes) à participer à l'activité « Gaspillage des po-

tentialités ». L'animation proposée à tous les publics propose de récolter des témoignages de « potentiels gaspillés ». « Le but est de sensibiliser contre le gaspillage des potentiels intellectuels, humains », détaille Laura Perez Castellano de la maison de la culture Famenne-Ardenne. « Une semaine avant le festival, les paroles d'une vingtaine de prisonniers de la prison de Marche ont été récoltées dans des pouelles symboliques. Chacune correspond à un type de gaspillage. »

Les témoignages des détenus se sont mêlés à ceux des autres habitants de la commune, dans l'installation qui a pris la forme d'un « Espace témoignage » dans l'espace public. Les passants étaient interpellés pour réagir. En retour, les participants à l'intérieur de la prison ont eu droit aux réactions récoltées tout au long du festival.

Cette approche était une première pour la maison de la culture Famenne-Ardenne, car l'établissement a ouvert ses portes il y a deux ans, rappelle Laura Perez Castellano. « L'idée de donner des



Perry Rose aux Rencontres
IN OUT à la prison de Namur

outils aux travailleurs sociaux à l'intérieur de la prison a séduit. C'était une amorce. Des liens se sont formés et il y a une volonté de créer quelque chose de plus pérenne avec la prison. »

La lourde organisation d'un concert

Ce genre d'initiatives culturelles et sociales dépend de la bonne entente entre les acteurs socioculturels de la commune et la direction d'une prison. Ainsi, des deux côtés, il doit exister une volonté de tisser des liens entre les populations, celle entre les murs et celle à l'extérieur.

Michaël Bonnet a rencontré le soutien de la direction de la prison de Namur pour son idée de concerts dans les locaux. « Lorsque je me suis installé à Namur, je venais de Ronquières où je tenais un lieu de concert nommé la Chapelle en verre. Je me suis impliqué bénévolement dans la prison en tant que visiteur. Depuis presque trois ans, je rends visite à un détenu qui a déjà fait quinze ans de peine. »



Jocke Schreurs
aux Rencontres
IN OUT à la
prison de Namur

– L'objectif principal :
décloisonner le monde
carcéral et l'ouvrir
vers l'extérieur. –

Michaël Bonnet a l'idée de programmer de la « culture de qualité » en prison. Cet ancien programmateur possède un certain nombre de contacts dans le milieu musical, c'est donc naturellement que le projet d'un concert voit le jour.

Le problème, c'est le budget. Rien n'est prévu pour la diffusion de l'art et de la culture à l'intérieur de la prison. L'organisateur sollicite la maison de la culture et la Province de Namur. « L'objectif était de faire passer le plus de choses possible de l'intérieur vers l'extérieur. »

Le 18 mars 2016, les Namurois ont donc assisté au concert du musicien francophone Perry Rose et du guitariste néerlandophone Jocke Schreurs quelques heures après une trentaine de détenus. Un concert « In » à huis clos et l'autre en public, le « Out » à la maison de la culture de Namur. Lors de ces *Rencontres In/Out*, les deux concerts du soir à 10 euros l'entrée ont permis de financer le concert de l'après-midi en prison.

Le partage ne s'arrête pas aux artistes sur scène. Des capsules vidéo enregistrées par la télévision locale Canal C ont capté le concert en prison afin de transmettre l'ambiance et les réactions des détenus à l'extérieur.

À la maison de la culture de Namur, les spectateurs ont pu voir, sur un fond



Fenêtres ouvertes sur la prison -
Centre culturel d'Iltre

FABRICATION D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

À Marche-en-Famenne, la prison travaille de concert avec Music Fund, installée dans la commune. Cette organisation née à Bruxelles recycle et répare des instruments donnés par des conservatoires, écoles ou orchestres du monde entier pour les envoyer dans des pays en voie de développement ou en conflit. Pour les prisonniers de Marche, l'ASBL a donné des instruments et animé quelques ateliers, dont un sur la réparation des guitares. En fin d'année, quelques détenus se sont produits sur scène pour un concert après avoir participé à un stage de fabrication d'un ukulélé pendant neuf mois. Ils étaient accompagnés par quelques musiciens de la commune. En régime semi-ouvert, la prison de Marche propose une trentaine d'activités aux 300 détenus. Le prochain projet mis en place par Music Fund est la construction d'hôtels à insectes à partir d'instruments de musique cassés et irréparables, des saxophones, des trompettes ou des harmoniums. La maison de la culture Famenne-Ardenne est partenaire. « Dans la prison, il y a quelques espaces où ils peuvent les installer », précise Christian Destiné. « Au centre culturel, on les a mis à l'entrée, car c'est symbolique pour le lieu. »

► noir derrière les musiciens, « l'autre show » tourné quelques heures plus tôt derrière les barreaux. « Nous avons aussi passé des interviews des détenus. La directrice est intervenue devant le grand public. Enfin, les prisonniers ont fini par tout revoir sur leur télévision puisque Canal C diffusait le concert de la maison de la culture. C'était une boucle. »

Trois musiciens pour trois prisons

Cette première expérience a eu un écho positif. *Rencontres In/Out* aura une deuxième édition. Michaël Bonnet prépare les concerts pour le 17 novembre 2017, la Journée nationale de la prison. « L'organisation d'un événement en prison est très lourde. Je n'avais pas réalisé avant d'entamer les démarches. Ce qui prend 1 heure dans une salle de concert normale double entre les murs. C'est une lutte permanente. »

Cette fois-ci, les concerts se donneront dans trois prisons distinctes. La petite maison d'arrêt de Dinant (une cinquantaine de détenus) et l'importante maison de peine d'Andenne (430 détenus) s'ajoutent à celle de Namur où 200 personnes sont incarcérées.

« On reste dans une programmation musicale », précise Michaël Bonnet. « On ne peut pas élargir au théâtre, car les moyens techniques nous

bloquent. Les comédiens ne peuvent pas jouer deux fois de suite, l'après-midi et le soir. C'est impossible. » Parmi les groupes, le bénévole glisse le nom de BJ Scott, la chanteuse de blues rock également jurée dans le télé-crochet *The Voice Belgique*. « L'objectif pour la maison de la culture est de toucher le plus de monde possible. » BJ Scott donnera son concert dans une des trois prisons l'après-midi, au même moment que deux autres artistes dont le nom n'est pas encore connu.

« Suite à cette expérience, j'ai découvert que les détenus consomment ce qu'on leur donne. Lors des *Rencontres In/Out* au printemps dernier, une soixantaine d'entre eux étaient inscrits sur 200. Finalement, seulement une trentaine sont venus, car le concert est tombé à l'heure du préau, le moment où ils peuvent sortir, et il faisait beau. »

Le plus important pour ce citoyen engagé, qui a visité au moins six prisons belges, c'est de rendre compte de la réalité carcérale. Les interviews des détenus, leurs paroles et les photographies des cellules sont retransmises avant et pendant le concert afin que le public se rende compte des conditions de vie. « Beaucoup de gens, comme moi-même avant d'y mettre les pieds, n'imaginent pas ce que c'est d'être enfermé dans une cellule de 9 m². Mon but est que ces témoignages traversent les murs

et qu'on en parle. Lors de la première édition, le public était composé de deux tiers de convaincus. J'espère que cette deuxième édition, grâce à la musique, va attirer des personnes moins informées. » L'ex-président du Tribunal de première instance et juge honoraire Christian Panier est le parrain de ces *Rencontres In/Out* à Namur. ●



Projet Maskbook de Frédérique Müller

Nature / Culture en 2016-2017

Pour sa saison 2016-2017, PointCulture a choisi la thématique Nature/Culture. Sous la forme d'expositions, d'ateliers, de conférences, de projections de films, de débats, le programme propose des prises de conscience partagées où se rencontrent et échangent des spécialistes, des militants, des artistes et des citoyens.



Création Lina Kusaite



Projet Maskbook de Frédérique Müller

Cette thématique est née, dans les équipes de médiateurs de PointCulture, de la constatation que nous étions entrés dans l'ère de l'anthropocène et que cela a des conséquences sur le système terre et sur certaines tranches de la population. Ce constat existe depuis plusieurs décennies et, malgré tout, les pouvoirs politiques et le public restent dans une certaine inertie. Certains vous répondront que la menace n'est pas assez ressentie comme proche, qu'elle est trop abstraite. Et la croyance en une solution qui se produira toute seule, en une nature qui parviendra par elle-même à se régénérer et à tenir à notre disposition ses biens inépuisables, reste vivace.

Malgré les messages d'urgence distillés par les scientifiques depuis de nombreuses années, quelque chose bloque le changement de comportement. Est-ce lié à une posture, à notre rapport à la nature, à un paradigme plus subtil, multifacette, qui serait culturel sans doute, qui cadrerait ou qui façonnerait nos modes de pensée, nos relations à la nature, ayant pour conséquence que nous n'arrivons pas à sortir d'un certain modèle ?

Pour étayer leur réflexion, les deux principaux porteurs du projet, Pierre

Hemptinne, directeur de la médiation culturelle, et Frédérique Müller du service éducatif de PointCulture, s'appuient sur des travaux de référence. Pour le premier, c'est le philosophe suisse Jean-Marie Schaeffer (interview visible sur le site de PointCulture), pour la seconde, c'est, au travers de son implication dans les mouvements de la transition, les réflexions du Britannique Rob Hopkins sur la permaculture et la lecture des ouvrages de Mohammed Taleb (*L'écologie vue du Sud. Pour un anticapitalisme éthique, culturel et spirituel*, Sang de la Terre, 2014).

La saison se décline en trois temps, d'octobre 2016 à juin 2017

La saison est construite autour de trois axes : la pensée philosophique, l'anthropocène, et les personnes qui défendent le vrai contact avec le vivant, avec la nature.

Le premier moment s'appelait *Regards* (octobre à décembre derniers). L'idée conductrice a été de rassembler des réflexions d'anthropologues, de philosophes, d'historiens des sciences pour former une histoire du regard sur la nature. Ainsi, Frédérique Müller, qui a travaillé au Muséum national d'his-

toire naturelle de Paris, s'est aussi beaucoup intéressée à l'imagerie animalière en science naturelle. « Le Muséum est un lieu intéressant parce qu'il est censé être détenteur d'un savoir que l'on distribue à la population depuis qu'il a cette mission. Ce savoir a beaucoup évolué au cours de son histoire, qui n'est pas un monolithe. La scénographie, par exemple, intègre les enjeux de la société actuelle. C'est un lieu de fabrication de discours sur le vivant, un lieu interdisciplinaire. »

Chaque temps est construit avec une mosaïque d'événements vécus, soufflés, inspirés par le personnel du réseau de PointCulture, avec un fort ancrage dans ses collections. Autre source d'inspiration, le travail mené depuis des années par le service éducatif au travers de sa collection *Éducation à l'environnement*. Le point fort de ce premier moment a été consacré à la taxidermie. Plusieurs expositions ont tourné entre les PointCulture. Pour donner un exemple, celui de Bruxelles a accueilli le travail du photographe belge Jacques Vekemans « *Mort ou vif* » chronique d'une taxidermie contemporaine : regard du photographe Jacques Vekemans sur le travail de taxidermiste de Jack Thiney. « J'ai souhaité restituer

Expo *Mort ou vif* de Jacques Vekemans

l'espace intime de l'atelier et la magie du geste savant-vécu de l'artisan. J'ai voulu transposer le mystère des réserves encombrées du Muséum, crypte où gisent les dépouilles par milliers, l'œil encore vif, la plume ou le poil prêts à vibrer sous le halo de la lumière et du souffle venu du dehors », nous dit Jacques Vekemans. Le photographe a suivi les deux dernières années de carrière de Jack Thiney, qui a été pendant 40 ans taxidermiste au Muséum de Paris. Ce dernier est venu spécialement à Bruxelles pour évoquer son métier, l'évolution de la manière de présenter son animal en fonction des besoins du Muséum et du discours à tenir.

Le deuxième moment, intitulé *Impact* (de janvier à mars 2017), est celui de l'anthropocène, celui des conséquences de la vie humaine sur la nature : étudier les rapports qui sont en place, le déséquilibre de ce qui est pris de la nature, de ce qui n'est pas préservé, des réalités qui ne sont pas intégrées, voire niées. Exemple de ce qui est nié, la biodiversité (ou le sol en tant que vivant) nous sera expliquée par l'équipe du LAMS, avec Lydia et Claude Bourguignon. C'est aussi un temps pour intégrer la question des

modèles économiques dans ce rapport à la nature ; c'est le moment pour parler de décroissance, de transition, d'agriculture.

Plutôt que la mise sur pied d'un colloque scientifique, où les médiateurs et les membres de PointCulture pourraient ne pas se sentir à leur place, le choix s'est porté sur la discussion ouverte sur le climat, sur les implications d'un choix d'une autre façon de vivre. Quelle vision de la ville, de la campagne défendrons-nous en cas de disparition des énergies fossiles ? Comment allons-nous réagir aux guerres pour les ressources, aux réfugiés climatiques ? Ces débats seront portés, non pas par un partenaire global pour l'ensemble du réseau, mais par une foule de partenaires locaux.

Venu de la COP21, le projet Maskbook

L'élément fort de ce deuxième moment est le projet Maskbook, né à l'occasion de la COP21, lors du « Conclave des 21 » (qui s'est tenu fin 2014 à Paris, à la Gaîté Lyrique). Le concept est simple : chacun fabrique un masque sur le thème santé-pollution-climat et ajoute une petite phrase pour expliquer

ce qui le touche particulièrement à propos d'un ou plusieurs de ces thèmes. À la fin, une photographie du masque est téléchargée sur le site du projet. De cette manière, chaque citoyen du monde peut signifier, représenter ses préoccupations premières sur l'avenir, son engagement. À voir les premiers travaux, certains sont plus marqués par l'effondrement de la société, d'autres par la perte de la biodiversité, d'autres s'expriment sur le nucléaire, la pollution. Une idée clé est de laisser place à la rencontre entre les gens, à l'expression d'une opinion qui n'est pas un message global qui doit se répandre sur toute la planète ou le fait de parler du changement climatique et lui apporter une solution, mais qui veut agir comme une mosaïque de gestes, de pas, de pensées, de propositions, d'expressions, de sentiments. L'image potentiellement anxiogène du masque est renversée pour devenir le symbole des solutions de tous pour l'environnement.

Le projet, né à Paris, est porté par l'association Art of Change qui a proposé des ateliers lors de la COP21 et a accompagné les sommets de Quito et Marrakech. Il s'est diffusé à l'international, mais peu en Belgique. PointCulture s'est dit que l'idée entrain



Faire avec les mains 5 :
atelier flat framed par Seeds asbl
© Frédérique Müller



Faire avec les mains 5 :
atelier flat framed par Seeds asbl
© Frédérique Müller



Expo PointCulture «Mort ou vif» de Jacques Vekemans
© Frédérique Müller

bien dans sa démarche et qu'elle avait du potentiel. « Ce qui est important, c'est qu'on est au-delà des mouvements politiques, de l'engagement concret des gens, ou plutôt à côté des gens. Il est important de dire qu'il ne faut pas être engagé dans un mouvement pour avoir la légitimité de pouvoir faire un masque. En participant à Maskbook, chacun contribue à la fois à une œuvre d'art collective et à une action de mobilisation. » Frédérique Müller ajoute que, depuis son poste d'observation, elle ressent une forte coupure entre le monde de l'éducation à l'environnement et le monde artistique. Il y a un respect, un regard, mais pas d'instrument ou de discours construits en commun. « Il est important de réintégrer, à côté des discours rationnels, de l'émotionnel, de l'art dans le modèle culturel. Tout ce que l'on tente de canaliser ou que l'on nie chez l'humain provient souvent de l'affectif, de l'expression émotionnelle. »

Une expérience sensible du monde

Le troisième moment s'intitule *Alternative* (avril-juin 2017), mais la démarche veut aller au-delà de ce simple terme. L'impulsion est venue des équipes de PointCulture. Un simple coup d'œil sur les propositions venant de la base révélait un nombre important d'invitations de groupes ou d'individus qui œuvraient au rapprochement de l'homme et de la nature ou à une réintégration de l'homme dans la nature dans des domaines divers comme l'agriculture ou l'alimentation. Il y avait aussi les projets du monde de l'éducation, avec « l'école du dehors ». « Nous manquons actuellement, enfants, mais aussi adultes, d'une expérience sensible du monde. Nous nous coupons du dehors et pas seulement de la forêt, la colline ou la prairie, mais aussi dans la ville. Nous ne sommes plus en contact avec le vent, la pluie, la température, la lumière du jour, les autres. Avant, les aires de jeux de 5-6 km autour de la maison familiale étaient courantes. » Depuis l'affaire Dutroux et les consoles de jeux, le confinement est devenu la norme. Emmener les enfants dehors,



Expo PointCulture «Légendes du sac plastique»
© Frédérique Müller



Expo PointCulture «Légendes du sac plastique»
© Frédérique Müller

c'est leur donner une expérience qui leur offre un nouveau regard sur les choses, sur leur apprentissage et surtout sur leur environnement. « Alternative, oui si l'on part du principe qu'il y a un gros modèle économique, un gros paradigme, une posture de départ et plein de petites alternatives sur le côté. Mais c'est un peu caricatural de montrer les choses comme cela, l'idée n'est pas de mettre les choses en opposition. »

Le grand événement de l'axe trois est la mise en place d'une série de micromarchés dans les PointCulture pour soutenir des alternatives dans l'alimentaire, mais aussi du textile, des jouets (jouets en bois), des échanges de plantes (faire entrer la nature dans la maison), des stands pour soutenir des circuits courts.

Relevons aussi au PointCulture de Bruxelles une exposition de Luc Schuiten et le biomimétisme, des animations autour de la permaculture aux PointCulture de Charleroi et de Namur, les alternatives alimentaires au PointCulture de Liège. PointCulture Louvain-la-Neuve choisit de projeter *En quête de sens* de Marc de la Ménardière et Nathanaël Coste et d'ouvrir une discussion sur l'implication des jeunes, menée par les étudiants des kots à projet de la Plateforme du développement durable. ●

INFOS :

- Interview de Jean-Marie Schaeffer sur PointCulture TV

L'exception humaine, d'où ça vient, qui, quoi, pourquoi, les « retombées », ce que cela induit au cours de l'histoire au niveau du couple Nature/Culture, pourquoi il faut en sortir et comment :

http://bruxelles.pointculture.be/pointculture-tv/jean-marie-schaeffer-interview_10358

<http://bruxelles.pointculture.be/pointculture-tv/>

[la-fin-de-l-exception-humaine-rencontre-avec-jean-marie-schaeffer_10357](http://bruxelles.pointculture.be/pointculture-tv/la-fin-de-l-exception-humaine-rencontre-avec-jean-marie-schaeffer_10357)

- Livres de Mohammed Taleb

- Taxidermie – Mort ou vif

Histoire de la taxidermie, table ronde autour de Jack Thiney, taxidermiste du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, sur l'évolution de la taxidermie : http://bruxelles.pointculture.be/pointculture-tv/histoire-de-la-taxidermie_11016

Interview de Jack Thiney : <https://www.youtube.com/watch?v=TSLuivjCxHE>

Interview du photographe belge Jacques Vekemans : <https://www.youtube.com/watch?v=RIjV8moFWCM>

- Maskbook

Présentation du projet par Alice Audouin, présidente fondatrice d'Art of Change 21, et calendrier des ateliers et expositions : <http://pointculture.be/maskbook/>

- Quelques lectures

Préparez-vous à entrer dans l'anthropocène, une nouvelle ère géologique : http://www.francetvinfo.fr/monde/environnement/preparez-vous-a-entrer-dans-l-anthropocene-une-nouvelle-ere-geologique_1800709.html#xtor=CS1-746

Représentation de la nature dans la musique médiévale :

http://pointculture.be/ecouter/musique-classique/focus/representation-de-la-nature-dans-la-musique-medievale_10893

Et d'autres lectures : <http://pointculture.be/thema/nature-culture/a-lire/#programme>

- Des playlists : <http://pointculture.be/thema/nature-culture/playlists/#programme>

- Le calendrier : <http://pointculture.be/thema/nature-culture/evenements/#programme>

Du punk à l'opéra

COCAÏNE PISS

The Dancer. -

Hypertension Records, (P) & © 2016. -

Cocaïne Piss connaît un destin paradoxal, celui d'être plus connu au nord de la Belgique et hors de Belgique que dans sa Wallonie natale, d'ailleurs amatrice de sonorités plus pop-rock. Enregistré dans le studio Audio Electric du légendaire producteur Steve Albini à Chicago, le CD *The Dancer* du quatuor liégeois nous ramène aux belles heures de la musique punk/noise avec une musique aussi trash qu'énergée, jouée à un train d'enfer tel que les morceaux tournent autour des 60-90 secondes. Avec une musique pareille, on ne s'étonne pas de trouver des textes de colère sur l'injustice ou le rapport des sexes, éjectés par la chanteuse du groupe, Aurélie Poppins. À savourer : *Cosmic Bullshit*, une parodie du *God* de John Lennon, avec sa suite de « I don't believe » transformée en « I want believe ».



SUUNS

Hold/Still. -

Secretly Canadian, (P) & © 2016. -

Le groupe Suuns, originaire de Montréal, nous propose une musique rock sombre ouverte à toutes les expériences sonores. Comme le dit leur chanteur et guitariste Ben Shemie : « Nous n'avons pas habillé cet album, nous ne l'avons pas déguisé, nous n'avons pas fait de postproduction. Nous l'avons fait d'une manière un peu *old school* : des prises *live*, tous ensemble dans la même pièce. Nous avons sacrifié la performance, la perfection pour ne conserver que les sensations qui nous semblaient justes. » Le titre *Hold/Still* reflète l'esprit du disque. Il faut rester immobile, il faut prendre son temps pour se laisser happer par les morceaux qui mélangent les influences, comme le krautrock (nappes de synthé éthérées), le post-punk ou de la musique expérimentale (Björn).

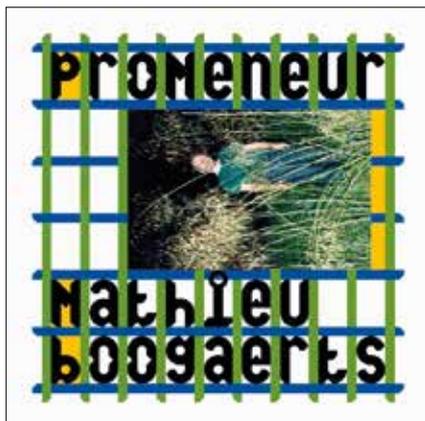


Mathieu BOOGAERTS

Promeneur. -

Tôt ou Tard, © 2016. -

Cela fait plus de 20 ans que Mathieu Boogaerts arpente, en artisan, les chemins de la chanson française. Homme discret ne courant pas la scène médiatique, il a construit tout seul ou presque son septième album, *Promeneur*. À côté des paroles, des musiques et de l'arrangement, Boogaerts assure les guitares, les percussions et les claviers. Seuls quelques instruments à cordes et des choristes ont été invités. Chantées sur le fil de la voix, ses chansons parlent du monde et de la vie intime, évoquent une relation qui meurt (*Chhh*) ou les tragiques événements qui secouent l'actualité (*Méchant*), les souvenirs d'antan (*Qu'en est-il ?*) ou l'espoir (*Une mélodie*). Tout semble se mouvoir en apesanteur, mais l'écoute attentive révélera les failles, la violence des sentiments. Un art raffiné qui a fait de Boogaerts un artiste auteur/compositeur sollicité (Matthieu Chedid, Dick Annegarn, Vanessa Paradis, Camélia Jordana, et Luce).



Wolfgang Amadeus MOZART (1756-1791)

Les concertos pour violon. -

Isabelle Faust, violon ; Il Giardino Armonico ; Giovanni Antonini, direction. -

Harmonia Mundi HMC 902230.31, (P) 2015 & © 2016.

Composés en peu de temps, les cinq concertos pour violon (1772-1775) de Mozart contribuent à la mise en place du style mozartien de la maturité. Écrits pour son usage personnel à l'époque où il était le Konzertmeister de l'évêque de Salzbourg, ces concertos permettent surtout au jeune musicien de saisir l'occasion pour s'expérimenter dans le style concertant qu'il avait peu pratiqué avant. Ces concertos restent plutôt en retrait des acrobaties techniques habituelles des concertos intermédiaires des sérénades, et ce au profit de l'idée musicale et du cantabile. Afin de favoriser la mise en valeur de l'instrument, Mozart utilise un orchestre intime. Le chant lumineux de la violoniste allemande Isabelle Faust éclaire d'un jour neuf ces concertos rabâchés datant de la jeunesse salzbourgeoise de Mozart. Appuyée sur l'accompagnement magnifique d'Il Giardino Armonico, Faust peut s'offrir toutes les libertés de phrasé, toutes les inventions de l'articulation, tout en gardant une belle simplicité expressive. Dans la catégorie des enregistrements « historiquement informés », elle nous offre une vision des plus achevée de la discographie.

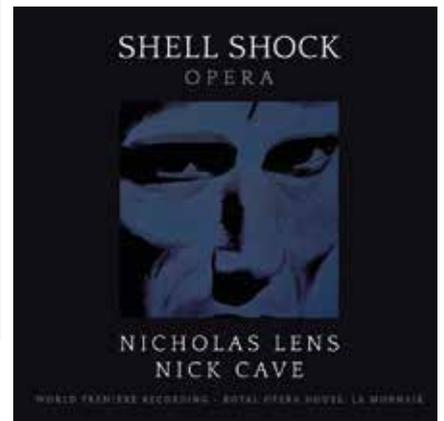


Nicholas LENS et Nick CAVE

Shell Shock, opéra. -

Sara Fulgoni, Claron McFadden, Gerald Thompson, Ed Lyon, Mark S. Doss ; chœurs et orchestre de la Monnaie ; Koen Kessels, direction. - Universal Belgium 481 247-5, (P) 2014 & © 2016.

Ce double CD est l'écho sonore de la création à la Monnaie, à l'automne 2014, dans le cadre de la commémoration de la Première Guerre mondiale, d'un opéra signé par notre compatriote Nicholas Lens (né à Ypres) pour la musique, le chanteur australien Nick Cave pour les paroles et Sidi Larbi Cherkaoui pour la chorégraphie et la mise en scène. Le titre *Shell Shock* fait référence à un trouble de stress post-traumatique (en français *obusite*) provoqué par l'onde de choc des bombardements, et à la vie recluse dans ces fosses communes. L'opéra, sous-titré *Requiem de guerre*, se présente comme une suite d'évocations de personnages génériques, surtout les victimes silencieuses de la guerre comme la mère, des orphelins, le soldat inconnu, le soldat colonial, et les martyrs comme les disparus, le déserteur ou le survivant. Tout cela donne une sorte d'oratorio scénique, une suite de 12 « cantos » individuels, avec des textes presque désincarnés, visant l'universel. La musique, très bien dirigée par Koen Kessels, oscille dans un polystylisme qui voyage entre musique tonale et musique contemporaine (Britten, Ligeti) au service d'une expression chargée de porter l'émotion. ●



Nature / Culture : les secrets de la montagne

« Les pierres, les étoiles et les bêtes seront tes seuls guides. »

Deux cinéastes belges francophones – Olivier Dekegel et Pierre-Yves Vandeweerd – interrogent par la marche et le rapport à l'animal et au paysage nos rapports à la nature et à nous-mêmes.

Un film-monde à l'échelle des pas d'un homme

Par où commencer ? Par où aborder *Rond est le monde* (2013) d'Olivier Dekegel ? Par son début, comme neuf fois sur dix quand on raconte un film par son *pitch* ou son intrigue ? L'ouverture du film est certes très belle – un crescendo ; la levée du souffle du vent puis la fonte de la neige et un petit filet d'eau devenant un impétueux torrent de montagne souligné par les diagonales tourbillonnantes d'un montage dynamique –, mais on sent qu'il serait un peu arbitraire de se focaliser sur ce moment. Comme le lombric filmé à la onzième minute, dont le corps en anneaux se referme sur lui-même pour

former presque un O, comme l'ouoboros de la mythologie, comme la ronde des saisons et les autres cycles de la vie, *Rond est le monde* peut être vu comme un film circulaire. À l'image des couronnes de fleurs de la Saint-Jean ou de l'enchevêtrement de brindilles des nids d'oiseaux, Olivier Dekegel entrelace de nombreux fils (la relation de l'homme au monde animal, leur inscription dans les paysages ; les rencontres fortuites, mais jamais bradées ; les phases de la lune ; le pacte d'amour qui se noue entre la pellicule, les couleurs de la nature et la lumière) qui apparaissent et disparaissent et qui, surtout, ne semblent pas devoir s'arrêter au générique de fin et pourraient continuer à aller et venir au-delà des quarante minutes du film.

Parce que, au-delà de la modestie de son auteur, sorte de franciscain païen du cinéma, et de la simplicité de son dispositif – « en compagnie d'un âne et d'une caméra super 8, un cinéaste traverse le monde et s'enivre de la beauté de toutes choses », – ce film est un monde. Mais un monde à l'échelle d'un homme, du cinéaste – de ses mains, de ses pas et de ses sens. *Rond est le monde* est un film de marche, il ne pourrait exister sans elle, il en porte à la fois le rythme, la lenteur et la richesse, la place laissée au vagabondage de la pensée, mais aussi l'ancrage bien physique et concret à la terre et au paysage. Le pied du cinéaste – le sabot de l'âne – échange des informations avec le sol, avec la roche et les cailloux, avec les touffes de graminées des prairies, avec la boue des sentiers détremés, etc. Le pas mesure l'espace et rythme l'écoulement du temps. *Rond est le monde* est un film expérimental non pas parce qu'il respecterait les codes d'une éthique et d'une démarche de cinéma en partie figées en tant que genre (« le » cinéma expérimental), mais parce qu'il propose le passage, par le truchement des images (muettes à l'origine) et du son (construit après coup), d'une série d'expériences sensorielles du cinéaste au spectateur.

Dans sa vie quotidienne (dans les taxis ou les bars de quartier, par exemple) ou dans son précédent film *Gnawa* (prix Henri Storck 2011), Olivier Dekegel semble mu par une inclination



naturelle à aller vers l'autre. Le mouvement et la dynamique de *Rond est le monde* paraissent différents. Un recul temporaire par rapport à la société des hommes et une certaine solitude sont parties intrinsèques du projet. Mais la solitude n'est qu'apparente et est vite dépassée par la relation qui se noue avec « le plus simple, le plus humble de tous les animaux ». Devant nos yeux, le duo devient presque un couple et quand, vers le milieu du film, le cinéaste zoome pour passer d'une sorte de plan américain de l'âne à un gros plan de son œil, les rôles et les statuts semblent se rééquilibrer autour de la question « Qui regarde qui ? ». Puis, en plus de la dizaine de portraits – muets, frontaux, face à la caméra fixe – de bergers, de paysans et d'autres personnes rencontrées le long de ces chemins de traverse, il y a ces sortes d'autoportraits morcelés (le torse, le haut des jambes, jamais le visage) où le cinéaste lance la caméra en mode automatique et passe devant l'objectif, dans le cadre, seul ou avec son compagnon de route. Ou, comme dans la longue et belle séquence finale, s'éloigne vers l'horizon dans une neige qui lui arrive aux mollets...

Convoquer le souffle de la tempête et des égarés

La neige et l'hiver, qu'on retrouve au centre du film *Les Tourmentes* (2014), tourné en Lozère par Pierre-Yves Vandeweerd selon un projet qui fait se rencontrer les deux significations du titre : « La tourmente est une tempête de neige qui désoriente et qui égare » et « C'est aussi le nom donné, au siècle dernier, à une mélancolie provoquée par la dureté et la longueur des hivers. »

Il y a là, pour Pierre-Yves Vandeweerd, à la fois une continuité par rapport à ses films précédents – filmer l'interaction d'un groupe humain et d'un territoire – et un pas de côté – par le fait de ne plus se concentrer sur l'Afrique saharienne qu'il a tant parcourue, mais sur sa région d'adoption, où il habite depuis plusieurs années. Même si, pour le cinéaste, il y a sans doute autant d'éléments qui rapprochent ces deux régions que d'éléments qui les maintiendraient



Rond est le monde



Les Tourmentes - Puech

à distance : « J'ai retrouvé dans cette nature [de Lozère] la même puissance que j'avais découverte, vécue et traversée dans le Sahara occidental. C'est une région où il y a un lâcher-prise très fort par rapport à cette idée de dominer la nature. Les gens y pensent plutôt que la nature est indomptable et la part d'invisible y est tout aussi présente que le visible. » (Débat après une projection à Flagey, octobre 2014.)

Pour appréhender cinématographiquement cette réalité à l'interface du monde visible et du monde invisible, l'oreille compte autant que l'œil, la bande-son importe autant que l'image. Pierre-Yves Vandeweerd a tourné *Les Tourmentes* à la caméra Bolex 16 mm

en muet, sans son synchrone. Puis, au mixage, les très belles images (aux couleurs de roches et de brumes, parfois très proches du noir et blanc), ont été mises en résonance avec une bande-son subtile et très travaillée qui combine des sons de terrain (enregistrés lors de sorties audio totalement indépendantes des sessions de filmage), les bourdons de la musique de Richard Skelton et un impressionnant travail sur les textes lus et les différentes voix off. Un vieux bréviaire destiné aux bergers qui rappelaient les égarés, la liste de quelques dizaines des trois mille personnes anonymes, inhumées dans la fosse commune de « l'enclos des fous » de l'asile psychiatrique de Saint-

– *Rond est le monde* et *Les Tourmentes* sont deux films très physiquement ancrés au sol, au poids des corps et à la matérialité de la roche, et dont la tête part en tourbillon vers le ciel, la brume et les nuages. –



Alban, ainsi que des diagnostics de médecins du même hôpital sont ainsi ravivés, réanimés, ramenés « en cinéma » du XII^e et du XIX^e siècle, à la fois dans le présent et dans un possible futur (un film dont parleront ceux qui l'ont fait et ceux qui l'ont vu ; un double récit entrecroché – comme on cogne deux silex pour faire jaillir une étincelle – qui sera à nouveau raconté).

Dans le projet poétique de Pierre-Yves Vandeweerd, il n'a jamais été question de juste mettre en images, de mettre en fiction ces deux histoires d'égarements, mais de s'en approcher en tentant de les comprendre à la fois par les recherches (de textes, de témoins), mais aussi et surtout par l'expérience, les gestes, le vécu. Ainsi, au-delà de la toute petite équipe technique du film (une poignée de proches, famille et famille de cinéma), on trouve deux groupes qui furent plus que des figurants anonymes ou interchangeables : un troupeau de plusieurs dizaines de brebis acquis quelques années en amont du tournage (« Il fallait que le troupeau soit notre propre troupeau, que nous apprenions à devenir un peu bergers nous-mêmes, sans que cela ne devienne pour autant notre métier ») et quelques patients actuels de Saint-

Alban, rencontrés régulièrement pendant plusieurs mois et qui ont apporté leurs idées au film et y lisent et ravivent en un rituel païen les noms des morts oubliés de « l'enclos des fous ».

Rond est le monde et *Les Tourmentes* sont deux films très physiquement ancrés au sol, au poids des corps et à la matérialité de la roche, et dont la tête part en tourbillon vers le ciel, la brume et les nuages. ●

INFOS :

- *Rond est le monde* a été édité en DVD par le cinéaste Olivier Dekegel (o.dekegel@gmail.com). Le film a en outre été édité une deuxième fois en DVD, avec un film d'Emmanuel Van Der Auwera et des textes d'Alexandre Galand et Patrick Taliercio, à l'issue de la résidence « Conversation #1 » organisée par le Gsara et le CVB à l'Iselp.

- *Les Tourmentes* vient d'être édité en DVD en complément au n° 180 de la revue québécoise *24 images*, qui reprend par ailleurs une interview et un article consacrés au cinéaste (www.revue24images.com).



Animal / Végétal



Il ne sera pas question, dans cette chronique, de la nouvelle tendance « vegan ». Plutôt que d'évoquer les modes alimentaires, je vous présenterai, plus classiquement, quelques ouvrages sur la faune et la flore terrestres. On le sait, la période des fêtes de fin d'année est l'occasion pour les éditeurs de proposer ce qu'on désigne souvent sous l'appellation de « beaux livres ». Des éditions soignées, des ouvrages reliés, superbement illustrés, mais au contenu le plus souvent banal et convenu. Bref des livres qu'on feuillette rarement et qu'on lit encore moins souvent, destinés à être abandonnés sur un rayon de bibliothèque.

Aventures australes

Pourquoi un article, me direz-vous alors ? Parce que la production de ces derniers mois a permis de découvrir de véritables petites perles, des « beaux livres » qui sortent de l'ordinaire et qu'il faut ici mettre en évidence. Tout d'abord, le récit présenté par cinq jeunes ornithologues français nous invitant à partager leur expérience de 15 mois dans les Terres australes et antarctiques françaises. Le but était

d'étudier les oiseaux et les mammifères marins de cette partie du monde, car, du fait de leur isolement géographique et d'une occupation humaine réduite, ces régions rassemblent une faune d'une richesse exceptionnelle.

Les cinq jeunes scientifiques qui ont vécu un hivernage sur quelques îles australes (dont Kerguelen) et en Terre Adélie se sont aujourd'hui improvisés ambassadeurs de ces sanctuaires de biodiversité. Ils ont en effet ramené des milliers de superbes photographies et ont décidé d'en sélectionner 250, des clichés à couper le souffle. Avec eux, vous découvrirez qu'il reste encore de rares endroits préservés où la proximité entre l'homme et la nature est possible. Surtout, vous évoluerez aux côtés de ces chercheurs, frappés par leurs regards sincères et leurs émotions. Car si cet ouvrage est bien le récit d'une expérience scientifique originale, il est aussi celui d'une formidable aventure humaine.

Intelligence animale

Ne manquez pas non plus cet ouvrage collectif publié sous la direction de Karine Lou Matignon, avec une préface de Jane Goodall. Le livre

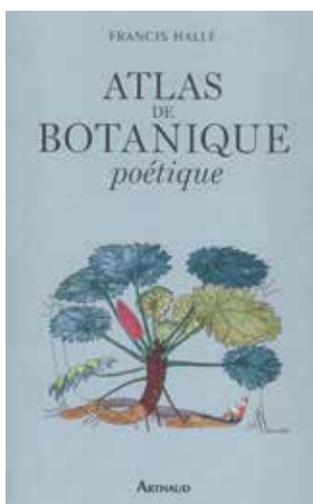
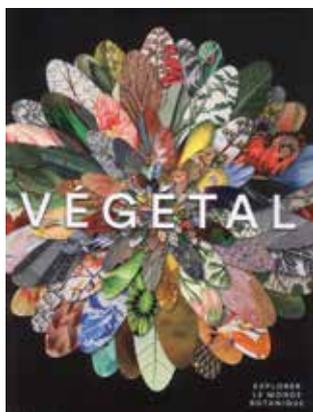
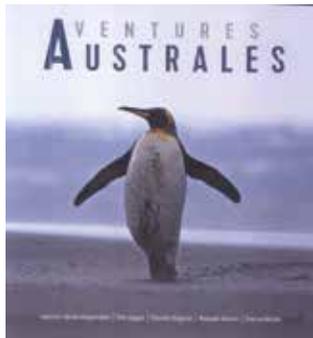
rassemble les contributions d'environ 70 intellectuels qui embrassent diverses disciplines. D'emblée, il y a cette phrase à méditer : « Il semblerait que nous ne puissions pas voir de différences sans aussitôt établir de hiérarchie. » Une pensée qu'on peut appliquer à tous nos rapports sociaux, mais que K. L. Matignon réserve ici à notre conception du monde animal.

Depuis quelques décennies, la science a permis de faire évoluer notre perception des animaux en rendant accessibles leurs univers mentaux. On sait aujourd'hui que la peur et la douleur existent chez les mammifères, mais aussi chez les oiseaux, les poissons et même les crustacés. Pour narrer ces « révolutions animales », la journaliste s'est entourée de nombreux photographes internationaux qui présentent leurs plus beaux documents animaliers. Dans une première partie, il est fait état du bilan actuel de nos connaissances scientifiques sur les compétences des animaux. On y analyse les cultures et les traditions animales, la solidarité et la morale chez les animaux, les émotions animales et leurs mondes mentaux, la communication entre l'homme et l'animal,

mais aussi les souffrances animales.

L'ouvrage s'achève sur l'histoire des relations entre les hommes et les animaux, jusqu'à la question de leur statut. On y traite du sacrifice « gratuit » des animaux, au nom du folklore, de mythes archaïques ou du productivisme. La notion de sensibilité chez l'animal n'est pas neuve, mais elle a pris un ton plus marqué avec des travaux sur l'éthique du bien-être animal et la question de la « citoyenneté » animale. En effet, le statut des animaux représente un souci contemporain grandissant et de plus en plus de voix s'élèvent pour que les responsables politiques se penchent sur cette « souveraineté » des animaux.

Une certaine philosophie politique n'hésite plus aujourd'hui à envisager une démocratie « humanimale », dans laquelle les animaux seraient représentés par des médiateurs humains au cœur des institutions. Les sourires et la condescendance d'hier font de plus en plus place à un intérêt qui s'installe sur la scène économique et politique mondiale. Pour K. L. Matignon, cette évolution morale de notre société constitue de fait un progrès pour l'humanité.



Quand la nature inspire la science

L'ouvrage suivant est moins grave, mais illustre bien les leçons que nous avons tirées de la nature. Chercheuse en littérature dans une université parisienne, Mathilde Fournier vit actuellement dans le nord-est des États-Unis. Elle a retrouvé là une de ses activités favorites : traîner dans les bois, en apprendre toujours plus sur les animaux, les plantes et les paysages. C'est là qu'elle a eu l'idée d'écrire un livre sur le biomimétisme et de nous proposer aujourd'hui cet ouvrage qui raconte comment les animaux et les végétaux ont pu inspirer les inventeurs, les ingénieurs, les architectes, et bien d'autres scientifiques. L'auteure propose aussi de faire découvrir comment les recherches contemporaines au travers des technologies non polluantes et utilisant moins d'énergie.

Avec de superbes photos de Yannick Fourié, une bonne soixantaine d'animaux et de plantes sont présentés alphabétiquement, de l'araignée au zèbre. Si on trouve des inventions anciennes, comme l'*ornithoptère* de Léonard de Vinci, une machine volante avec des ailes copiées de celles des oiseaux et mue par propulsion humaine, on constate aussi que la robotique contemporaine mise beaucoup sur le règne animal. En effet, certains animaux peuvent se déplacer sur l'eau ou « marcher » au plafond, d'autres maîtrisent le vol stationnaire. Les scientifiques ont aussi constaté que la soie, les carapaces des crus-

tacés et les fils d'araignée constituaient des matériaux idéaux.

Les animaux ne sont pas seulement capables de produire des matériaux organiques exceptionnels, ils peuvent aussi synthétiser des minéraux, de véritables « céramiques », comme la nacre des coquillages. Cette biominéralisation a un autre avantage : elle se fait à température ambiante. On a donc là une « chimie douce » qui permet d'envisager des nacres artificielles. Les holothuries (concombres de mer) pourraient ainsi permettre aux traitements des maladies cérébrales de faire sous peu un bond en avant. Ces animaux sont en effet capables de pouvoir passer rapidement de la souplesse à la rigidité, une propriété qu'on va utiliser dans les futurs implants qui s'assoupliront spontanément une fois mis en place dans le cerveau. De leur côté, les architectes ont appris beaucoup des arbres. Le pliage des feuilles de charme permet à celles-ci de rester planes sans perdre leur flexibilité. Ces feuilles inspirent aujourd'hui les concepteurs de cellules photovoltaïques et ceux qui réalisent le pliage des voiles solaires des engins spatiaux.

Art végétal

Un autre projet éditorial réunit pour la première fois plus de 300 superbes illustrations d'œuvres d'art remarquables, appartenant à toutes les civilisations, toutes époques et toutes techniques confondues : peintures rupestres, manuscrits médiévaux, gravures de pharmacopées, mais aussi des photographies réalisées

avec les équipements scientifiques de pointe. L'objectif de l'éditeur est de mettre en lumière les plantes et les fleurs, et surtout le rôle qu'elles ont joué dans notre histoire et notre culture. L'ouvrage est organisé en paires complémentaires ou contrastées pour créer des associations suscitant la réflexion. Au-delà de sa beauté graphique, ce livre reflète aussi l'histoire de la botanique, les artistes témoignant, selon le cas, soit de la découverte d'une nouvelle espèce, soit pour partager des connaissances sur les bienfaits (ou méfaits) des plantes, ou tout simplement pour célébrer la diversité du règne végétal. On estime aujourd'hui à 369 400 le nombre de plantes à fleurs connues, dont environ un cinquième est menacé d'extinction. Mais, en parallèle, les scientifiques font remarquer que, chaque année, environ deux milliers d'espèces nouvelles sont identifiées !

Botanique poétique

Docteur en biologie et en botanique, Francis Hallé est un spécialiste des forêts tropicales humides et en architecture des arbres. En collaboration avec Éliane Patriarka, il présente dans son dernier ouvrage une sélection de plantes remarquables qu'il a pu observer dans son travail de botaniste. Son choix s'est porté sur des végétaux au caractère étrange, à l'esthétique bizarre, voire à la cocasserie inattendue et, surtout, à la poésie qui les entoure. Un des buts du livre est aussi de montrer que les forêts équatoriales ne sont pas des « enfers verts », mais plutôt un univers quelque peu

magique. F. Hallé a choisi d'illustrer son livre de dessins personnels plutôt que de photographies. Pour lui, la photo ne donne qu'une information limitée, alors que le temps long du dessin est celui d'un dialogue avec la plante.

L'ouvrage est divisé en cinq chapitres : les records et l'exubérance, les adaptations, les mystères des comportements, les coévolutions plantes et animaux, et les singularités biologiques. Quelques exemples : la plante qui n'a qu'une feuille et celle qui en a la plus grande, la plante déguisée en champignon, la liane caméléon, l'araucaria survivant du Jurassique, la plante de l'adultère ou encore le figuier étrangleur. J'ai une petite préférence pour la plante qui danse (*cordariocalyx motorius*). On trouve cette dernière en Chine. Les deux folioles latérales de chaque feuille bougent dès qu'il y a du bruit. On ignore encore tout de cette propriété, mais il est évident qu'une plante n'a pas mis en place un tel mécanisme sans raison.

Les arbres pour modèles

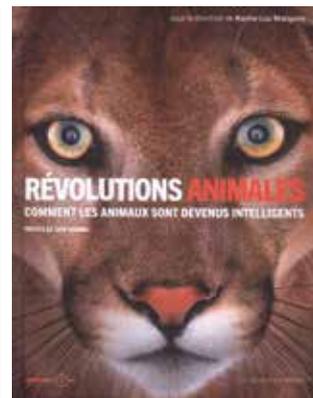
Le photographe Antoine Herscher nous offre une autre vision poétique des arbres. Ses photographies nous les montrent comme surpris dans des allures et des compositions insolites, le tout avec une « inquiétante étrangeté du familier », comme le souligne Jean-Paul Curnier, auteur du texte d'accompagnement. De superbes clichés en noir et blanc évoquant un monde parallèle au nôtre, baigné dans une atmosphère pro-

pice aux sortilèges, celle du « monde d'à côté », celui des arbres.

On retrouve Francis Hallé comme auteur d'une préface du nouveau livre de Maurice Chaudière. Né en Algérie, M. Chaudière est d'abord conseiller en arts plastiques au ministère de la Jeunesse et des Sports en France. Mais, en parallèle, il est surtout apiculteur, artiste, éleveur et jardinier. Dans ce livre, il entend partager ses réflexions sur le monde au travers de son itinéraire particulier. Il le fait avec humour, tendresse et poésie, dans le portrait des arbres et des animaux qui l'ont nourri autant qu'inspiré.

Quand M. Chaudière évoque les arbres « dont il est fait », il affirme alors son besoin de prendre à témoin de son existence celle des arbres ou des bêtes. Je le cite : « J'ai passé ma vie à rendre grâce aux arbres de m'avoir accordé le spectacle permanent de leur identité. » Pour l'auteur et ceux qui l'entourent, les arbres, les plantes et les animaux peuvent nous enseigner des valeurs dont nous avons particulièrement besoin aujourd'hui : empathie, respect et surtout liberté. ●

- › **Valentin NIVET-MAZEROLLES, Élie GAGET, Florian ORGERET, Romain BAZIRE, Pierre BLÉVIN, Aventures australes**, Omniscience, 2016, 192 pages, 25,00 €.
- › **Karine Lou MATIGNON (sous la dir. de), Révolutions animales. Comment les animaux sont devenus intelligents**, Les Liens qui Libèrent, 2016, 578 pages, 38,00 €.
- › **Mat (Mathilde) FOURNIER, Quand la nature inspire la science**, Plume de Carotte, 2016, 158 pages, 35,00 €.
- › **Collectif, Végétal. Explorer le monde botanique**, Phaidon, 2016, 352 pages, 50,00 €.
- › **Antoine HERSCHER, Arbor**, Actes Sud, 2016, 92 pages, 25,00 €.
- › **Francis HALLÉ, Atlas de botanique poétique**, Arthaud, 2016, 128 pages, 25,00 €.
- › **Maurice CHAUDIÈRE, Les Arbres dont je suis fait et autres retours sauvages**, Actes Sud, 2016, 272 pages, 20,00 €.
- › À lire aussi : **Corine PELLUCHON, Manifeste animaliste : politiser la cause animale**, Alma, 2017, 116 pages, 10,00 €.
- › À lire aussi : **Thor HANSON, Le triomphe des graines**, Buchet-Chastel, 2017, 349 pages, 22,00 €.



« Un mot m'était promission » (Aragon, *L'étrangère*)

Mots farfelus

Ben Schott, spécialiste ès miscellanées farfelues, entre autres culinaires, s'inspire d'un germaniste britannique qui assurait : « La langue allemande est suffisamment riche et féconde pour faire naître des mots qui lui seraient propres et capables de désigner toute idée susceptible d'être exprimée. » Suivent 120 démonstrations. Grâce auxquelles apprendre à caractériser « l'odeur d'une nouvelle voiture » en combinant plusieurs concepts (auto – fourbi – couvrir – garniture – nouveau – odeur – délectation), d'où l'invention d'un mot-valise imprononçable, malgré la transcription phonétique obligeamment fournie, *Kraftfahrzeug sinnausstattungneugeruchsgenuss* ! Oufti ! Lumineux exemple d'une « procession alphabétique », ironisait Mark Twain.

Des actes plaisants ne resteront pas orphelins de mots : se titiller le haricot, changer une cartouche sans se noircir les doigts. La coprologie n'est pas négligée : *stuhlgangsgenuss* exprimera « le plaisir secret procuré par les fonctions dégoutantes de son corps. » Si vous éprouvez « l'envie irrépressible de vérifier si une peinture signalée comme "fraîche" est bel et bien encore fraîche », vous l'appel-

lerez *Vernissageversurhung* – plus facile à prononcer, non ? Si commune que Joyce la décrit dans *Ulysse*, la panique qui vous saisit quand vous fouillez vos poches pour y pêcher un document vital que vous aviez, c'est sûr, entre les mains quelques instants plus tôt, ça s'appelle *Dokumentvelustpanik*. Enfant, recherchez-vous des mots grossiers au dictionnaire ? Samuel Johnson, note Schott, lança à deux dames qui souhaitaient qu'il expurgât les mots obscènes de son dictionnaire : « Quoi ! Mes chères ! Les y aviez-vous alors cherchés ? »

Ce livre élégant, délicieux, de format rare, enrichi, pour chaque entrée, de notes érudites et piquantes, invite, pourquoi pas, à se poursuivre en jeu de société, usinage burlesque de mots-valises capables de pallier quelques manques conceptuels du français. De quoi éprouver « la soudaine et vivifiante clarté offerte par de nouvelles lunettes » – *Brillenbrillanz*.

Les mots qui manquent

On peut aussi partir en quête de mots en d'autres langues (ici 163, si mon compte est bon) : outre quelques-unes pratiquées en Europe (le belge, *sic*, pour *stumelings*, l'argot romain, le basque, le néerlandais),

des exotiques : amharique, apache, iakoute, kapampangan, rapanui, xhosa ! La récolte est répartie en 69 rubriques : entre autres, ivresse, taquineries, pauvreté, idiotie, jouer au foot, colériques. Butinons.

Du pas convenable (le japonais *itaname* désigne le pénis si long qu'il polit le plancher) ; de l'angoissant (en mandarin, *huijijiyi* dit la peur du diagnostic médical) ; du glaçant d'effroi (le yiddish *pitchipoi*, trou du cul du monde : Auschwitz) ; du désespérant (l'anglais *goop*, plat horriblement mal cuisiné) ; du malencontreux (le basque *zakilpistola* pour l'éjaculateur précoce) ; de l'horrible (en arabe libanais, *sahef* : traîner dans la rue quelqu'un ligoté au pare-chocs d'une voiture) ; du cocasse (le japonais *ogu* qualifie les objets inutilisables, comme le ventilateur portatif attaché à une fourchette pour refroidir les pâtes) ; de l'énamouré (*encaramelarse* en espagnol mexicain quand les amants, se caressant, se fondent dans le caramel) ; du peu ragoûtant (en nahuatl, *camapotoniliztli* : avoir mauvaise haleine). Autant de clés lexicales pour se glisser dans des mondes étrangers.

Les expressions imagées

Dans cette réédition augmentée, les maîtres d'œuvre

(dont ce délicieux parleur croquant de Duneton, aujourd'hui disparu) ont ratisé large : l'index comporte en 436 pages, à vue de nez, plus de 15 000 expressions imagées ! Regroupées par thèmes (p. ex., les manières de dire « marcher, fuir, mourir »), en sous-thèmes (l'idée « suicide » jointe à « mourir »), rassemblées en ensembles plus vastes (tout ce qui se rapporte au corps humain au chapitre « corps », l'activité intellectuelle au chapitre « esprit »). Luxes supplémentaires : la présentation parfois hasardeuse, c'est inévitable, des expressions dans l'ordre chronologique de leur survenue ; la prise en compte de la polysémie : « avoir les boules » = être indigné/avoir peur. Considérable travail de bénédictin !

On ne peut ici que picorer parmi l'énigmatique : accommoder au safran (faire cocu), aquiger les brèmes (tricher aux cartes), baver sur les noix (importuner), coller du rototo (frapper), un frelampier (homme de peu), pasquiner la maltouse (faire de la contrebande).

Parlez francophone...

L'ouvrage de l'éminent linguiste débute par une élégante mais énergique profession de foi : « Le français de référence ne doit pas être un

corset, mais un creuset. » Ou déverser un trésor : les francophonismes – certains opaques à un francophone d'une autre région (notre archelle), d'autres facilement interprétés (agender de Suisse romande = noter dans son agenda) –, de quoi proposer un français « augmenté ».

De verbes : les Suisses adodolent les bambins pour les endormir ; dans des amphis africains se sardinent cinq cents étudiants. De noms : le courriel québécois fait la peau à l'e-mail ; l'aplaventrisme algérien trahit la soumission aux supérieurs ; notre amulette cible le frivole ; le blondiste algérien ne fume que des blondes ; l'ivressomètre québécois fait la pige à l'alcootest ; notre emmanchure décrit une embrouille ; aux Antilles, l'argent-braguette évoque les allocations familiales. De locutions : en Afrique, faire boutique son cul, c'est se prostituer. De mots anciens ressourcés : notre carottier est un tire-au-flanc et notre toquer signifie, parlant du soleil, frapper fort.

L'auteur est malicieux : observant que « le vocabulaire africain de la prostitution est vaste », il accorde une mention spéciale à toyota, où tout le monde peut monter. Malicieux mais passionné : sa moisson, engrangée aux quatre coins de la planète, est grande et belle, qui témoigne de la diversité et de la noblesse du français.

« J'ai bon » avec le français de Belgique !

Qu'est-ce que j'ai eu bon à la lecture du gouleyant recueil que Michel Francard, professeur de linguistique

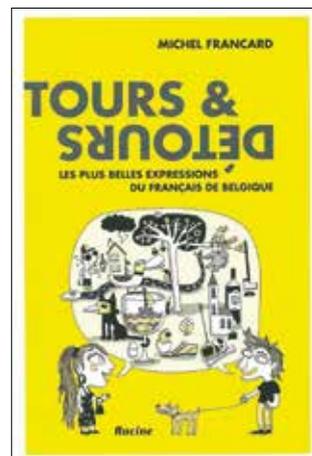
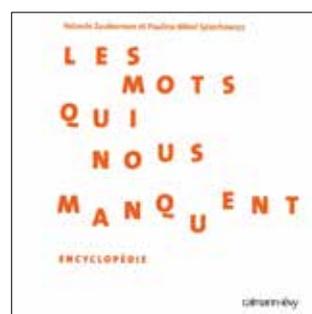
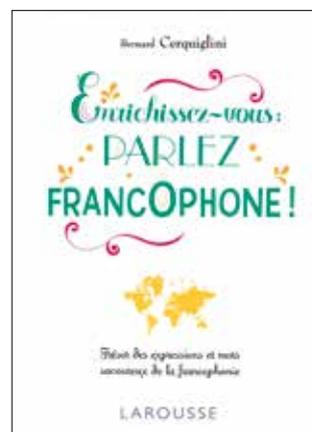
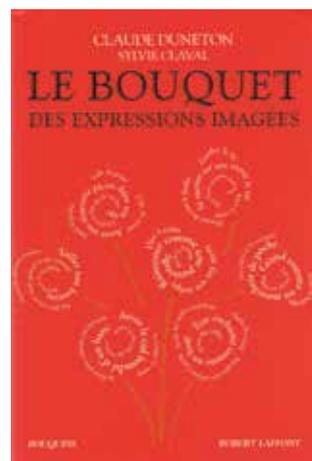
française à l'UCL, consacre aux 50 « plus belles expressions du français de Belgique » ; pour les recueillir, il a laissé traîner de gourmandes oreilles du côté des Marolles, en Outremeuse et dans des kermesses de village.

Lui aussi a dû « avoir bon », en extase devant ce wallonisme qui fleure bon confort, béatitude, plaisir et bien-être. Comme s'il avait « le cul dans le beurre », délivré du souci des sous, à l'instar de quelqu'un qui, dit-on curieusement, n'est pas sans rien. Et quand bien même surviendrait quelque contrariété, il « mordrait sur sa chique », chique de tabac bien sûr, de Poupehan peut-être, vanté, aux temps de contrebande, jusqu'à l'Hexagone qui conseillait : « Fume donc, c'est du belge ! »

Distinguons d'autres joyaux de notre parlure. La modestie d'une petite patrie dénonce les prétentieux qui « font de leur nez », « se la pètent grave », et les qualifie, en wallon et en picard, de *grandiveux*. Petits Wallons et Bruxellois apprennent tôt à « faire la file » quand outre-Quévrain on fait la queue ; seul l'irrévérencieux Achille Chavée proclamait : « Je suis un vieux peau-rouge qui ne marchera jamais dans une file indienne. » Une mention particulière sera réservée à l'impayable « taper à gailles » tout droit venu du gaulage des noix (*gayes* en picard) pour signifier « taper à pouf » en se recommandant au seul hasard. Au pays du moules-frites, il arrive qu'on doive, faute de mieux, « mettre à moule » ; rien à voir avec le savoureux lamellibranche qui divertissait Queneau : le moule grâce

auquel, dans les aciéries wallonnes, on coulait les pièces servait une fois ; après usage, il était mis au rebut. Disons-le tout net : « ça m'irait loin » si ce livre ne rencontrait pas, ici et ailleurs, le meilleur succès, mérité. ●

- › **Ben SCHOTT**, *Schottenfreude*, Éditions du sous-sol, 2016, 96 pages, 15,00 €.
- › **Yolande ZAUBERMAN et Paulina MIKOL-SPIECHOWICZ**, *Les mots qui nous manquent*, Calmann-Lévy, 2016, 319 pages, 21,30 €.
- › **Claude DUNETON et Sylvie CLAVAL**, *Le bouquet des expressions imagées*, Robert Laffont, 2016, 1710 pages, 35,00 €.
- › **Bernard CERQUIGLINI**, *Enrichissez-vous : Parlez francophone !*, Larousse, 2016, 175 pages, 20,15 €
- › **Michel FRANCARD**, *Tours et détours – Les plus belles expressions du français de Belgique*, Racine, 2016, 175 pages, 14,95 €.



Que du plaisir : manger, boire, faire l'amour !

Orgies romaines, poésie grecque amoureuse, éloge des vins et des repas, les plaisirs que sont manger, boire et faire l'amour ont été diversement appréciés. À ceux qui se réjouissaient se sont opposés ceux qui se détournaient. Philosophes, religieux, médecins, juristes ont prôné la modération, l'austérité, les jeûnes, des codes sexuels restrictifs. Il y a déjà plus de 2000 ans, Caton l'Ancien vitupérait contre ses contemporains qui ne se contentaient plus de pain, de sel et d'eau pour leur premier repas de la journée. Les plaisirs ont néanmoins continué à attirer les hommes. Ce registre s'est nourri des éléments qui pouvaient les accompagner : rêveries et anticipation, préparatifs culinaires, sociabilité associée au boire et au manger, préliminaires amoureux, rituels familiaux, choix esthétiques. Aujourd'hui plus que jamais, les tendances les plus diverses sont devenues de véritables choix de vie... et de plaisirs.

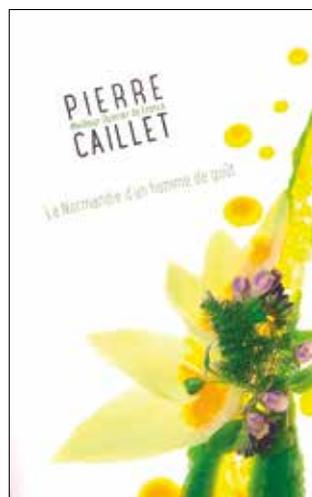
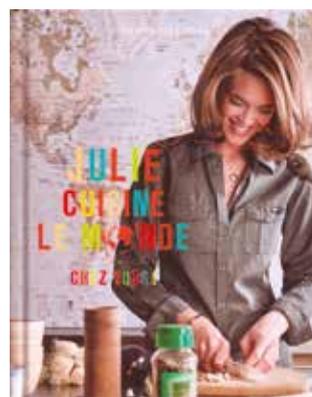
Manger

Aujourd'hui, télévision et publications se relaient pour se faire l'écho d'engouements et de changements. Ainsi, Julie Andrieu a connu un vif succès suite à ses émissions télévisées,

Les carnets de Julie, qui ont fait apprécier les cuisines des terroirs français. Dans *Julie cuisine le monde... chez vous*, ce sont des recettes du monde entier, recueillies au cours de nombreux voyages, qui sont présentées. Nous retrouvons l'intérêt, la précision et l'amour des goûts authentiques qui caractérisent l'approche de cette auteure. Ce type d'ouvrage, comme ceux très nombreux qui paraissent chaque année, traduit l'intérêt de nos contemporains qui ont compris que les plaisirs de la table s'amorcent dans la préparation des mets, celle-ci étant devenue un plaisir en soi. Plus ciblé et raffiné est l'ouvrage de Pierre Caillet, *La Normandie d'un homme de goût*. Se limitant à une région, ce chef veut en faire apprécier la beauté des sites et des paysages comme la qualité des produits locaux et les savoir-faire transmis au fil des générations. Avec éclectisme, il a choisi d'allier une cuisine de qualité, originale et savoureuse à une esthétique des plats. On le comprend bien, les mets ne servent plus seulement à se nourrir. Entre préparatifs et goût du beau, les plaisirs de la table ont élargi leur palette.

Par ailleurs, la saturation permanente d'informations fait que nos contemporains ne savent plus à quel saint

se vouer, voulant se nourrir sainement, mais aussi garder le plaisir de manger. Jean-Louis Schlienger analyse ces problèmes dans *Manger au XXI^e siècle... Pas si simple*. Entre désarrois et plaisirs alimentaires. Saturé d'informations contradictoires et parfois mensongères, égaré face aux scandales alimentaires, le consommateur actuel est en plein questionnement, quand ce n'est pas en pleine angoisse. Le standard de la minceur n'est-il pas qu'un diktat culturel, alors que l'obésité est si répandue ? Production de masse décriée, *junkfood* et dénonciation des risques alimentaires, valorisation du naturel ou de l'aliment de terroir, principe de précaution, nombre de faits révèlent que le malaise alimentaire est réel. Un élément premier est l'inquiétude que suscite l'industrie agroalimentaire, mais que d'aucuns défendent avec des arguments forts. Intérêts financiers et guerre des prix sont au cœur de ce débat. L'auteur aborde des problèmes importants tels que de réels dangers alimentaires, la question des OGM, l'intérêt pour le bio, les dénonciations de certains aliments, celles-ci étant parfois portées par d'autres lobbies. Faut-il encore consommer de la viande ou du lait, voire du vin ? Nutritionniste éminent et médecin, Jean-



Louis Schlienger rappelle qu'il n'est pas aisé d'établir des certitudes nutritionnelles, mais que la sécurité alimentaire est tout aussi importante que le besoin de trouver du plaisir en mangeant. Il consacre ainsi un judicieux chapitre au « bien manger ». Il propose également les éléments essentiels d'une éthique alimentaire. Cet intéressant ouvrage est extrêmement éclairant pour tous ceux qui, entre le bonheur à table et des choix nutritionnels lucides, veulent raison garder.

Au sujet des plaisirs de la table et de la cuisine, notons la parution du beau roman de Marie Ndiaye, *La cheffe, roman d'une cuisinière*. Au fil du récit de la vie et de la carrière de la cheffe, cette auteure nous montre que la cuisine peut être vécue comme une aventure spirituelle. Toute de modestie, mais aussi de détermination, la cheffe recherche le plaisir qui naît sur le visage de ceux qui dégustent ces plats. « Hors ma cuisine, je n'ai jamais pu être heureuse bien longtemps », déclare-t-elle.

Boire

Le plaisir de boire a été célébré depuis que des boissons telles que le vin ou la bière existent, c'est-à-dire depuis des millénaires. La vigne était cultivée et le vin consommé, comme l'attestent les recherches archéologiques, dès le quatrième millénaire avant notre ère. Dans *Le vin des peintres. Une histoire hédoniste de l'art (XV^e-XXI^e siècle)*, Jean Serroy nous présente ce plaisir tel que les artistes l'ont mis en valeur dans leurs œuvres. Remontant aux re-

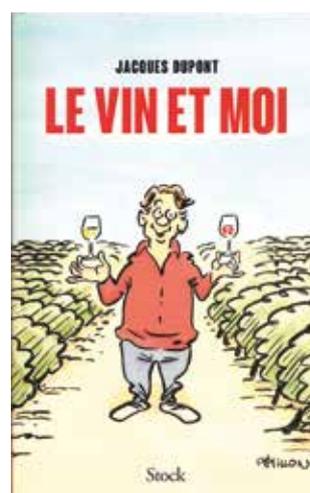
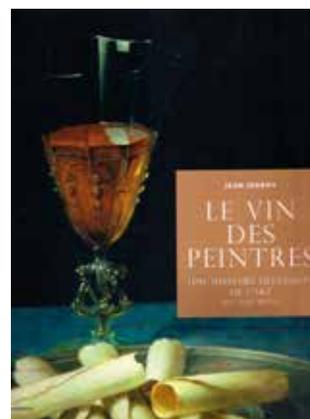
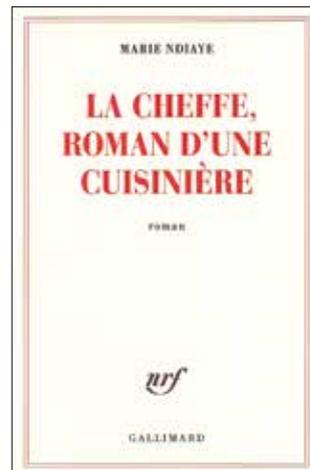
présentations de scènes antiques, il rappelle comment Grecs et Romains ont célébré le vin, lui attribuant un dieu, Dionysos (ou Bacchus). Le troublant *Bacchus adolescent* du Caravage ou les *Deux satyres* de Rubens sont des exemples parmi d'autres de la représentation du vin bachique. Tout aussi inspirant a été le vin biblique et chrétien qui a été montré, comme le fit Giovanni Bellini, dans *L'ivresse de Noé* ou dans de nombreuses autres peintures qui célèbrent la dernière cène ou l'eucharistie. Le « vin des hommes » s'est décliné en deux modes : vin social ou vin familial. Ce sont autant de représentations profanes qui apparaissent dès le XVI^e siècle dans les scènes de genre, plus ancrées dans le quotidien. D'une *Réunion de buveurs* peinte au XVII^e siècle par Nicolas Tournier au *Déjeuner des canotiers* d'Auguste Renoir, nombreux sont les artistes qui ont choisi ce thème. Ont également été pris comme sujets le vin solitaire, l'ivresse, le vin de l'amour, le vin des natures mortes, la vigne et la bouteille. Magnifique et intéressant ouvrage que ce *Vin des peintres* qui rappelle, d'une œuvre d'art à l'autre, que les usages – et les plaisirs – du vin ont été ressentis comme si importants qu'ils n'ont pas cessé d'être une source d'inspiration artistique.

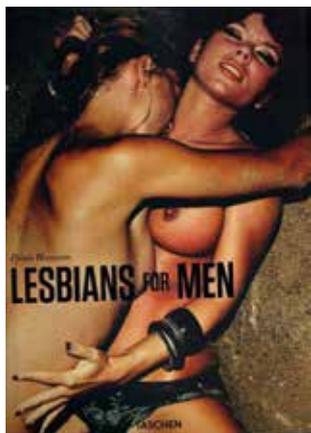
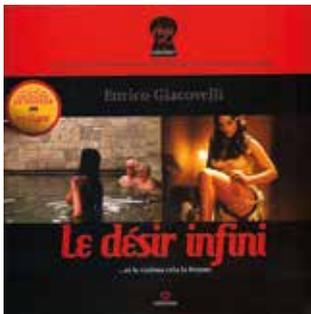
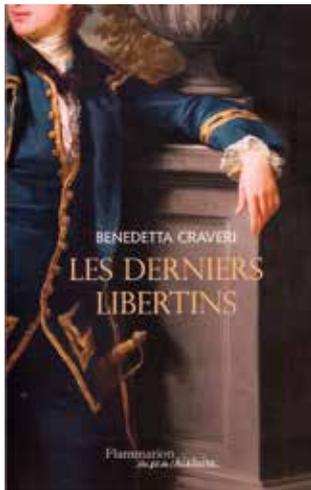
Plus ancré dans le présent est l'ouvrage du journaliste Jacques Dupont, *Le vin et moi*. Cet amoureux du vin nous parle aussi bien des grands crus que d'autres vins moins renommés, mais qui gardent un bon caractère de terroir. L'approche hédoniste de Jacques Dupont va

également stigmatiser les dérives que connaissent la production et la commercialisation du vin. L'anglicisation de notre univers atteint aussi le quotidien des Français, pour lesquels disparaît la tradition du vin dans les cafés, snacks ou divers lieux de restauration alignés sur une mode internationale. On le comprend, c'est une défense engagée du vin, de ses qualités et usages que nous présente Jacques Dupont.

Faire l'amour

Il peut sembler curieux qu'un acte aussi intime et personnel que faire l'amour ait été un des plus cadrés par les codes sociaux. C'est qu'il impliquait aussi les naissances qui pouvaient en résulter. Le partenaire amoureux devait être la personne convenant socialement. Par ailleurs, les transports et les plaisirs amoureux, comme les variantes sexuelles, ont été tout autant l'objet de normes diverses. En Europe, la liberté sexuelle a été défendue dans le sillage d'autres libertés revendiquées au siècle des Lumières. C'est un point qu'on peut découvrir dans le livre de Benedetta Craveri, *Les derniers libertins*. Le terme libertin avait, au XVIII^e siècle, une signification plus large qu'aujourd'hui et il concernait autant la liberté de penser que celle de vivre l'amour selon ses inclinations. Ce sont les portraits et les destins de sept libertins que trace et décrit Benedetta Craveri. Ceux-ci, fils de la noblesse, ont connu « le dernier moment de grâce de la monarchie française ». Leurs actes s'inscrivaient dans la jouissance de privilèges peu contestés, mais





ont également impliqué la revendication des idéaux des Lumières. On voulait penser librement, mais aussi aimer de même. Le mariage étant une convention sociale, l'amour n'y avait pas toujours sa place. Aussi ont-ils eu des maîtresses, comme des amies de cœur. Ils ont connu des liaisons épistolaires, des passions, des attirances érotiques, des amitiés amoureuses, des affinités électives. Du duc de Lauzun au comte de Vaudreuil, ces libertins ont été emportés par les remous du temps. Ils étaient guidés par une fierté et par des idéaux qui leur firent accepter avec courage la mort au combat, la disgrâce, la guillotine, l'exil ou la ruine. Ils ont aussi incarné une douceur de vivre dans laquelle l'amour s'est vécu dégagé des conventions.

Plus proches, les années 1900 ont établi un imaginaire de l'amour qui se perpétua jusqu'aux années 1920. L'ouvrage *De la séduction. Cartes postales de la Belle Époque et des Années folles* parcourt ces images qui révèlent un code amoureux, mais aussi un érotisme franc. Mises en scène du mariage, des premiers émois, du voyage de noces ou d'amours moins conjugales, ces cartes postales nous montrent comment la séduction était comprise et rêvée. Dans les plaisirs d'amour, les fantasmes sont un élément fort. Le désir amoureux se nourrit d'images, de scènes imaginées, de rêveries. De la peinture à la sculpture, de la photographie au cinéma, l'imaginaire amoureux a été sublimé par des artistes divers. Enrico Giacovelli aborde avec brio ce registre dans *Le désir infini... et le*

cinéma créa la femme. Au fil de centaines d'images issues de films, il explique et montre comment le cinéma a donné à voir la beauté des femmes, le désir et le plaisir de l'amour. Mouvements des cheveux, courbes des lèvres, regards, séduction du visage, des seins ou des fesses, langage du corps ou des mains, le cinéma a traduit l'infinie diversité du désir amoureux. Dans une approche différente, Diam Hanson a réuni des photographies destinées « aux hommes qui aiment les femmes qui aiment les femmes ». Dans cet ouvrage trilingue publié par les éditions Taschen, elle a rassemblé et présenté des images, non censurées et très explicites, de scènes lesbiennes destinées aux hommes. Cette parution prouve que la représentation des fantasmes amoureux les plus libres n'est plus aujourd'hui confinée à une publication spécialisée.

Aux plaisirs que peuvent apporter un mets, une boisson, une rencontre amoureuse s'ajoutent, comme l'ont révélé les livres présentés, des bonheurs qui y sont associés. Au XI^e siècle, le poète et savant persan Omar Khayyam écrivait : « S'il existait un enfer pour les amoureux et les buveurs, le paradis serait désert. » Depuis, il a été condamné par les uns et apprécié par d'autres. Les sociétés, les codes, les imaginaires changent, mais l'homme demeure un être attiré par les plaisirs. Reste qu'il doit composer avec les contraintes du monde dans lequel il vit pour satisfaire ses désirs. ●

- › **Julie ANDRIEU, *Julie cuisine le monde... chez vous***, Alain Ducasse, 2016, 352 pages, 15,00 €.
- › **Pierre CAILLET, *La Normandie d'un homme de goût***, Glénat, 2016, 223 pages, 39,00 €.
- › **Jean-Louis SCHLIENGER, *Manger au XXI^e siècle... Pas si simple. Entre désarrois et plaisirs alimentaires***, Belvédère, 2016, 199 pages, 18,00 €.
- › **Marie NDIAYE, *La Cheffe, roman d'une cuisinière***, Gallimard, 2016, 274 pages, 17,90 €.
- › **Jean SERROY, *Le vin des peintres. Une histoire hédoniste de l'art (XVI^e-XXI^e siècle)***, La Martinière, 2016, 215 pages, 49,00 €.
- › **Jacques DUPONT, *Le vin et moi***, Stock, 2016, 203 pages, 20,20 €.
- › **Benedetta CRAVERI, *Les derniers libertins***, Flammarion, 2016, 637 pages, 26,00 €.
- › **Marie-Paule CLAIRE-JABINET (sous la dir. de), *De la séduction. Cartes postales de la Belle Époque et des Années folles***, Bleu autour, 2016, 205 pages, 28,00 €.
- › **Enrico GIACOVELLI, *Le désir infini... et le cinéma créa la femme***, Gremese, 2016, 190 pages, 27,00 €.
- › **Dian HANSON, *Lesbians for Men***, Taschen, 2016, 288 pages, 39,99 €.
- › À lire aussi : **Jean-Claude BOLOGNE, *Histoire du coup de foudre***, Albin Michel, 2017, 280 pages, 21,50 €.

Tabous du sang et de l'érection

Le mot tabou, originaire de Polynésie, avait d'abord une signification religieuse. Passé dans notre langage courant, il désigne ce dont il est déconseillé de parler si on veut ne pas choquer ses interlocuteurs.

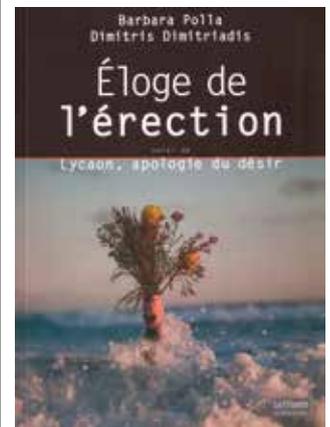
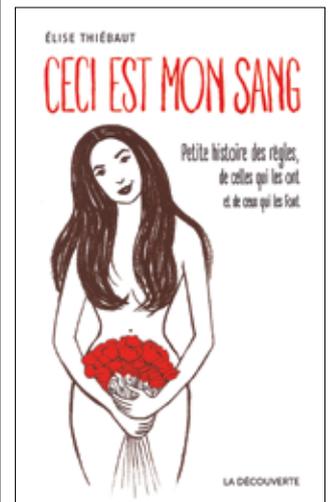
Élise Thiébaud a choisi de parler des règles. Précisons : des menstruations. Dans *Ceci est mon sang. Petite histoire des règles, de celles qui les ont et de ceux qui les font*, elle nous dit que le recours à des expressions telles que ragnagnas, ourses et autres révèle combien les menstruations sont encore un sujet tabou. Son origine peut se rencontrer dans les trois religions monothéistes, différents textes sacrés qualifiant d'impur, voire de maudit le sang des règles. Ce tabou a longtemps été fort au sein de cultures marquées par la domination patriarcale et il est encore présent malgré l'évolution des mentalités. Certaines sociétés organisent des cérémonies, voire des festivités lors des premières règles d'une fille, mais celles-ci revêtent des significations diverses. Des rituels physiques pénibles comme des réjouissances peuvent se rencontrer. Dans les sociétés occidentales, l'information de l'adolescente se faisait entre femmes, le plus souvent de la mère à la fille. Aujourd'hui, les choses ont changé, mais pas autant qu'on pourrait le croire. La

médecine et la science ont apporté des informations nouvelles qui devraient faire reculer la méconnaissance moyenne, mais on évite encore souvent d'aborder la question. À chaque cycle menstruel, la perte de sang informe qu'une grossesse n'a pas commencé : à cela se limite généralement l'information standard. En parallèle avec son histoire personnelle, Élise Thiébaud apporte une réflexion inédite sur ce thème. Sont abordées aussi bien des informations sur l'ovocyte et les cellules souches que sur les superstitions et autres sujets. Ainsi, elle raconte la difficile promotion commerciale des tampons et des premières protections périodiques, ou elle pointe l'intérêt limité porté aux troubles que connaissent certaines femmes lorsqu'elles sont réglées. Un courant récent du féminisme envisage plus ouvertement cette problématique, mais la révolution menstruelle, nous dit l'auteure, reste à réaliser.

L'ouvrage collectif *Éloge de l'érection* suivi de *Lycaon, apologie du désir* évoque un autre tabou et présente différents textes. Barbara Polla est partie d'une réflexion première : pourquoi les femmes artistes ont-elles si rarement représenté le sexe masculin ? Dans le cadre de la création, des artistes et des intellectuels ont abordé les liens existant entre

l'érection et la vision du monde. On a pu considérer l'érection comme l'antithèse de la mort. Une conférence donnée en 2013 à Athènes, intitulée *Je bande comme un pays*, abordait ce thème sous les angles psychologique, politique, artistique, architectural, poétique, symbolique, mythologique et philosophique. L'art contemporain s'est emparé du sujet dans des œuvres qui ont fait l'objet d'expositions. Différents auteurs ont constitué une réflexion qui affirme que l'érection est manifestation du désir, de la joie, la fertilité. Elle incarne une symbolique forte dépassant la différence entre hommes et femmes et s'inscrit dans les aspirations des sociétés. Cet ouvrage présente également l'œuvre de Dimitris Dimitriadis, *Lycaon, apologie du désir*, texte poétique qui parcourt cette problématique du désir et du corps, de l'homme qui se réalise et résiste, reprenant ici la figure de Socrate. ●

- › **Élise THIÉBAUD**, *Ceci est mon sang. Petite histoire des règles, de celles qui en ont et de ceux qui les font*, La Découverte, 2017, 246 pages, 16,00 €.
- › **Barbara POLLA et Dimitris DIMITRIADIS (collectif)**, *Apologie de l'érection. Suivi de Lycaon, apologie du désir*, Le Bord de l'eau, Paris/Bruxelles, 2016, 153 pages, 20,00 €.



Imagination ? Et si le Maître avait dit vrai...

Si Cthulhu, Yog-Sothoth, ou l'abominable Azathoth se préparent à régner à nouveau en anéantissant l'humanité, la raison nous est un bien piètre bouclier face à l'infini du chaos cosmique.

Lovecraft outre-tombe

Jamais, à ma connaissance, une œuvre n'a inspiré autant d'écrivains et de peintres. Chaque mois paraît un nouvel ouvrage issu de l'univers fabuleux du mage de Providence, lequel cependant ne connut aucun succès de son vivant. Pourquoi ce rejet de ses contemporains ? Lovecraft passe sa vie en reclus, dégoûté par le monde qui l'entoure, donc dédaignant les recettes qui font mouche sur la médiocratie montante. Aujourd'hui, au milieu de la bêtise et de la médiocrité ambiante, un clan d'artistes retrouve un souffle intemporel dans l'œuvre de ce génie du fantastique. Ainsi, vient de paraître au Béliard dans la collection « Wotan » un superbe album, le plus bel hommage à ce jour rendu à Lovecraft, *Gotland*, avec des illustrations de Fructus, ce Gustave Doré de ce début du XXI^e siècle, et des textes narratifs de Fructus et de Thomas Day. « Gotland, ce bloc de roche planté au milieu de la Baltique, cette terre chargée de signes, lourde de symboles. » Les deux récits de Fructus nous emmènent en des terres marquées par les Grands Anciens, et ce de la Baltique à la Haute Savoie et à l'Afrique centrale. Comme Lovecraft, Fructus place son narrateur en progressif dépaysement.

Il se promène, s'étonne, s'interroge, erre, explore, pour enfin passer de l'autre côté. Une angoisse grandissante jusqu'à devenir horrifique ; digne en cela de l'inquiétude distillée par *Celui qui chuchotait dans le noir*. Sache, lecteur, que si tu franchis le seuil, tu y perdras ta raison, ton âme, pour nourrir l'esprit cosmique.

« Pauvres humains. Je peux enfin vous parler. Et vous pouvez m'entendre. Je suis là. Je me répands lentement dans votre monde étroit, et bientôt vous me servirez. Je grandis et mes fureurs sont multiples. Je suis déjà dans votre cœur et vous me chérissez. Je suis votre indicible. Vous ignoriez mon existence, mais désormais vous savez. Plus la peine de vous retourner. Je suis celui qui court derrière vous. Je vous rattraperai. Toujours. Alors, rêvez, avant que je ne sois votre pire cauchemar. Ainsi vous nourrirez mes passions. » Car elles sont là, depuis très longtemps, sur le point de revenir. Qui ? Les créatures extra-terrestres tapies dans leurs repaires ou en gestation dans d'énormes œufs. Où ? Au fond des mers, dans les « montagnes hallucinées », ou dans de très vieilles demeures éparpillées dans la campagne de Nouvelle-Angleterre, ou encore dans la cave de votre voisin

ou la vôtre. Inutile de fuir, surtout si vous avez lu le « livre qui rend fou ». À savoir... le *Nécronomicon*, de l'Arabe al-Hazred. Livre jamais trouvé. Il est cité par Lovecraft dans nombre de ses récits. Un livre rêvé avec terreur par le mage de Providence. Et pourtant, le voici en librairie, gros volume publié par Bragelonne. L'auteur ? Simon, un évêque orthodoxe qui, vers 1970, le retranscrit d'après un manuscrit découvert par deux vauriens new-yorkais. Fable que cela. En vérité, le *Nécronomicon* de Simon fut composé, d'après l'œuvre de Lovecraft bien sûr, par une équipe de passionnés d'ésotérisme réunis autour d'une librairie d'occultisme de New York. Ne pas dédaigner pour autant ! Les Grands Anciens leur soufflaient à l'oreille. Il en résulte ce livre dit maudit, hanté par une cosmogonie tentaculaire, féroce, avide de chair et d'esprit. À devenir fou, comme l'écrivait Lovecraft. Car même la radieuse déesse Ishtar n'échappe pas aux immondes créatures de la Septième Porte. Ereshkigal convoque le magicien et lui ordonne : « Va ! Emprisonne-la ! Attache-la dans l'obscurité ! Enchaîne-la dans la mer sous les mers ! Lance contre elle les soixante démons ! Sur ses yeux, les démons des yeux ! Sur ses flancs, les démons des flancs ! Sur son cœur, les démons des cœurs ! Sur tout son corps, les démons de KUR ! Et les démons se jetèrent sur elle, et la déchirèrent de toutes parts. » Toi, lecteur, qui t'es aventuré dans le *Nécronomicon*, tu sais désormais d'où te viendront les tourments sur ton lit de malade !

Et ce n'est pas tout ! Vous, fidèles du « devin » de Providence, précipitez-vous sur le *Grimoire du Nécronomicon* du Canadien Arnaud Demaegd. Traité de la magie des Grands Anciens, qui vous fournira des renseignements essentiels sur ces puissances occultes, les rites magiques à respecter pour les invoquer, ainsi que la Grande Invocation à psalmodier si l'on veut que s'ouvre l'une des Portes. Il s'agit donc d'un guide de magie « noire » invitant l'adepte à se dépouiller de sa part terrestre pour devenir pure spiritualité ; ce qui lui permettra d'atteindre le « paradis » de Cthulhu.

Vive les assassins !

Assassin's creed. Un titre familier aux passionnés de jeux vidéo et à ceux de BD. Voici que paraît, sous la signature d'Oliver Bourden, chez Bragelonne, un fort volume bellement illustré rassemblant trois romans de la chronique d'Ezio Auditore. Aventures captivantes que celles de ce héros que l'on suit depuis sa jeunesse jusqu'à ce que, s'étant imposé à la fois par sa valeur guerrière et par sa grandeur d'âme, il devienne le chef de la confrérie des Assassins. Ceux qui portent ce nom guère sympathique sont cependant les champions des faibles, des opprimés, dans l'Italie de la Renaissance où pullulent les « bravi » des Borgia et des Sforza. On passe de Rome à Florence, à Venise, à Constantinople ; on rencontre Léonard de Vinci et Machiavel ; on plonge dans les mystères de l'occultisme hérité des Chaldéens. Roman fertile en images et en péripéties

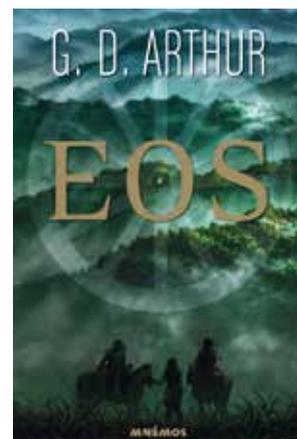
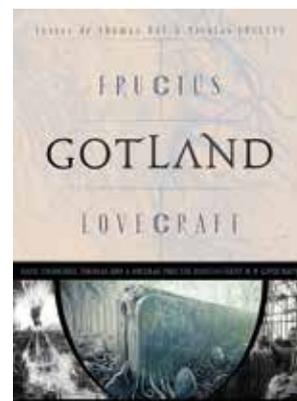
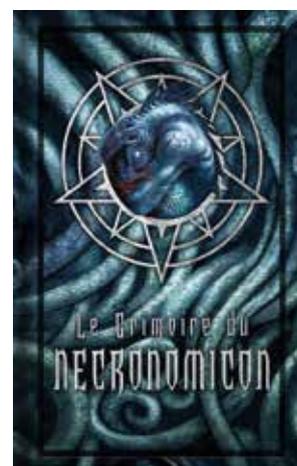
Paix et guerre

De l'Américain G. D. Arthur, une vaste saga de fantasy, *Eos*, chez Mnémos. Le héros, Eos, qui donne son titre au roman, est un jeune homme introverti qui, face à une invasion de sa terre natale, va se révéler un guerrier redoutable. Espace imaginaire où les survivants du havre de paix, le « Val de la Lune » ravagé par les monstrueux « Peaux Vertes », errent sous un soleil accablant à travers des steppes immenses. La saga (plus de 1500 pages) conjugue psychologie et action, sauvagerie et mysticisme, amour et haine, bref tous les composants d'une destinée humaine.

D'où nous vient la « fantasy », genre très prisé à notre époque et cependant anachronique ? Des romans de Chrétien de Troyes, comme *Lancelot* et *Yvain*. S'inspireront de cette littérature médiévale les peintres préraphaélites dans d'admirables compositions axées sur la chevalerie et le mythe de la Belle Dame dont on ne peut gagner la faveur que par des exploits surhumains (ainsi Lancelot franchissant le pont de l'Épée). Ce qu'on ignore généralement,

c'est que l'un de ces peintres, William Morris, fut aussi l'auteur d'un long, très long récit de « fantasy », *La Source au bout du monde*, qui nous est aujourd'hui révélé par une fort belle édition des Forges de Vulcain. Le roman est axé sur Rodolphe, jeune chevalier exemplaire, qui quitte son royaume natal trop paisible à son goût pour partir en quête d'aventure et de l'amour idéal. Chemin faisant, semé de périls, s'impose à lui la recherche de « la Source au bout du monde » dont celui qui boirait l'eau connaîtrait le bonheur parfait à jamais. Parallèlement, ce bonheur est lié dans l'âme de Rodolphe à l'amour qu'il porte à « la Dame d'Abondance », suprêmement belle, radieuse, inaccessible. Ainsi Rodolphe, sans jamais renoncer, parcourt des landes désolées, des forêts réputées maléfiques, tombant sans cesse sur des personnages énigmatiques et de redoutables adversaires. Une saga fertile en péripéties, au mystère dont l'élucidation est sans cesse différée, ce qui confère au récit une tension soutenue. À découvrir. ●

- › **G. D. ARTHUR, *Eos***, Mnémos, 2016, 2 volumes, 314 et 378 pages, 20,00 € chacun.
- › **Nicolas FRUCTUS, *Gotland***, Le Béal, 2016, 151 pages, 39,00 €.
- › **Simon, *Necronomicon***, Bragelonne, 2016, 879 pages, 40,00 €.
- › **Donald TYSON, *Le Grimoire du Necronomicon***, Bragelonne, 2016, 399 pages, 24,90 €.
- › **William MORRIS, *La Source au bout du monde***, Aux forges de Vulcain, 2016, 398 pages, 28,00 €.
- › **Oliver BOWDEN, *Assassin's creed***, Bragelonne, 2016, 975 pages, 21,90 €.



Beaux livres

Les héritiers de l'œuvre d'E.-P. Jacobs, analysés par deux plumes expertes et documentées ; une parfaite synthèse sur les mutations économiques et artistiques que vit la BD aujourd'hui, décrites par un théoricien de renom mondial.

L'héritage Jacobs

Cambier et Verhoest, spécialistes de l'œuvre, tant du créateur que de ses neuf repreneurs (scénaristes et dessinateurs), racontent une aventure éditoriale, sans oublier les décideurs/éditeurs tenant les cordons de la bourse, premiers à prendre des risques, eux aussi attentifs au contenu, à ses spécificités et à ses principaux protagonistes et artistes.

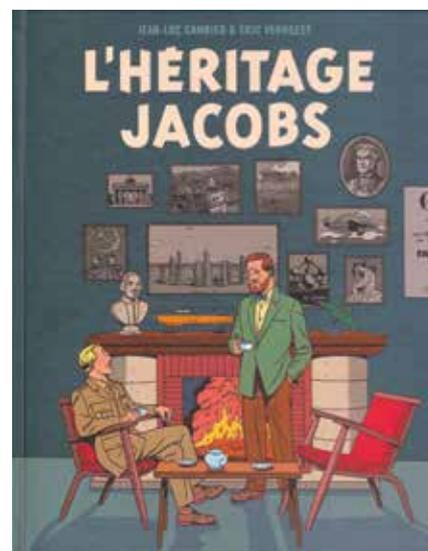
- Seize chapitres brillants et instructifs

Longs ou courts, ils font le point sur la situation de départ et son aboutissement à l'heure actuelle. Tout y est analysé et disséqué, un modèle d'enquête parfait, rappel de l'œuvre de départ (le canon), de la riche carrière du créateur, des conséquences résultant de son décès et des repreneurs de son héritage graphique et scénaristique. De la fondation en résultant, de l'exploitation des archives, du nettoyage des planches, des rééditions, des multiples travaux, hommages à sa production. Enfin, des projets de Dargaud France et Benelux pour réhabiliter l'œuvre et l'ouvrir à de nouvelles créations. L'on

rencontre ainsi, sous forme de synthèses introductives, le contexte de création, les pièges à éviter et les codes à respecter (cahier de charges), mais aussi les problèmes rencontrés, les délais à respecter, les retards et interruptions et les reprises avec aides diverses, au travers d'interviews poussées des scénaristes : Jean Van Hamme, Yves Sente et Jean Dufaux ; des dessinateurs ; Ted Benoît (1947-2016) à qui l'ouvrage est dédié, André Juillard, René Sterne (1952-2006), Chantal De Spiegeleer, Antoine Aubin et Étienne Schröder (décorateur et encreur efficace). Un travail parfait et complet qui nous invite à partager leurs réflexions sur l'art du maître, mais encore à comparer les techniques d'écriture et différences de style graphique et d'encre et l'interaction existant au sein des couples ou trios de repreneurs.

- Un choix de documents exceptionnel, iconographie souvent inédite

On remarque une couverture inédite d'André Juillard, merveille illustrant Blake et Mortimer dans un salon où sont exposés neuf documents encadrés mettant en lumière les aventures anciennes ou à venir. Deux-cent-



cinquante documents intelligemment sélectionnés enrichissent ce volume de référence : documents de travail (recherche de titres, pistes narratives, noms de personnages, expressions typiques), portraits dessinés, photographies des artistes ou de lieux exploités, esquisses et crayonnés noir et blanc et couleurs, planches, projets de couvertures, cases, strips, plans, illustrations de portfolio, sérigraphies, projets inédits, découpages, planches d'essai, éditions de luxe et ex-libris, etc.

Des informations de première main : Signalons deux projets en cours à paraître prochainement : sur scénario d'Yves Sente : *Menace sur Hong Kong*, dessiné par le duo hollandais Peter Van Dongen et Teun Berserik ; sur scénario de José-Louis Bocquet et Jean-Luc Fromental et proposé à Antoine Aubin, récit se déroulant en pleine guerre froide au début des années 1960.

Indispensable, car plus que passionnant et remarquablement écrit.

› Jean-Luc CAMBIER et Éric VERHOEST, *L'héritage Jacobs*, Blake et Mortimer, 2016, 224 pages, 24,99 €.

La bande dessinée au tournant

En une décennie, la BD a-t-elle d'évolué ? Thierry Groensteen se posait déjà la question en 2006, avec son livre : *Un objet culturel non identifié* (éditions de l'An 2). Deux chapitres décrivent clairement son évolution.

- Édition : le monde où se fabriquent les livres

Constats : des éditeurs plus nombreux, de 60 en 1992 à 368 en 2015, ouvrant un champ de possibilités aux jeunes auteurs, et une forte augmentation des ouvrages. Un bilan chiffré confirme, tant en librairie spécialisée que généraliste, une politique préjudiciable aux auteurs, de 50 000 à 1 000 exemplaires selon le succès, entraînant une diminution des ventes, suite à des changements dus à l'extension du « roman graphique ».

De grandes manœuvres : Résultat de cessions, rachats, fusions, phénomènes de concentration.

La redécouverte du patrimoine : Le passé est mieux valorisé, tous domaines confondus, insistant sur la mode « Pléiade » où l'appareil critique a son importance et insiste sur une chronologie stricte.

De l'hydre comme nouvelle figure du héros : D'anciennes séries reliftées, commentées, complétées trouvent un nouveau public, elles sont revitalisées en passant par de nouvelles mains ; un phénomène bénéfique à l'éditeur, mais critiqué, dénonçant une dissémination du (des) héros, une perte de substance, de pertinence dans les reprises récentes.

Des thématiques nouvelles : L'auteur signale de nouvelles tendances : la BD « girly » souvent formateuse ou médiocre, la BD de reportage, traitant de l'actualité, très médiatisée, essais sur des sujets scientifiques, politiques ou sociétaux ou relatifs à l'évolution du média (*L'Art invisible* de Scott Mc Cloud), ou encore se référant à la formule « Que sais-je ? » sous le label « Petite Bédéthèque des savoirs ». Une multitude de genres est décrite, le genre « biopic » aborde la vie de peintres, musiciens, écrivains, philosophes, politiques et figures historiques, on retient

aussi l'autobiographie.

Évolution des supports : Depuis quelques années, une renaissance des revues. La part du numérique reste faible.

Féminisation de la profession : Le lectorat continue à se féminiser. La littérature de l'intime progresse, ses créatrices sont au nombre de 173 en 2015 et 83 pour les coloristes. Le nombre d'étudiantes inscrites dans les écoles spécialisées s'accroît.

Comment rester alternatif ? Le groupe Média-Participations salué comme l'un des meilleurs stratèges. Le groupement des éditeurs alternatifs se syndicalise en 2015 pour défendre une forme d'artisanat aux goûts transgressifs et aux choix transversaux face à la logique productiviste. Quelques succès importants sont à leur actif.

- Réception, médiation, valorisation, politiques culturelles

Une approche ministérielle équivoque et méprisante. Seul élément positif : le Centre national de la bande dessinée et de l'image devient « musée de France ». Les collectivités territoriales et contraintes budgétaires impactent la vie des établissements culturels. Un désengagement à craindre, l'argent manque ! De nouveaux musées, entièrement privés, risquent de s'ouvrir ! Il en est de même pour le dessin de presse.

Un enseignement en pleine mutation : Réservé à une minorité quant aux masters et ensuite aux doctorats. Des écoles privées s'ouvrent, mais onéreuses. Les initiatives prises par les majors de l'édition obéissent moins à une ambition artistique qu'à un projet d'entreprise.

La BD devient un objet de recherche dans le monde académique et s'expose à être vue : L'enseignement du média reste marginal et quasi inexistant à l'université. Résistances dans le champ des études littéraires. Mais des fonds d'archives sont accessibles aux chercheurs. 40 % de thèses sont soutenues en littérature française, linguistique ou littérature comparée, histoire (de l'art), sciences de l'information, de l'éducation et de la communication et philosophie. Institutions muséales et

privées publient des catalogues, outils entrant dans le marché des livres d'art, car dialoguant avec les œuvres qui figurent dans la collection du lieu qui les accueille.

Planches... à billets ? Multiplication des galeristes, ventes dans des maisons spécialisées : Artcurial, Sotheby's, Christie's... dispersion de collections personnelles s'adressent désormais souvent à un affairisme spéculateur débridé à la recherche de planches spectaculaires ou esthétiquement historiques et parfaites !

En conclusion : une synthèse brillante, complète et terriblement documentée qui mérite respect et consultations multiples. ●

› **Thierry GROENSTEEN, *La bande dessinée au tournant***, Les Impressions Nouvelles, 2017, 128 pages, 12,00 €.



Écologie et crinière de lion !

Quadropolis

Nous qui parlions justement, dans un numéro récent (*Lectures* 198), de la difficulté de créer un bon jeu sur un thème d'intérêt général comme celui de l'environnement ! Et voici que *Quadropolis* est offert à notre plaisir ! Non qu'il nous en apprenne beaucoup sur l'écologie urbaine, mais il nous embarque dans un jeu plein d'intelligence qui devient un casse-tête quand il s'agit de caser sur un damier de 16 cases des bâtiments qui prétendent tous avoir la meilleure place pour être au service tantôt de la proximité, tantôt de la mobilité.

La règle, finalement simple, nous entraîne derrière quelques architectes qui doivent sans cesse faire des choix. Chacun d'eux s'est spécialisé dans une technique propre et chaque joueur a intérêt à utiliser au bon moment le bon architecte pour lui faire construire le bon bâtiment au bon endroit ! Et c'est bien sûr dans la combinaison de ces quatre « bon » que le jeu se révèle passionnant, opportuniste, interactif. Sur quelle case de la réserve se trouve, par exemple, un magasin que je veux placer dans ma ville ? Mais l'obtiendrai-je avant les autres ? Et dans ce but, ai-je encore un architecte qui a le bras assez long pour l'obtenir ? Enfin, sur mon propre plateau, puis-je le poser près d'une fabrique qui lui fournira sa production tout en pensant que j'aurai besoin d'édifier des immeubles qui seront source de clients ?

Des parcs qui permettent de s'aérer, mais aussi de diminuer son impact de pollution, une densité d'habitants au mètre carré construit qui rapporte d'autant plus de points qu'elle est importante, des services publics avec des antennes dans les quartiers, *Quadropolis* ne manque pas de nous rappeler certains décrets de nos régions et certaines initiatives qui vont



vers le citoyen. Le jeu se joue en quatre manches au terme desquelles différents scores se conjuguent pour déterminer le gagnant.

Si son matériel vous semble abstrait, osez pourtant le découvrir : *Quadropolis* est un excellent jeu de l'éditeur Days of Wonders. Pour deux à quatre joueurs, à partir de 11 ans, avec une variante expert. (Environ 60 minutes, 45,00 €.)

Léo le lion

Léo le lion est un jeu coopératif qui remporte le prix « enfants » du Deutsche Spiele 2016. Léo se rend chez le coiffeur, car sa crinière prend de l'ampleur. Mais, en chemin, il rencontre de nombreux copains qui le ralentissent. Il n'est dès lors pas certain qu'il arrive chez le coiffeur avant l'heure de fermeture. Heureusement, le jeu se joue sur cinq jours consécutifs, chacun cadencé par un réveil dont l'aiguille parcourt les heures d'ouverture, de huit heures du matin à huit heures du soir. Si la première tentative pour atteindre le salon de coiffure est basée sur de la pure chance, les journées suivantes s'enrichissent de tout ce qu'on a découvert précédemment. Les joueurs tiennent en main des cartes qui affichent une couleur et un nombre. Le nombre de la

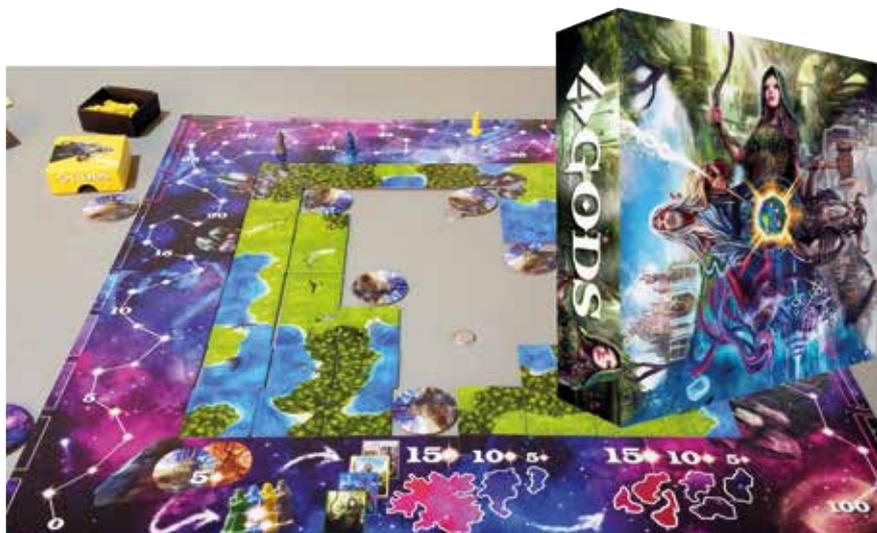


carte jouée permet d'avancer Léo d'autant de cases. S'il parvient ainsi sur une case dont le verso affiche soit la même couleur que la carte jouée, soit un panneau « vers le coiffeur », les enfants sont récompensés parce que le réveil ne doit pas être avancé d'une heure, ce qui permettra peut-être au lion d'arriver à temps. Les illustrations bon enfant réservent une surprise aux joueurs. Entre chaque journée, la crinière de Léo pousse : une pièce de puzzle avec des poils ébouriffés est ajoutée autour de sa tête. Le jeu est perdu par tous si cette crinière atteint son maximum d'amplitude.

Le jeu n'est disponible qu'en boîte allemande sous le titre *Leo muss zum Friseur* (éditeur Abacus). Une règle française est consultable en ligne sur <http://monpetit.ludigaume.be>. (Environ 20,00 €.)

4 Gods

Imaginez un jeu dont on va construire le plateau tous ensemble. Avec, dans le même élan, l'envie de prendre son temps, le devoir d'aller vite, la nécessité de coiffer les autres

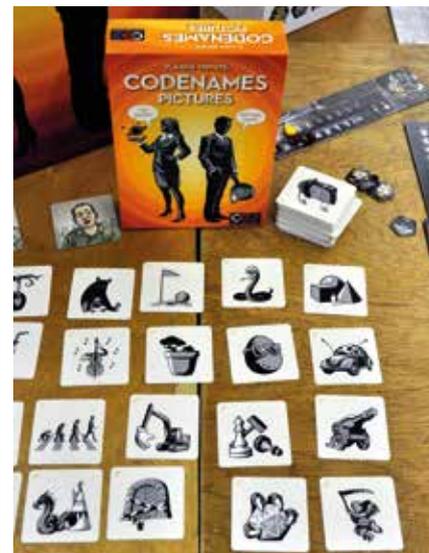


pour ravir un dieu plutôt qu'un autre et le besoin d'en décider ni trop tôt ni trop tard ! *4 Gods* nous déchire entre choisir et ravir, patienter, mais prendre de vitesse, être concentré sur un puzzle tout en analysant les éléments qui apparaissent !

En début de partie, les contours du plateau entourent un grand vide. Au signal, les joueurs se mettent à l'ouvrage et confectionnent un même paysage. Comme dans *Mondo*¹, ils font correspondre des petites tuiles qui ne peuvent prolonger l'univers que si les côtés se juxtaposent de manière adéquate : montagne avec montagne, océan avec océan, plaine avec plaine, forêt avec forêt. Chacun travaille dans son coin, mais les bouts de paysage finissent évidemment par se rejoindre et former un même univers. Jusque là, rien de difficile, car si une pièce tenue en main ne convient pas, il est permis d'en piocher une autre dans le sac ou de se servir de celle qu'un joueur a délaissée. Le jeu se joue *en live*. La fin de la partie tombe comme un couperet dès que le dernier espace sur le plateau a été rempli. Avant que cela n'advienne, chacun, ni trop tôt ni trop tard, doit avoir choisi le dieu dont il va défendre la couleur. Bleue pour la divinité de l'océan, jaune pour celle de la plaine, etc. En principe, il est opportun de choisir le dieu dont le domaine est le plus intéressant : d'une part en surface ininterrompue, d'autre part en nombre de zones distinctes. Mais premier décidé, premier

servi ! Les autres devront choisir parmi les dieux encore disponibles. Ce choix fondamental, qu'on ne peut faire qu'en examinant la manière dont le plateau se construit, rapporte des points de victoire sur trois niveaux.

Le premier, simple, est lié aux cités perdues qu'on place dans les espaces restés vides sur le plateau parce que, semble-t-il, aucune tuile ne peut y être valablement posée. Lorsqu'un joueur effectue cette action, il sort du coffre de son dieu une statuette et la pose sur la cité. Elle lui rapportera 5 points, lors du décompte final, si personne n'a supprimé de plein droit cette cité en la remplaçant par une tuile qui s'insère correctement dans la cavité occupée. La seconde manière de gagner des points est de placer ses prêtres sur une zone et d'y être majoritaire, comme dans *Carcassonne*. La troisième, la plus audacieuse, est de miser sur le royaume du dieu dont on a saisi la boîte. Si la plus grande zone sur le plateau est bien celle de sa couleur, le joueur marque 15 points. Et 15 points supplémentaires s'il collectionne plus de zones distinctes dans sa propre couleur que ses rivaux. Heureusement, des deuxièmes et troisièmes places sont aussi attribuées ! Il est donc nécessaire, en construisant le plateau, d'évaluer les zones qui prennent de l'ampleur : un développement qui vient parfois du hasard, parfois du plan délibéré d'un joueur. Qui, dès lors, plus vite que les autres, se saisit du coffre du dieu correspondant à cette zone ? À cet instant



précis, le jeu rebondit et sa mécanique s'enclenche autrement. Si quelqu'un cherche à augmenter la taille du domaine qu'il défend, les autres le contre-carrent : ils transforment le paysage en le coupant et en le limitant par des zones qui sont peut-être bien au service d'un autre dieu !

C'est dire que *4 Gods* est un jeu actif, jouant sur l'observation, l'exactitude, l'estimation des espaces, une prise de décision opportune et rapide. En quelque sorte, une bombe ! Une variante plus simple et moins stressante attribue un dieu à chaque joueur en début de partie. Pour deux à quatre joueurs, à partir de 10 ans. (Éditeur Ludically, distribution Asmodée Belgique, entre 45 et 60 minutes, environ 40,00 €.)

Codesnames Picture

Dans le numéro précédent, nous vous avons présenté *Codesnames*. Les nombreuses parties jouées confirment qu'il mérite pleinement le prix Spiel des Jahres 2016 qui lui a été attribué. S'il exige une fameuse intuition pour trouver des indices et qu'il s'adresse en cela à un public d'adolescents et d'adultes, sachez que doit sortir incessamment une version *images* qui pourrait rendre le jeu plus facile. ●

Note
1 Éditions Filosofia.



Comme la pluie © Nicolas Bomal

Noël au théâtre, un vrai festin

Chaque année, l'opération « Noël au théâtre » impressionne par son ampleur, sa diversité, sa nécessité. Quinze jours durant, la majorité des théâtres et centres culturels de Bruxelles et de Wallonie se coupent en quatre pour programmer les créations d'aujourd'hui à l'attention des enfants et adolescents. Un vrai festin !

À ne pas confondre avec le festival « Noël au théâtre », focus bruxellois qui s'est déroulé du 26 au 30 décembre, l'opération « Noël au théâtre », 35^e du nom, couvre, elle, une durée et un territoire bien plus larges. De Louvain-la-Neuve à Dinant en passant par Stavelot, Tintigny, Waremme ou Hotton, nul n'échappe à la règle. Une règle d'or.

En tout, ce sont donc 38 lieux culturels de la Communauté française qui, du 23 décembre au 8 janvier, se sont mis au diapason pour programmer du théâtre

de texte, de marionnettes, d'objet, musical, engagé, dansé, mouvementé et très bien orchestré. Et ce, en respectant la notion de proximité à l'origine de ce véritable projet de société. Pour rappel, le théâtre pour l'enfance et la jeunesse vit le jour dans la foulée de mai 1968 et dans un grand souci de démocratisation de la culture – dans le même esprit, d'ailleurs, que les centres culturels qui se sont multipliés à l'époque. L'objectif était de permettre à chaque enfant d'avoir accès au théâtre.

L'exercice, souvent édifiant, du micro-trottoir en dirait cependant long sur la méconnaissance du théâtre jeune public auprès du tout-venant. Ignoré, sous-estimé, confondu à tort avec Guignol – dont, par ailleurs, l'origine politique et intelligente est elle aussi trop peu connue – le jeune public mérite d'avoir de temps à autre les projecteurs braqués sur lui. Alors, allumons les feux de la rampe, l'opération « Noël au théâtre » offrant une occasion rêvée d'éclairer le secteur.

Les vacances de Noël représentent un moment idéal pour les familles désireuses de se retrouver et de partager des moments précieux. D'autant que ce sont parfois les petits qui emmènent les plus grands par la main. Entre quelques tours de patinoire, deux cuisses de dinde et une purée de marrons, rien de tel qu'un zeste de poésie, une pincée d'humour ou une bonne dose de tendresse.

Dans un contexte différent de celui des représentations scolaires, pas toujours faciles à vivre pour les artistes et les élèves, les représentations tout public rendent à cet art ses lettres de noblesse. Et si la programmation permet des découvertes, elle offre aussi parfois la possibilité de revoir des coups de cœur ou de savourer des spectacles des saisons précédentes. Une formule qui marche et qui draine chaque année un grand nombre de spectateurs.

La cuvée 2016

Que nous a donc réservé la cuvée 2016 ? De très bons crus. Entre autres grâce à Philippe Léonard et son *Comme la pluie* qui s'est joué au centre culturel de Nassogne le 8 janvier dernier. Une belle entrée en matière et mise en abîme de l'art. On y découvre en effet la représentation de l'acte artistique et son élaboration, l'artiste dévoilant, dans ce récit partiellement autobiographique, sa nouvelle passion pour la peinture. Une peinture murale qui n'a de cesse d'évoluer sous nos yeux pendant que, jouant son propre rôle de peintre dans son atelier, le comédien raconte avec une sincérité émouvante la raison pour laquelle il est soudain revenu à ses premières amours, se souvenant d'une tante qui s'était penchée au-dessus de son épaule, lorsqu'il était enfant, pour saluer son joli coup de crayon. Près de 50 ans plus tard, il prend le chemin de l'académie. Le professeur confirme les dires de sa parente et, depuis, cette passion le taraude, le démange et ne demande qu'à être partagée ; le grand intérêt de ce spectacle étant également de donner furieusement envie aux enfants de se pencher sur une feuille de papier. Ce qu'ils sont invités à faire à l'issue de la représentation. Hypnotique.



Poupette in Bruxelles - © Gilles Destexhe Province de Liège

D'incontournables « Illusions »

Très actifs dans le cadre de « Noël au Théâtre », et pas seulement, les Chiroux à Liège veillent aussi à proposer une belle programmation à leur public, avec la présence cette année des *Illusions* par la Compagnie 3637, le spectacle phare des Rencontres théâtre jeune public qui a fait l'unanimité à Huy l'été dernier (Prix de la ministre de la Culture, coup de foudre de la presse et engouement général). Du théâtre physique, dansé et mouvementé qui se glisse dans la peau fragile et fébrile de l'adolescence pour questionner le monde d'aujourd'hui.

À quelques encablures de là, le public hutois aura pu revoir *La petite fille aux allumettes de Pan !* (La Compagnie). Une version contemporaine, réaliste et partiellement autobiographique du célèbre conte d'Andersen. Une des perles du théâtre pour enfants grâce à la vision moderne de Julie Annen qui ancre le récit dans les préoccupations de notre époque. La pièce s'ouvre sur des voix enregistrées d'enfants qui imaginent une autre fin au cruel récit : « Et si elle ne mourait pas à la fin ? » demandent-ils en substance. Le spectacle se poursuit par la vie difficile de cette famille au seuil de la pau-

MALGRÉ LE VERGLAS

Cette année, le centre culturel de Namur a programmé deux spectacles : *Ficelles* de la compagnie Les Pieds dans le Vent et *Hom(m)* de Loïc Faure, un spectacle de cirque contemporain permettant d'ouvrir aux familles la grande salle du théâtre, avec ses ors, ses fastes et ses velours.

Pour Arielle Arcq, programmatrice, l'opération « Noël au Théâtre » est une belle vitrine du travail accompli par le centre culturel toute l'année, que ce soit au théâtre ou aux Abattoirs de Bomel où s'est joué le drolatique *Ficelles*, un spectacle qui date de huit ans déjà. « L'opération me permet de reprendre des spectacles plus anciens alors que, pendant l'année, pour le confort des compagnies, j'essaie de coupler des représentations scolaires et tout public. Quant au spectacle de cirque, c'est aussi une belle opportunité de rassembler un public plus large. Nous soignons toujours l'accueil des familles avec un goûter organisé avant ou après le spectacle et on réalise, pendant Noël au théâtre, que les familles restent plus longtemps au foyer, profitent de l'instant. C'est toujours complet. Cette année, il y avait du verglas, surtout dans notre région, et pourtant, tout le monde est arrivé bien à l'heure, même à l'avance. C'est dire si le public était motivé ! »



Illusions © Nicolas Bomal

vreté. Puis bouscule par son humour ravageur et sa tendresse renversante. D'une immense justesse.

Humour encore, complètement déjanté cette fois, avec *Miss Ouifi et Koubrev font des expériences*, une des rares créations pour les plus jeunes de la percutante compagnie des Mutants. Deux savants un peu fous se livrent à des expériences dans leur laboratoire et explorent les quatre éléments : la terre, le feu, l'air et l'eau. Un duo improbable entre un chercheur maladroit secrètement amoureux et une scientifique aussi méticuleuse qu'autoritaire. Un spectacle rythmé en diable qui aura fait le bonheur des spectateurs du centre culturel Rossignol-Tintigny.

On pourrait encore citer *Nox*, de l'Anneau théâtre, du mime clownesque plein d'ingéniosité joué à Liège le 28

décembre et à Stavelot le 30 décembre, les *Petites furies* dansées du Zététique et leur vision joyeusement ludique de la danse contemporaine à Marchin, les délirantes *Petites histoires grochannes* du Théâtre des 4 Mains qui auront fait rire de bout en bout les publics waremniens, sprimontois ou de Noisieux, ou encore la rocambolesque *Poupette in Bruxelles* qui, de Waterloo à Woluwe-Saint-Lambert en passant par Marchen-Famenne ou Rochefort, a largement franchi les frontières de la capitale. Mais l'espace vient à manquer pour prouver à quel point les artistes et programmeurs mettent tout en œuvre pour parcourir la Wallonie de long en large, jusque dans les coins les plus reculés, afin que chaque enfant, du hameau, de la bourgade ou de la métropole ait droit à la même part de rêve. ●

Bonne santé du documentaire

On croyait, il y a peu, que l'album « documentaire » était condamné à disparaître, victime de la révolution numérique. Les enfants seraient séduits par la magie de l'écran appelé à transmettre le savoir de façon plus attrayante et plus efficace que le livre.

C'était sous-estimer les capacités du lecteur actif qui va et vient entre les pages, approfondissant ses connaissances et sa réflexion en sautant d'un livre à l'autre en un parcours personnel. C'était méconnaître les ressources surprenantes qu'offrent le papier et le talent des graphistes. C'était nier le plaisir de la manipulation. C'était ignorer l'élargissement de l'offre éditoriale qui s'est ouverte à une plus grande diversité de thèmes, qui a misé sur l'inventivité, qui a intégré la narration, le témoignage, les histoires vraies. C'était sans compter sur la qualité et les compétences des auteurs, des illustrateurs et des scientifiques qui ont pris au sérieux l'album documentaire pour enfants.

Nous présentons dans cette chronique cinq titres emblématiques qui témoignent de la vitalité du secteur et de sa créativité.

Un documentaire très sérieux

À l'occasion de l'ouverture au public de « Lascaux 4 » à Montignac, réplique grandeur nature de la

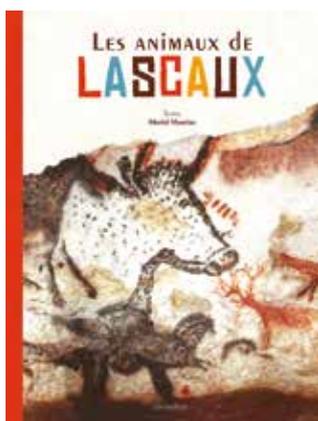
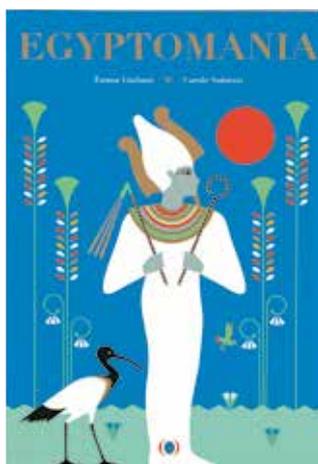
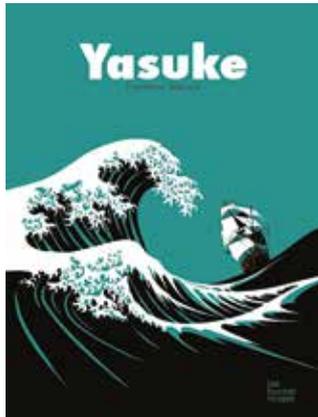
fameuse grotte dont les parois et les voûtes sont couvertes de peintures rupestres et de gravures, les éditions Circonflexe rééditent le remarquable ouvrage de Muriel Mauriac, *Les animaux de Lascaux*, un album de superbes photos grand format dont quelques-unes en double page. Les commentaires précis, érudits et sensibles, de la conservatrice de la grotte invitent à « regarder » les différentes espèces animales qui y sont représentées et dont le nombre défie l'imagination : le cheval, le cerf, le bouquetin, l'auroch, le bison, l'ovibos, le lion dit des cavernes, le renne, l'ours, le rhinocéros, le loup, la licorne... À la fin du bestiaire, un chapitre est consacré aux techniques utilisées, puis un second fait parcourir les différents espaces, parmi lesquels on découvre « le puits ». C'est en cet endroit que se trouve la seule représentation de l'homme dans une scène énigmatique « à caractère narratif d'une grande intensité dramatique ». Quelques pages introductives situent dans le temps les peintures et gravures de ces artistes du paléolithique, dont la beauté nous

éblouit par-delà les siècles, soit entre 18 000 et 20 000 ans avant notre ère. Y sont évoquées la toundra et la taïga qui s'étendaient alors sur la France dont le climat était sec et froid. En guise d'ouverture, quelques mots rappellent la découverte fortuite du site par quatre adolescents en 1940, l'enthousiasme que suscita celle-ci, puis les risques de déstabilisation encourus en raison du trop grand nombre de visiteurs ; ce qui avait amené à la fermeture de la grotte, puis à la création de répliques, dont la quatrième est un fac-similé complet à taille réelle.

D'étonnantes histoires vraies, d'ici et d'ailleurs

Certains épisodes de l'Histoire sont peu connus, oubliés ou simplement ignorés. S'inspirant de faits réels, des albums racontent...

Te souviens-tu de Wei ?, paru aux éditions HongFei, rappelle que 140 000 jeunes Chinois sont arrivés en France en 1916. Vingt mille d'entre eux y mourront, dont 850 sont enterrés au cimetière de Nolette. C'est à la suite d'une visite effectuée là-bas que Gwenaëlle Abolivier, gagnée par l'émotion, a écrit un texte qui interpelle directement le lecteur, répétant inlassablement « Te souviens-tu de Wei ? ». Dans de brefs paragraphes, elle évoque le destin d'un jeune travailleur chinois de 20 ans qui, pour échapper à la misère, embarqua, plein d'espoir, sur un navire en partance pour la France. Mais le rêve se transforme en cauchemar, lorsque, dans la baie de la Somme, avec ses frères d'infortune, le voilà devenu docker, ouvrier, fossoyeur, « creusant des tranchées, charriant en sueur des chevaux broyés, enterrant les corps tombés au champ d'honneur ». À la fin du conflit, beaucoup de ces jeunes regagnèrent leur pays, tandis que d'autres s'installèrent définitivement en France. Si Wei est un personnage fictif, dont Zaü a dépeint le beau visage au pinceau et à l'encre noire, tout dans ce récit est vrai, ainsi que le confirme un cahier informatif illustré de photos d'époque



- qui complète un album dont les illustrations d'une grande force expressive disent tout à la fois la Chine, le long voyage en mer, les souffrances de la guerre et les stèles blanches alignées sous de grands cèdres...

Il arrive que l'Histoire défie l'imagination. L'inattendu est quelquefois au rendez-vous ! Qui aurait pu imaginer qu'un enfant noir, esclave sans nom, né au pied du Kilimandjaro en 1530, serait un jour élevé au rang de samouraï ? S'inspirant des écrits de Luis Frois, un jésuite portugais en poste au Japon de 1553 à 1597, et d'autres sources nipponnes, Frédéric Marais retrace, dans *Yasuke*, publié aux éditions Les fourmis rouges, l'itinéraire d'un jeune Africain en quête d'identité. Pour échapper au mépris de sa tribu qui avait nié son humanité et l'avait relégué dans l'enclos des animaux, le jeune garçon sans nom s'échappa un soir... et marcha. Il marcha jusqu'au bord de l'océan. Au terme d'un long voyage à travers les mers, il accosta au Japon où son destin bascula. Impressionné par sa stature, son regard fier et surtout sa peau noire, le tout puissant seigneur Oda Nobunaga le prit sous sa protection et le fit initier aux armes. Pour le remercier de sa bravoure dans les combats et de son indéfectible fidélité, son maître le récompensa. Il le fit samouraï et, conformément à la tradition, celui-ci se choisit un nom : il s'appellerait désormais Yasuke, « le seul samouraï noir ayant existé ». Dans ses images, Frédéric Marais privilégie les atmosphères. Il a choisi l'ocre et le noir, avec ça et là l'éclat du blanc pour que le lecteur ressente la sécheresse de la savane à la végétation rabougrie et qu'il admire la beauté du corps d'un jeune garçon à la couleur cuivrée condamné à la solitude. Il a choisi un bleu turquoise pour rendre l'immensité du ciel sur lequel se détachent la blancheur des voiles et l'écume des vagues. Il a choisi le noir pour évoquer les mystères d'une culture inconnue chez nous à cette époque. Voyez la silhouette d'Oda Nobunaga sur son cheval, face à un torii alors que le navire s'éloigne.

Les ressources du livre-papier

Deux albums très différents impressionnent le lecteur par le parti qu'ils tirent des ressources offertes par le papier.

Dans *Egyptomania*, publié aux éditions des Grandes Personnes, Emma Giuliani et Carole Saturno utilisent principalement le rabat et le dépliement pour aborder différents aspects de la civilisation égyptienne. Sous les volets, ce sont tantôt des textes qui apparaissent, tantôt de nouvelles images, tantôt textes et images sont associés. D'un geste de la main, le lecteur entre dans un temple, examine l'intérieur d'un sarcophage, soulève le couvercle des vases canopes ou recueille des informations sur les pharaons, les scribes, les attributs du pouvoir, la déesse Nout et autres divinités...

Pour réaliser *Frida*, paru chez Albin Michel, Sébastien Perez et Benjamin Lacombe ont sélectionné neuf thèmes : l'accident, la médecine, la terre, la faune, l'amour, la mort, la maternité, la colonne brisée et la postérité. Au texte de Sébastien Perez qui intègre des citations de la correspondance de Frida Kahlo répondent les étonnants découpages de Benjamin Lacombe qui font véritablement pénétrer dans les profondeurs de l'œuvre et de la vie de la grande artiste mexicaine. Quelques mots de l'illustrateur explicitent sa démarche et permettent d'apprécier plus encore son superbe travail de reconstitution des tableaux et son souhait de mettre en évidence leur symbolique. ●

- Muriel MAURIAC, *Les animaux de Lascaux*, Circonflexe, 2016, 48 pages, 24,50 €.
- Gwenaëlle ABOLIVIER et ZAÜ, *Te souviens-tu de Wei ?*, HongFei Cultures, 2016, 50 pages, 15,50 €.
- Frédéric MARAIS, *Yasuke*, Les fourmis rouges, 2015, 32 pages, 16,50 €.
- Emma GIULANI et Carole SATURNO, *Egyptomania*, Les Grandes Personnes, 2016, 20 pages, 24,50 €.
- Sébastien PEREZ et Benjamin LACOMBE, *Frida*, Albin Michel, 2016, 76 pages, 25,00 €.

Rien que des lapins à *Watership Down*

Une histoire de lapins en plus de 500 pages : *Watership Down* est un objet littéraire hors norme, un classique dans le monde anglo-saxon, où il s'est vendu en millions d'exemplaires. Son auteur, l'Anglais Richard Adams, est décédé le 24 décembre dernier à l'âge de 96 ans.

Les éditions Monsieur Toussaint Louverture en donnent une nouvelle traduction qui fait justice aux qualités de ce chef-d'œuvre. Paru en 1972, le roman reçoit la Carnegie Medal et le Guardian Prize l'année suivante. Il inspirera un dessin animé à Martin Rosen (1978), avec la chanson *Bright Eyes* (Art Garfunkel) et avec John Hurt pour la voix du héros principal. En 2017, *Watership Down* réapparaîtra sous la forme d'une mini-série coproduite par Netflix et la BBC. Selon Macha Séry (*Le Monde*, 25 novembre 2016), *Watership Down* figure aujourd'hui à la neuvième place parmi les 25 livres les plus vendus dans le monde. Elle évoque « un chef-d'œuvre allégorique [...] une épopée, un conte-fleuve, un incroyable roman » et le compare à *Alice au pays des merveilles*.

L'intrigue est d'une simplicité extrême. Prévenus par l'un des leurs, dont les visions présagent une catastrophe, quelques lapins marginalisés et dominés quittent leur garenne pour chercher à s'établir ailleurs. Au terme d'une série d'aventures, ils arriveront à Watership Down. Le casting de Richard Adams offre un large panel de caractères, car le groupe d'amis du début (Bigwig le brave, Hazel le chef, Fyveer le voyant, Dandelion le conteur...) s'enrichit sans cesse de personnages complexes et variés.

Origines et parentés

À l'origine, il y a des contes que Richard Adams racontait à ses filles durant les longs trajets en voiture. Écrit en 18 mois sur l'insistance de Juliet et Rosamond, le roman leur sera dédié. Il reprend leurs propos dans l'introduction (2012) : « C'est trop bon pour le gâcher, papa, tu dois l'écrire. » Le titre correspond à une véritable colline du nord du Hampshire, près du lieu où Adams a grandi ; tous les toponymes sont réels et les fermes évoquées existaient bien, comme l'indique l'auteur dans ses remerciements. Ce premier roman paraît en novembre 1972, après avoir été refusé par sept maisons. Un tout petit éditeur londonien, Rex Collings, l'accepte et lance seulement 2500 exemplaires sur le marché. Il dira avoir pris un risque fou pour publier « un livre aussi bizarre, par un auteur inconnu qui a été refusé par les principaux éditeurs londoniens ».

Richard Adams ressuscite ici un vieux genre, la fable animalière. Selon John D. Rateliff, il s'inscrit dans la lignée d'Ésope, du *Roman de Renart*, et de *Brer Rabbit*, héros du folklore afro-américain¹. L'autre parenté est celle des grands récits épiques traditionnels, avec voyages, batailles et héros, comme Hazel et Bigwig. On pensera à l'*Odyssée* d'Homère, mais surtout à l'*Énéide* du poète

latin Virgile (19 av. J.-C.). John D. Rateliff présente Hazel comme « un héros (Énée) fuyant un désastre (la chute de Troie) avec quelques compagnons, et cherchant à s'établir ailleurs pour fonder une nouvelle communauté (Rome) ». Fyveer, le lapin aux visions prémonitoires, joue ici les Cassandra, en prévenant ses amis d'un désastre à venir...

Zoomorphisme/anthropomorphisme

Sa connaissance des lapins, R. Adams la fonde sur l'ouvrage d'un naturaliste, Ronald Lockley (*The Private Life of the Rabbit*, 1964), qui deviendra un ami... Ses lapins anthropomorphisés ont leur propre culture, leurs us et coutumes, mais il se tient toujours dans un entre-deux : ils ne portent pas de vêtements, ne vivent pas dans des maisons, et restent des lapins. Adams voit cependant une grande différence : « Les bêtes ne se comportent pas comme les hommes. S'il faut se battre, elles se battent ; s'il faut tuer, elles tuent. Elles ne passent pas leur temps à inventer des moyens d'empoisonner l'existence des autres créatures... » (p. 279). John D. Rateliff ne pointe que trois aspects qui distinguent *Watership Down* d'un roman réaliste : doués d'un langage qui leur permet de communiquer avec tous les animaux, les lapins sont aussi capables de penser et planifier leur action, enfin, il y a les visions de Fyveer et sa parole oraculaire.

La culture imaginée par R. Adams se présente comme un système de pensée complet, inspiré de la vie réelle des lapins, avec mythe de la création (pp. 41-44), dieu positif (le soleil), dieu menaçant (le lapin noir d'Inlé/la lune) et même une littérature fondée sur les contes de Shraavilshâ, héros légendaire pour son astuce et sa fourberie, dont les histoires racontées par Dandelion interrompent le cours du récit, mais lui font toujours écho. En 1996, un complément intitulé *Tales from Watership Down* (Random House) ajoutera neuf nouvelles aventures de Shraavilshâ (El-ahrairah en version originale), et huit histoires qui donnent suite à l'intrigue principale, avec des notes pour la prononciation et un glossaire du parler lapin.

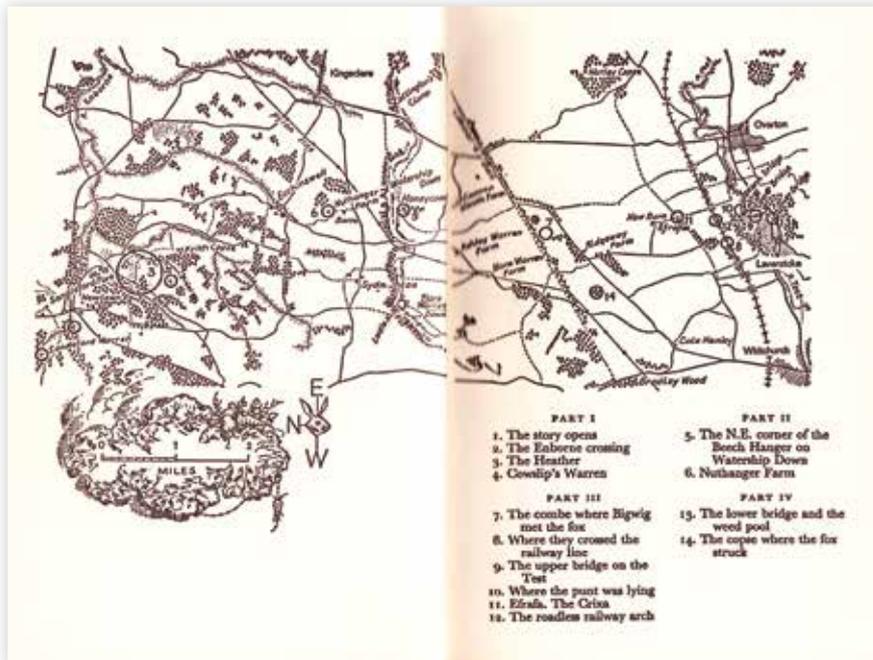
Un contenu très idéologique

On a parfois reproché à Richard Adams le machisme de son monde de lapins, où la représentation des rôles sexués est assez caricaturale : les hases sont limitées au rôle de reproductrices et d'ouvrières pour creuser les terriers... Ce sexisme est pourtant remis en question (p. 164) lorsque l'on se demande si les mâles ne devraient pas creuser eux aussi... Dans un article intitulé *Male Chauvinist Rabbits* (*New York Times Book Review*, 30 juin 1974), Selma G. Lanes accuse l'auteur de s'être retranché derrière les travaux d'un naturaliste pour excuser ses choix machistes. Elle compare la fin du roman, où l'enjeu est de trouver des femelles pour se reproduire, à l'enlèvement des Sabines, et juge que la référence de R. Adams, en matière de comportement des lapines, n'est pas le naturaliste Lockley, mais Hugh Heffner et sa revue *Playboy* !

Watership Down a aussi fait l'objet de récupérations idéologiques. Ainsi, l'état policier d'Efrafa apparaît en totale rupture avec les valeurs en usage à *Watership Down*. La libération et l'autodétermination revendiquées par Hazel et ses congénères seront exploitées par beaucoup de minorités dans les années 1970. Plus largement, le comportement de ces lapins qui osent partir fait écho à nombre de phénomènes migratoires, comme le rappelle N. Tucker dans la postface : « Les lecteurs se voient ramenés à d'autres temps, passés et présents, lorsque des groupes courageux sont partis à la recherche d'un monde meilleur. [...] *Watership Down* nous rappelle qu'il ne faut jamais prendre notre confort pour acquis et qu'il faut rendre honneur à ceux qui cherchent leur liberté et fuient l'oppression dans leur pays. » ●

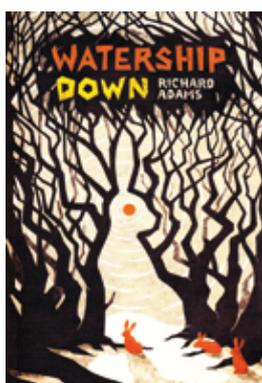
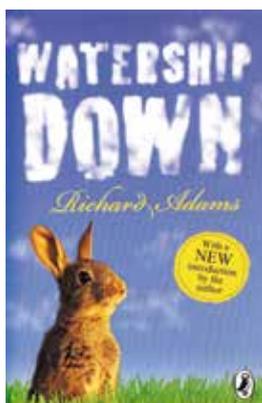
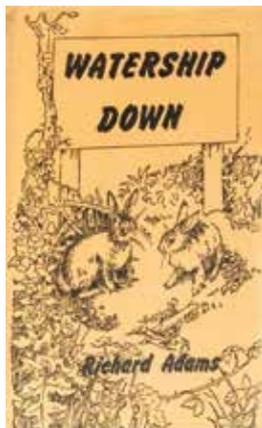
Note

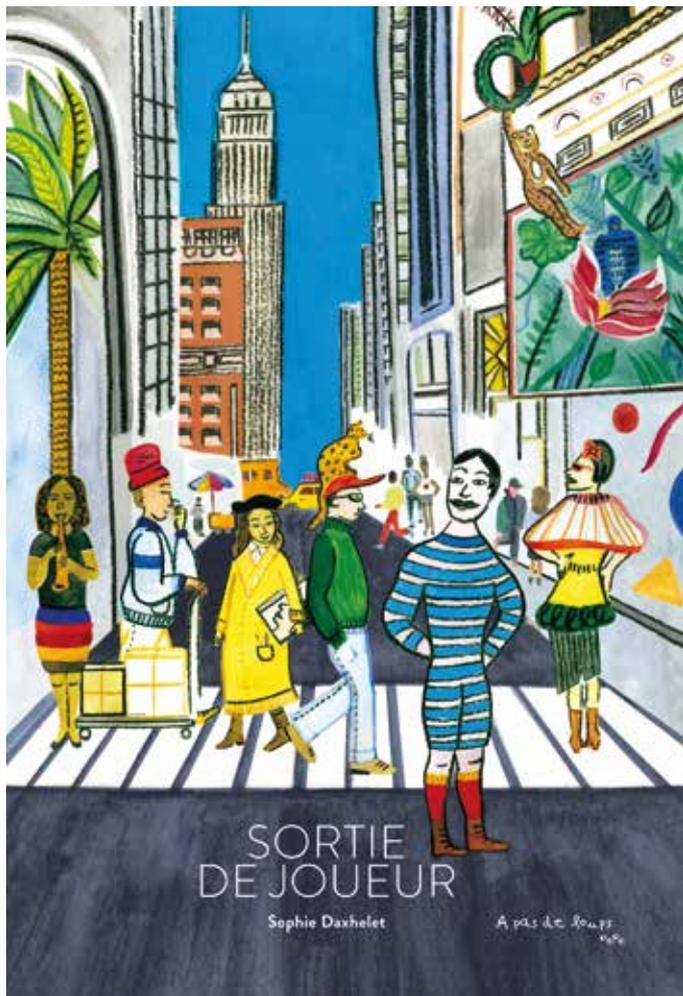
1 Brer Rabbit est un personnage des récits de l'Uncle Remus, conteur mythique des Afro-Américains. Il sera repris par Disney sous le titre *Brer Rabbit and the Tar Baby*, dans le long-métrage *Song of the South* (1946).



Deux traductions

La première traduction, donnée par Pierre Clinquart pour Flammarion (1976), s'intitulait *Les garennes de Watership Down*. Une nouvelle version, « entièrement revue et corrigée » et qui conserve le titre anglais, est parue à l'automne 2016 chez l'éditeur Monsieur Toussaint Louverture (Toulouse). C'est le résultat d'un travail d'équipe dirigé par Dominique Bordes, à partir du texte de Pierre Clinquart, aujourd'hui décédé. Les noms des héros ont changé, ainsi Noisette redevient Hazel et Cinquain est remplacé par Fyveer, plus proche de l'original Fiver. Ces changements ont reçu l'aval de l'auteur, précise Dominique Bordes. On observe aussi la mise en italiques des discours de pensée : ce procédé typique du roman adressé à la jeunesse était absent de l'original et de la première traduction. Selon D. Bordes, le travail sur le texte fut important : « Il fallait, en conservant les qualités de la traduction d'origine, en corriger les erreurs, contresens, approximations, approfondir la poésie, rendre l'humour, moderniser les dialogues. » Finalement, cette traduction moins « sourcière » et plus centrée sur la langue cible offre un texte nettement meilleur. On regrettera pourtant que la nouvelle édition ne reprenne rien du paratexte disponible dans l'édition anglaise : introduction, remerciements et note de l'auteur, cartes de géographie, illustrations, postface de Nicholas Tucker...





Sophie Daxhelet :

des œuvres d'art
en fiction jeunesse

Sophie Daxhelet est née en 1981 en Belgique. Avec la publication de *Sortie de joueur*, son quatrième album, elle a pu concilier son amour de l'art et le livre jeunesse. Elle a connu le succès avec *Une girafe sur le toit du monde*¹ et continue sur sa lancée, avec un livre qui rend hommage à l'œuvre du Douanier Rousseau. Lauréate d'une bourse de la Fédération Wallonie-Bruxelles (aide à la création) en 2011 et 2015. Son actualité : une belle exposition itinérante, soutenue par la FWB, à destination des bibliothèques et des lieux culturels.

Sophie Daxhelet, quel est votre parcours ?

Grâce à des visites de musées et d'expositions, je découvre très jeune le monde des artistes. La montagne selon Cézanne, le petit cirque de Calder, le trait souple de Matisse ont façonné mon regard, chaque œuvre composant un petit musée imaginaire. Adolescente, la peinture a occupé une place importante, jusqu'à devenir une vocation. Plus tard, j'ai étudié l'histoire de l'art à l'ULB dans la section Art contemporain. J'ai complété ma formation avec un master en Illustration à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. L'illustration m'a attirée pour la richesse de son champ d'expressions. Il est possible de rencontrer presque toutes les techniques picturales dans les pages d'un album jeunesse : de la photographie, de la gravure, de la sérigraphie. Deux livres ont été créés au sein de cet atelier, qui met autant l'accent sur l'écriture que sur l'image : *Le cirque poète* et *Monsieur Cheng*². Ils ont été par la suite édités chez MeMo. Ces livres ont initié deux parcours parallèles : la création d'albums et l'animation. En réalisant de nombreux ateliers artistiques avec les enfants, je bénéficie de l'aspect créatif très ouvert de la littérature de jeunesse et l'opportunité de faire vivre le livre autrement.

Sortie de joueur : un album atypique ?

Cet ouvrage a été inspiré par deux thèmes qui me fascinent depuis longtemps : l'œuvre du Douanier Rousseau et la ville de New York. Enfant, je suis tombée sous le charme des personnages moustachus du peintre Henri Rousseau (1844-1910), considéré comme le chef de file de l'art naïf. Il est introduit dans le monde de l'art moderne par Alfred Jarry, comme lui originaire de Laval. Il lui donne son surnom de Douanier. Il compte parmi ses amis Picasso et Apollinaire. Une légende inventée par le poète raconte que Rousseau aurait voyagé jusqu'au Mexique, mais en réalité, il puisait son inspiration au jardin des Plantes à Paris, ville qu'il n'a jamais quittée. Dix-neuf de ses tableaux sont cachés dans les pages du livre, réin-

► terprétés. Le lecteur s'amuse à les retrouver dans Central Park (*Joyeux farceurs, Les Tropiques*), près du pont de Brooklyn (*Navire dans la tempête*) ou encore dans un parc près d'une fontaine (*La bohémienne endormie*). J'avais envie d'aborder l'histoire de l'art avec les enfants par le biais d'une narration, et non avec un livre documentaire. L'histoire emmène le lecteur dans un monde où l'art est raconté. Parallèlement à la lecture, des cartes reprenant toutes les toiles aident les enfants à repérer les peintures de Rousseau.

La genèse de cet album ?

J'ai été inspirée par le tableau *Les joueurs de football*, exposé au musée Guggenheim. Je me suis demandé ce qui se passerait si un des personnages sortait du tableau et s'échappait dans la ville. Du fait que j'avais aussi admiré la toile *Le rêve* du MoMA, l'itinéraire entre ses deux musées s'est imposé. Laurence Nobécourt, l'éditrice d'*À pas de loups*, a trouvé l'idée intéressante. Les thèmes peut-être moins directement accessibles ne l'ont pas fait reculer. Du musée Guggenheim, le joueur de football se retrouve dans Central Park, un autre type de jungle. Commence alors une analogie entre l'univers du Douanier Rousseau et New York.

Je souhaitais aussi transmettre les émotions que l'on peut ressentir dans une grande ville : l'impression donnée par la foule, mosaïque de cultures, de nationalités ; la perte de repères ; la sensation de vertige également. Jean, le personnage principal, prend l'ascenseur pour admirer la vue plongeante depuis l'Empire State Building ! Un nouvel ami va ensuite l'emmener à Chinatown, un des plus grands quartiers de la cité. Il fait une halte à Washington Square Park dans Greenwich Village, haut lieu de la scène artistique et de la vie de bohème new-yorkaise, où toutes les audaces sont permises, même celle de



porter une moustache. Un panorama de paysages urbains défile devant les yeux du lecteur qui découvre ou reconnaît les lieux emblématiques de Big Apple.

Comment travaillez-vous du point de vue technique ?

Je prends et choisis des photographies qui servent de modèles pour les dessins. Des croquis définissent les différents éléments composant l'image. Cette ébauche est placée sur une table lumineuse pour l'étape de la mise en couleurs, à la gouache. Des traits noirs au fusain, mon outil de prédilection, rehaussent l'illustration colorée. Puis vient la phase de numérisation avec l'élaboration de la maquette du livre.

En atelier, je demande aux enfants de s'approprier les photographies qui ont inspiré le récit, comme *L'homme à la montre*, l'œuvre de l'artiste Jane Dickson. Ils posent ce personnage dans un environnement qui croise la jungle de Rousseau et celle de New York.

En gestation pendant de longs mois, cet ouvrage représente quatre mois et demi de travail et un volume de 48 pages.

Une exposition itinérante ?

Avec Laurence Nobécourt, nous avons eu l'idée de créer une exposition³ qui prolongerait la lecture de *Sortie de joueur*. Cette exposition invite le visiteur à entrer dans les coulisses du livre. Des planches du livre sont exposées à côté de panneaux expliquant sa fabrication. Des passe-têtes et des décors à taille humaine rendent vivants les différents protagonistes. Qui deviendra la femme mystérieuse du tableau *Le Rêve* ? Et la *Jeune fille en rose* de la foule des visiteurs ? Un volet ludique inclut un jeu de cartes Memory, des puzzles et un jeu de l'oie *Parcours dans New York* qui retrace l'itinéraire de Jean dans les rues de Manhattan. Des ateliers artistiques, comme la séance de pose chez le peintre, sont également proposés.

Des projets futurs ?

Le prochain album parlera de l'artiste Jean Dubuffet (1901-1985). À travers 26 moments de création, le lecteur découvrira ce peintre au travail dans son atelier. J'aimerais présenter la période de *L'hourloupe* qui dura 12 années, mais également les nombreuses voies picturales moins connues qu'il a développées avant et après cette phase. J'ai envie de partager avec les enfants ces pistes, son observation des sols, des matières, mais aussi sa série des *Marionnettes de la ville et de la campagne*, ou encore ses *Théâtres de mémoire*.

Ce peintre, écrivain, sculpteur, architecte, mais aussi musicien, a adopté une position anti-culturelle. Il a créé la Compagnie de l'art brut. Il s'est intéressé aux dessins d'enfants, des fous, des marginaux, avec cette envie de créer de façon spontanée, ne se souciant pas du beau et du laid. Il y a chez lui une approche méthodologique. Il a référencé l'ensemble de ses œuvres de son vivant, dans un catalogue raisonné comprenant 38 fascicules. Ce nouvel album associera une narration à la monographie, soit l'explication de ses différents développements artistiques. Un carnet d'activités, en appoint à l'histoire, donnera la possibilité aux enfants de comprendre par la pratique cette œuvre riche et polymorphe.

Il s'agit en fait de la suite de mes recherches par rapport à l'art, à la création, au livre... Ce projet est en état d'élaboration. Des questions telles que la place de l'œuvre dans le livre, son interprétation se posent à présent. Des solutions graphiques doivent être trouvées pour faire la distinction entre le travail de l'artiste présenté et celui de l'illustrateur. ●

INFOS :

info@sophiedaxhelet.com

http://www.sophiedaxhelet.com

Notes

¹ Paru aux éditions À pas de loups en 2014, sélection de la Petite Fureur 2014.

² Paru chez MeMo en 2011, sélection de la Petite Fureur 2012, sélection Picture Book (Corée).

³ Réservation auprès de Laurence Nobécourt, éditrice, via le site <https://apasdeloups.com/contact/>.



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN Poches & RECENSIONS

DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES



sur le site

www.bibliotheques.be

(rubrique Publications)

LES RECENSIONS SONT RÉDIGÉES PAR

Michel Bougard (sciences), Pol Charles (littérature française, langues, philosophie), Jacques Crickillon (littérature étrangère), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoit van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Anne Richter, Vinciane Strale (sciences humaines, religions, arts plastiques), Franz Van Cauwenbergh (BD).

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 2

03 ÉDITORIAL

- Le décret des centres culturels : sera-t-il un nouveau départ ?
par Marc Baeken

06 ACTUALITÉ

- « Journée Pro » 2017 de l'ASTRAC : l'action culturelle à travers champs
par Célia Dehon
- *La Langue française en fête !*
par Nathalie Marchal et Stéphanie Matthys

10 ICI & AILLEURS

- Jodoigne : culture pour tous, de la ville à la campagne
par Hugues Dorzée

14 MÉTIER

- Fatima Feihle : animatrice de bibliothèque de rue
par Diane Sophie Couteau

18 NUMÉRIQUE

- Coworking et Open Data
par François de Hemptinne

22 PORTRAIT

- Hervé Hasquin : du lien essentiel entre la politique et la science
par Hervé Gérard et Florence Richter

25 ACTION

- La Louvière : Vincent Thirion fait bouger les choses, au propre comme au figuré
par Marie Baudet
- Prisons : un chemin pour l'art à travers les murs
par Flavie Gauthier
- Nature / Culture en 2016-2017
par Benoit van Langenhove

38 AUVIO

- 38 CD**
 - Du punk à l'opéra
par Benoit van Langenhove

40 DOCU

- Nature / Culture : les secrets de la montagne
par Philippe Delvosalle

43 LECTURE

43 SOCIÉTÉ

- Qui veut modifier l'humain ?
par Michel Bougard
- Le grec et le latin à tous les coins du français
par Pol Charles
- États-Unis : tensions et élections
- Nos émotions ont une histoire
par Vinciane Strale

52 AVENTURE

- Imagination ? Et si le Maître avait dit vrai...
par Jacques Crickillon

54 BD

- Beaux livres
par Franz Van Cauwenbergh

56 JEU

- Écologie et crinière de lion !
par Pascal Deru

58 JEUNESSE

58 ACTION

- Noël au théâtre, un vrai festin
par Laurence Bertels

61 ENFANT

- Bonne santé du documentaire
par Michel Defourny

63 ADO

- Rien que des lapins à *Watership Down*
par Daniel Delbrassine

65 PORTRAIT

- Sophie Daxhelet : des œuvres d'art en fiction jeunesse
par Isabelle Decuyper